

Contes vrais



BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Mlle COLOMB

CONTES VRAIS

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 9 GRAVURES

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1898

CONTES VRAIS

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Mme COLOMB

CONTES VRAIS

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 9 GRAVURES

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1898



Ex. 1

N° 742

CONTES VRAIS

LE BEL HABIT

NOUVELLE

Quand j'étais enfant, assez grand portant pour me permettre d'avoir mon opinion sur les choses de ce monde, je tenais le village de Katzenbach pour le plus joli village qu'il y eût dans toute l'Alsace. A la vérité, j'étais loin de connaître toute l'Alsace; je n'y connaissais même que le village de Katzenbach, deux ou trois autres bourgs ou hameaux où j'avais des parents, et un peu Phalsbourg, où j'avais accompagné mon père deux ou trois fois. Mais Katzenbach était si riant, avec sa vieille église au porche moussu et à la flèche grise, et ses maisons à toits rouges, disséminées entre les vergers, les potagers et les bouquets d'arbres! Quand on le regardait d'un peu loin, étalé sur la pente de la colline, avec son ruisseau qui serpentait au soleil, on ne pouvait pas s'empêcher d'avoir le cœur épanoui; et si, comme moi, on y était né, on pouvait bien penser et dire qu'il n'y avait pas dans toute l'Alsace un plus joli village que Katzenbach.

C'est donc à Katzenbach que je suis né et que j'ai

grandi, entre mon père, ma mère et mes deux petites sœurs Gredel et Louison. Nous n'étions pas riches, quoique mon père fût propriétaire de sa maison et de son jardin; mais la maison était si petite, et le jardin produisait si peu de chose! Ma mère s'occupait du ménage; elle lavait, repassait, racommodait tous les vêtements et le linge de la maison, et, comme nous n'en avions guère, il fallait le raccommoder sans cesse. Mon père allait en journée; il n'était pas difficile sur l'ouvrage et acceptait toute besogne honnête, pourvu qu'il y gagnât notre pain : bûcheron, jardinier, carrossier, charretier, casseur de cailloux, il était tout ce qu'on voulait. Mes sœurs faisaient ce qu'elles pouvaient; moi, j'étais chargé de faire pousser des légumes dans le jardin, pour qu'on ne fût pas obligé d'en acheter. Je n'y réussissais pas beaucoup; peut-être que le terrain ne valait rien, ou bien que je ne savais pas m'y prendre; ce qu'il y a de plus sûr, c'est que mes produits n'auraient pas été admis dans une exposition. Cela me contrariait un peu; mais je n'avais pas de goût pour le jardinage. J'aimais mieux me servir de clous, de marteaux et de scies que de bêches et de râteaux; je récoltais soigneusement le moindre bout de planche, la plus petite latte, et je trouvais toujours moyen d'en faire quelque chose. Je dois même dire que j'étais fort aise lorsqu'un escabeau perdait un de ses pieds, que la porte vermoulue du poulailler menaçait de livrer passage aux chiens ou aux chats, ou que la barrière du jardin, pourrie par la pluie, tombait en ruine. Je prenais mes outils, parmi lesquels mon couteau était encore le moins mauvais, et je mesurais, je taillais, j'ajustais, je clouais, je collais : en quelques instants, le malheur était réparé.

On a bien raison de dire que nos passions nous mènent. Pour me rapprocher de maître Zahn, le menuisier du village, j'avais fait amitié, à l'école, avec son fils Georges, un chenapan bête comme une oie et paresseux comme un loir, avec qui personne ne voulait jouer, parce qu'il était aussi mauvais camarade que mauvais écolier. Le père Zahn me recevait très bien au commencement; il était flatté de l'attention avec laquelle je le regardais travailler, et il me mettait lui-même le rabot ou la scie en main, pour donner de l'émulation à son fils. Et tout le temps que je maniais les outils, j'avais le plaisir de l'entendre dire : « Très bien, Fritz! bon coup de rabot... Tu manies la gouge comme un apprenti de deux ans ne le ferait pas... Là! voilà un angle bien taillé... Est-il adroit, ce gaillard-là! Ce n'est pas toi qui en ferais autant, grand nigaud! Voyez-moi ce garçon-là, qui est né dans la menuiserie, et qui tient sa planche comme si c'était la queue de la poêle! Regarde Fritz, animal, et tâche de faire comme lui : ça n'est pas son métier, pourtant! Ah! le père Wirth est bien heureux d'avoir un enfant comme Fritz! »

Les éloges répétés du menuisier firent éclore dans mon cerveau des idées bien ambitieuses. Au lieu d'être, comme mon père, un journalier qui n'est pas toujours sûr de trouver de l'emploi, pourquoi ne serais-je pas menuisier? Maître Zahn ne refuserait peut-être pas de me prendre en apprentissage; et plus tard, si Georges continuait à ne pas mordre au métier, pourquoi ne serait-ce pas moi qui succéderais au père Zahn? Voilà qui serait bien! Je bâtirais dans notre jardin, au bout, là où la terre est si mauvaise et où l'on ne peut presque rien faire pousser, un beau hangar qui me servirait d'atelier; plus tard, quand j'aurais assez

d'argent, je le fermerais avec des vitrages. Ce serait superbe! ma mère y viendrait tricoter, quand elle aurait fini le ménage, et je chanterais en travaillant pour la distraire. Je gagnerais beaucoup d'argent, plus que le père Zahn, qui ne passe pas pour bien habile; je doterais Gredel et Louison, et je leur trouverais de bons maris. Comme on danserait à leur noce! Où danserait-on? Dans l'atelier? Oui, ce serait bien; mais je crois pourtant que la grande salle du père Lormann, l'aubergiste du Grand-Saint-Antoine, conviendrait encore mieux, avec son papier à bouquets rouges et bleus, et sa belle pendule dorée qui représente saint Antoine et son compagnon. Quelle occasion pour mon père de mettre le *bel habit!*

Le *bel habit!* Remarquez que je ne dis pas : *son* bel habit. C'est que le bel habit, qui comprenait une culotte, un gilet et un tricorne, était chez nous une partie notable du patrimoine de la famille. Il appartenait bien à mon père, puisque c'était lui qui le portait dans les grandes occasions; mais avant d'être à lui, il avait été à mon grand-père, qui l'avait mis pour la dernière fois, je m'en souvenais bien, au repas de baptême de Louison. Il me semblait même que le *bel habit* avait rajeuni tout d'un coup, en quittant le vieux corps courbé et amaigri de mon grand-père pour venir habiller mon père, qui n'avait que quarante ans et qui se tenait droit comme un des sapins de la forêt. Enfin, tout ce beau costume de l'ancien temps, avec ses couleurs vives, ses grands boutons de métal brillant, sa coupe antique et ses étoffes inusables, avait appartenu aux Wirth depuis qu'il y avait des Wirth à Katzenbach. Et même sa beauté et sa solidité affirmaient, d'une façon irréfutable, la décadence des Wirth : fallait-il qu'il fût

riche, le Wirth d'autrefois qui s'était fait faire un costume pareil! Ce n'était pas mon père, assurément, qui aurait pu se permettre une telle dépense.

A vrai dire, il n'y songeait pas : le *bel habit* était plus respectable à ses yeux que s'il avait été neuf. C'était son trésor, son orgueil; c'était le plus ancien costume alsacien qui se trouvât dans le pays, et il témoignait du rang que les Wirth avaient occupé dans le monde : il y a bien des titres de noblesse qui ne valent pas celui-là. Quand mon père passait en vêtements de travail, certes personne n'eût manqué de le saluer ou de répondre à son salut : il était estimé comme un honnête homme doit l'être; mais il y avait une nuance de respect dans la manière dont les gens lui ôtaient leur chapeau quand il portait l'antique vêtement de ses aïeux; c'était tout le passé d'une longue suite de braves gens, pleins de probité et d'honneur, qu'on saluait en lui ce jour-là. Il le sentait bien, et il tenait au *bel habit* comme à la prunelle de ses yeux.

J'y tenais beaucoup aussi; c'était une tradition de famille. Mes petites sœurs partageaient mon admiration pour la douceur du velours, pour l'éclat des boutons, pour les broderies du grand gilet, pour l'ampleur majestueuse du tricorne; et elles touchaient toutes les pièces du costume respectueusement, du bout des doigts, quand ma mère les sortait de l'armoire pour leur donner de l'air; seulement, le *bel habit* ne serait jamais pour elles qu'un spectacle. Mais moi, moi qui étais destiné par ma naissance à avoir un jour l'honneur insigne de le porter? il me semblait déjà être un homme quand je le regardais.

Je grandissais donc entre le culte du *bel habit* et la passion de la menuiserie; et quand j'eus treize ans,

et qu'il fut question de me faire apprendre un métier, je suppliai mon père de me faire entrer en apprentissage chez le père Zahn, au lieu de me mettre chez maître Kalb, le boucher du village, comme il en avait envie.

Mon père fut un peu contrarié; il trouvait la profession de boucher plus lucrative que celle de menuisier; et puis, maître Kalb se faisait vieux et n'avait pas d'enfants : qui sait s'il ne me laisserait pas son fonds un jour? Au lieu que Georges Zahn était là qui ne manquerait pas de succéder à son père; et sûrement il n'y aurait jamais à Katzenbach de l'ouvrage pour deux menuisiers : c'est tout au plus s'il y en avait pour un seul. Pourtant mon père céda; et, jugeant que la démarche était fort solennelle, il mit le bel habit pour se rendre chez maître Zahn.

Ce n'était pas la peine, en vérité! Maître Zahn suffisait à sa besogne; il avait déjà son fils et n'avait pas besoin d'un autre apprenti; enfin il refusa net de me prendre. Il maugréait pourtant bien assez, huit jours auparavant, sur le départ de son ouvrier, qui était allé se fixer à Phalsbourg; mais il aimait encore mieux faire son ouvrage tout seul ou avec l'aide maladroite de Georges que de me prendre chez lui. Il savait bien que je serais un ouvrier habile quand Georges ne serait encore qu'un mauvais apprenti; et il craignait qu'alors je ne vinsse à m'établir à Katzenbach et à enlever toute la clientèle de son fils.

Je devinais bien un peu ses motifs, mais l'orgueil que j'en ressentais ne me consolait pas. Mon rêve de menuiserie était fini! Je ne pouvais pas demander à mon père de me mettre en apprentissage à la ville; cela coûtait trop cher. Je lui dis donc en soupirant que j'étais prêt à entrer chez maître Kalb; mais je

pleurai toute la nuit au lieu de dormir. J'aimais les besognes propres, et la boucherie me déplaisait souverainement; et puis j'avais le cœur tendre, et je ne pouvais pas seulement me décider à tuer un lapin : que serait-ce quand il faudrait assommer un bœuf? Bien sûr, je n'avais pas la vocation pour être boucher.

Mon père comprit sans doute ma répugnance, car il laissa passer plusieurs jours sans me reparler d'apprentissage.

On était alors au mois d'octobre, et mon père partit, avant d'avoir rien décidé à mon égard, pour s'en aller, comme il faisait tous les ans, scier et ranger le bois de chauffage chez M. le comte de Rieuwy : il avait là de l'ouvrage pour plusieurs jours, et on le payait bien, sans compter qu'on lui donnait une petite provision de bois, et qu'on lui prêtait même une charrette et un cheval pour l'amener chez nous. Le château de Rieuwy était à huit lieues de Katzenbach.

Pendant que mon père était absent, nous reçûmes une singulière visite. Gredel et Louison, qui jouaient sur la route, accoururent tout essoufflées, criant à la fois : « Maman, Fritz! la carriole du vieux Israël! la carriole du vieux Israël! »

Ma mère en laissa tomber le chou qu'elle tenait (nous étions en train de tailler des choux pour la choucroute de l'hiver), et je courus à la porte pour voir si les petites filles ne se trompaient point. Ce n'était pas que le vieux Lévi Israël, le brocanteur de Phalsbourg, fût par lui-même un être bien extraordinaire; il faisait deux tournées par an, jamais plus, jamais moins, une à Pâques et une à la Saint-Michel; celle de la Saint-Michel était passée, il y avait quinze jours, et certes les ménagères de Katzenbach n'avaient

plus rien à lui vendre. Il achetait de tout, le vieux Lévi Israël, les bijoux qui valaient des milliers d'écus, et des chiffons à deux liards la livre; il emportait son butin dans sa vieille maison, derrière la halle de Phalsbourg, et là, il triait, rangeait, étiquetait et vendait avec de bons profits, à ce qu'il paraît, car il avait richement établi ses garçons et marié ses filles. C'était un fort honnête homme, malgré ses manières de grippe-sou, et on ne pouvait pas dire qu'il eût jamais rien pris à personne. Les gens qui lui avaient vendu dix écus un vieux bouquin mangé des vers ou un vieux bahut à moitié pourri, et qui apprenaient un beau jour qu'il l'avait revendu cinq cents francs, jetaient les hauts cris et l'appelaient voleur : je trouve, moi, qu'ils avaient tort. Ne s'étaient-ils pas estimés bien heureux de recevoir ses dix écus pour un objet dont ils ne faisaient rien, et qu'ils n'auraient pas voulu payer vingt sous s'ils l'avaient rencontré chez lui! Ils avaient cru faire une bonne affaire, et ils l'avaient faite réellement : tant mieux pour lui s'il connaissait la valeur des choses et s'il savait en tirer parti. A la maison, nous le recevions toujours très bien : il nous débarrassait des vieux os, des vieux chiffons et des vieux papiers et il nous payait encore pour cela! Ce n'est pas nous qui l'aurions appelé voleur.

C'était bien sa carriole qui approchait, traînée par sa vieille jument blanche, et c'était bien lui qui était dans sa carriole : je voyais briller ses grandes lunettes au-dessus de son nez crochu et de sa barbe grise. Quand il fut près de notre maison, il avança la tête, et me voyant sur la porte, il arrêta sa jument.

« Eh! bonjour, Fritz! tout le monde va bien?

— Très bien, monsieur Israël, et vous?

— Moi aussi, mon ami, moi aussi... Ton père est à la maison?

— Non, monsieur Israël; mais la mère y est, et les petites sœurs aussi. Voulez-vous entrer vous rafraîchir?

— Hé! ça n'est pas de refus : nous sommes un peu las, n'est-ce pas, Trotteuse? et nous avons encore du chemin à faire. Je vais demander un pot de bière à Mme Wirth, et laisser reposer un peu Trotteuse. Oh! il n'y a pas besoin de rester à la tenir : il n'y a pas de risque qu'elle s'en aille! »

Il descendit de sa carriole et se retourna pour tendre la main à quelqu'un que je n'avais pas vu. Un pied chaussé de souliers plus fins que ceux du père Israël se posa sur le marchepied; à ce pied tenait une jambe contenue dans un pantalon gris; puis un corps apparut, et ce corps habitait une redingote et un gilet de beau drap noir; sur le gilet brillait une belle chaîne d'or. Quand l'homme tout entier se trouva debout à côté du vieux Lévi Israël, je vis que c'était un vieux monsieur de la ville, un monsieur riche certainement, et je me demandai si notre bière allait être assez bonne pour lui.

Le vieux Lévi Israël était toujours très poli, mais je crois que ce jour-là il le fut encore plus qu'à l'ordinaire. Il fit des compliments à ma mère sur sa bière, sur sa choucroute, à propos des choux qu'elle taillait; sur ses enfants, sur son mari, sur sa maison, sur son jardin (il fallait qu'il eût bien envie de faire des compliments). Ensuite, il passa à l'éloge du pays, et de Katzenbach en particulier, en invoquant à tout propos le témoignage de son compagnon. Notre vallée était la plus belle vallée de l'Alsace, notre clocher le plus joli clocher qu'on pût voir, et Katzenbach le plus

joli village de la vallée : un peu plus, ils auraient trouvé que notre maison était la plus jolie maison de Katzenbach. Du moins, elle était bâtie à l'ancienne mode, ce qui plaisait beaucoup au vieux monsieur; et il déclara que Katzenbach lui faisait tout à fait l'effet d'un village de l'ancien temps. C'était bien dommage qu'il ne fût pas peuplé de gens habillés à la mode d'autrefois; malheureusement les anciens costumes disparaissaient, et on n'en voyait plus du tout.

Ici, le vieux Lévi Israël interrompit son compagnon. Il y avait encore, dit-il, dans certaines familles, des costumes alsaciens que l'on conservait précieusement et qu'on portait dans les grandes occasions : ainsi, il lui semblait se rappeler qu'il y en avait un chez nous, très complet et comme neuf. Ma mère hocha la tête d'un air fier, et je me rengorgeai; le monsieur demanda alors si Mme Wirth voudrait bien consentir à le lui montrer. Ma mère y consentit sans se faire prier, et le *bel habit* sortit de l'armoire, avec ses boutons enveloppés de papier de soie; il y avait aussi des feuilles de papier cousues sur les broderies du gilet pour empêcher l'air et la poussière de les faner.

Le vieux monsieur regarda, palpa d'un air de connaisseur toutes les pièces du costume; et je pensais en moi-même que mon père serait joliment content s'il voyait son admiration. C'était du vrai; c'était du beau; c'était du solide; il n'y manquait rien, on n'en trouvait nulle part d'aussi bien conservés; cela avait une grande valeur, et si on voulait le vendre...

« Le vendre! s'écria ma mère, vendre le *bel habit!* Jamais mon mari ne le vendra, monsieur, c'est l'héritage de ses ancêtres. Le vendre! »

Et, tout effarouchée, elle se mit à renvelopper les

boutons, un à un, dans leur papier de soie, en regardant d'un air de défiance l'étranger et le vieux Lévi Israël. Tous les deux s'excusèrent du dérangement qu'ils lui avaient causé, et, s'apercevant tout à coup qu'il se faisait tard, ils remontèrent dans la carriole. Israël dit : « Hop, Trotteuse ! » et fit claquer son fouet; Trotteuse fit un effort, la carriole s'ébranla et disparut bientôt au tournant de la route.

Le lendemain, quand mon père revint, on ne manqua pas de lui raconter la visite du vieux brocanteur et du beau monsieur qui avait tant admiré le *bel habit;* même, comme nous étions quatre, il l'entendit quatre fois : chacun de nous se rappelait quelque détail oublié et recommençait toute l'histoire pour pouvoir le loger à sa place. Il ne parut pas y prendre grand plaisir; même, je remarquai qu'il était plus soucieux qu'à l'ordinaire; il fumait sa pipe sans rien dire, d'un air triste, et il ne jouait pas même avec la petite Louison, sa favorite; mais cela ne pouvait pas être la faute de Lévi Israël, en vérité.

Huit jours se passèrent. Je m'attendais tous les matins à être conduit chez maître Kalb pour commencer mon apprentissage dans la boucherie; mais point : mon père sortait seul, avec ses habits de travail, et s'en allait en journée, sans rien décider sur mon sort.

Enfin, au bout de huit jours, je le vis partir un matin en habits du dimanche : il ne rentra que fort avant dans la soirée, et quand je fus couché, je l'entendis longtemps causer avec ma mère; seulement, à travers la cloison, je n'entendais plus que le bruit des voix, et je ne saisissais pas ce qu'on disait. Le lendemain, il repartit, emportant un assez gros paquet. Ma mère eut l'air triste toute la journée, et elle s'oc-

cupa sans relâche de visiter toute ma garde-robe, remettant des cols et des boutons aux chemises et consolidant le fond des culottes.

Mon père revint pour dîner; et quand nous fûmes sortis de table, au lieu d'allumer sa pipe, il m'attira à lui et me tint debout entre ses jambes.

« J'ai à te parler, garçon, me dit-il. Tu n'as pas grande envie d'entrer chez Kalb, n'est-ce pas? »

Je fis signe que non.

« Eh bien, tu n'iras pas chez Kalb! Puisque Zahn ne veut pas te prendre, tu entreras chez un autre menuisier. Connais-tu, par exemple, maître Hirsch, qui demeure près du vieux rempart, à Phalsbourg? »

Si je le connaissais! Son atelier n'était pas loin du marché, où j'avais quelquefois accompagné mon père; et quand il n'avait pas besoin de moi, je ne manquais jamais de m'échapper pour aller regarder les belles planches et les lattes menues rangées le long de ses murs. Je restais en contemplation devant les ouvriers, suivant des yeux le long ruban en tire-bouchon qui s'enroulait sous le rabot; et c'était là que j'avais appris bien des petits procédés que j'appliquais à notre usage, à la maison.

Mon père continua :

« Tu vas réunir tes petites affaires, ton linge est prêt, ta mère l'a arrangé; et demain matin je te conduirai chez maître Hirsch, qui veut bien te prendre en apprentissage. Je lui ai promis qu'il serait content de toi; j'espère que tu ne manqueras pas à ma parole : jamais les Wirth n'y ont manqué. »

Je me jetai au cou de mon père, je le remerciai, je lui fis mille promesses; et puis j'allai préparer mon paquet. J'emportai mes billes pour faire une partie à l'occasion et des plumes et du papier pour écrire à

mes parents; mais je n'emporterai point mes pauvres outils. J'allais en avoir de bien plus beaux à présent. Quand tout fut prêt, je m'en allai errer dans le village, au clair de la lune ; et en passant devant la boucherie de maître Kalb, dont les grilles étaient fermées, je ne pus retenir un geste peu poli : heureusement qu'à cette heure maître Kalb fumait sa pipe dans sa salle à manger, et ne s'inquiétait pas des gamins qui passaient dans la rue.

Je fus, pendant le premier mois, l'apprenti le plus docile, le plus attentif, le plus zélé, et aussi le plus heureux que jamais patron ait eu à diriger; puis, je commençai à me blaser un peu sur les charmes du métier, et à me laisser quelquefois distraire de mon travail par les autres apprentis, mes camarades. Ils étaient si gais! ils contaient de si drôles d'histoires! ils inventaient de si bons tours! Le moyen de se coucher et de dormir tranquillemeut dans mon grenier, quand Yéri, Kobus et Bernard s'en allaient courir les champs, maraudant les fruits quand les branches des arbres se permettaient de pendre au delà des murs, ou même se faisant la courte échelle pour atteindre le raisin remarqué et convoité dans la journée! quand ils erraient par les rues, en quête de folies à faire, effrayant les chiens, poursuivant les chats, ébranlant les sonnettes, décrochant les marteaux des portes, changeant les enseignes des boutiques, ou criant : « Au feu! » pour éveiller les bourgeois paisibles! Je fus bientôt de toutes ces fêtes; et, au bout d'un an d'apprentissage, quand je revins à la maison pour passer la semaine de Pâques, mon père me reçut froidement.

« Tu n'es pas maladroit, me dit-il, et c'est heureux pour toi, car, sans cela, maître Hirsch t'aurait déjà

renvoyé à cause de ta conduite; mais si tu continues, il ne pourra pas te garder, et au moins il te laissera apprenti sans gages, au lieu que si tu voulais, tu pourrais déjà gagner quelque chose. Tu n'as pas tenu tes promesses : j'avais espéré mieux de toi, et si j'avais su... »

Mon père s'interrompit, et je ne le priai pas de continuer. J'étais trop confus de m'être attiré ses reproches, car je l'aimais, et depuis que j'étais de retour à Katzenbach, m'éveillant au son fêlé de la vieille horloge que je connaissais si bien, toutes mes impressions d'enfance agissaient de nouveau sur moi, et me rendaient mes bons sentiments et mes bonnes intentions de l'année précédente. Pourtant je ne passai pas beaucoup de temps à réfléchir sur mes méfaits et sur les moyens de les éviter à l'avenir. A l'âge que j'avais, on ne peut guère suivre plusieurs idées à la fois, et j'avais à ce moment-là une idée fixe, la noce de ma cousine.

Ma cousine habitait Katzenbach, et elle allait se marier, pendant les fêtes de Pâques, avec le garde forestier de Erdeneau. Sa mère était veuve, et n'avait pas dans le pays de plus proche parent que mon père; elle l'avait donc prié de conduire la mariée à la mairie et à l'église, et nous étions tous de la noce, ma mère, mes petites sœurs et moi. Il y a des gens qui n'aiment pas les noces, mais moi je les aimais beaucoup, ainsi que toute espèce de fête et de réjouissance; et je repassais dans mon esprit, du matin au soir, tous les divertissements que j'aurais pendant les trois jours que durerait la noce de ma cousine. Car Rose était à son aise, et la famille du forestier était riche : ce serait certainement une belle noce.

J'eus ma première déception la veille même de la

noce. Ma mère achevait de repasser les collerettes de mes sœurs et de ranger sur des chaises, pour le lendemain matin, toute la toilette de chacun de nous. La mère Lisbeth, la femme du sacristain, qui venait demander à mon père combien il faudrait réserver de bancs à l'église pour notre compagnie, entra et vit nos apprêts : « Ah! ah! dit-elle, on sera beau demain, n'est-ce pas? et nous verrons le *bel habit* de M. Wirth? » A ma grande surprise, ma mère ne répondit rien, et mon père ôta sa pipe de sa bouche pour dire ce seul mot : « Non! »

La mère Lisbeth en resta bouche béante.

« Pas possible! dit-elle quand la parole lui fut revenue. Vous ne le mettrez pas? Que dira le monde? Est-ce que vous ne voulez pas faire honneur à Rose et à sa mère? Ce sont de bien honnêtes femmes pourtant! Vous n'avez rien contre elles, bien sûr, puisque vous avez accepté de conduire la mariée?

— Je n'ai rien contre elles, et le monde est un sot s'il s'occupe de cela. Je ne mettrai pas le *bel habit*, parce qu'il n'est plus chez moi : voilà!

— Il n'est plus chez vous! Seigneur! qu'est-ce que vous en avez fait, voisin?

— Si on vous le demande, vous direz que vous n'en savez rien. »

Et sur cette réponse catégorique, mon père se leva et sortit. La mère Lisbeth en fit autant.

Mes sœurs restaient immobiles, comme pétrifiées; moi, j'étais atterré. Mon père ne mettrait pas le *bel habit*, notre gloire! Et il disait qu'il ne l'avait plus chez lui! Pourquoi? Où était-il? Depuis quand? J'étais blessé, humilié dans mon orgueil; j'étais inquiet aussi, sans savoir de quoi. L'avait-on vendu? L'avait-on mis en gage? Y avait-il eu des malades à la maison,

et y avait-on manqué d'argent, pendant que je m'amusais sottement avec mes étourdis de camarades? Quand j'étais à la maison, je travaillais, je rendais bien des petits services; je gagnais aussi quelques sous par-ci par-là; je leur avais peut-être manqué. Et puis, je ne m'étais jamais inquiété de savoir à quelles conditions j'étais entré chez maître Hirsch; j'y pensais pour la première fois. Mon père devait le payer pour me loger, me nourrir et m'apprendre son état; je lui coûtais donc beaucoup d'argent... plus que je ne valais, me disait ma conscience. Le remords s'éveillait : il allait me gâter tout le plaisir de la noce.

Le lendemain, ce fut bien autre chose. En voyant mon père, très proprement mis sans doute, mais privé du costume que tout le village connaissait si bien, les gens ne s'écrièrent pas : « Ah! Seigneur! » comme la mère Lisbeth; d'ailleurs ils n'étaient sans doute pas surpris, car elle avait dû raconter la nouvelle à quiconque avait des oreilles à Katzenbach. Mais je vis des mines effarées, des clignements d'yeux, des gestes d'étonnement; je surpris divers propos où la malveillance se mêlait à la compassion... et je ne m'amusai pas du tout à la noce.

Dans la soirée, las de danser, car le poids de mes pensées m'alourdissait les jambes, je me glissai en cachette dans une grange, afin de m'y reposer. Je m'étendis sur le foin, et je restai immobile; mais je ne fus pas longtemps seul. Trois ou quatre commères, qui ne dansaient plus pour leur compte et qui ne trouvaient pas grand plaisir à voir danser la jeunesse, entrèrent ensemble dans la grange, et, s'étant bien commodément arrangé des sièges et des coussins avec des bottes de foin, elles se mirent à deviser de choses et d'autres : de la mariée, du

marié, des deux familles, du repas, des toilettes, des divers incidents de la noce ; et naturellement on parla du *bel habit*. Son absence étonnait tout le monde. Qu'est-ce que le père Wirth pouvait bien en avoir fait? L'avait-il vendu, prêté, mis en gage? Une des commères affirmait qu'il était engagé, mais que c'était comme s'il était vendu, parce que les Wirth ne pourraient jamais le dégager.

« C'est la faute, disait-elle, de ce petit polisson de Fritz : il paraît que, depuis qu'il est à la ville, il s'est tout à fait perdu dans la mauvaise compagnie.

— C'est vrai, répondait une autre : on dit qu'il fait des dettes, et que ses pauvres parents sont obligés de se saigner aux quatre membres pour les payer.

— Et tous les dégâts qu'il fait dans la ville! cela coûte aussi.

— Peut-être bien qu'il a détourné de l'argent à son patron.

— C'est bien possible : ces vauriens-là, c'est capable de tout, une fois que ça s'y met.

— Voilà ce que c'est que d'envoyer ses enfants à la ville. Le père Wirth pouvait bien faire de son fils un journalier comme lui; il a voulu en faire un menuisier, et pas un menuisier de village, encore! le père Zahn n'était pas un assez bon patron pour lui. Il est puni de sa vanité : c'est bien fait, après tout.

— C'est égal, il doit avoir joliment du chagrin. Cet habit-là, il y tenait comme à un enfant... je devrais dire comme à un père... enfin, j'aurais toujours cru qu'il le garderait jusqu'à son dernier soupir...

— Madame Swebach! madame Niederlich! mamselle Suzel! où êtes-vous donc? On vient de mettre un nouveau tonneau en perce; venez donc goûter le vin! » crièrent des voix, tout près de la grange.

Mes bavardes se levèrent bien vite et coururent rejoindre les gens qui les appelaient. Moi, je me gardai bien de me faire voir.

J'étais indigné. Les méchantes femmes! qu'est-ce que je leur avais fait pour me calomnier ainsi? Dire que j'avais fait des dettes! que j'avais peut-être volé! Je pleurais de rage dans le foin, que j'avais ramené sur moi pour que personne ne pût m'y découvrir; et mes remords de tout à l'heure s'étaient envolés bien loin. Devant les accusations mensongères des vieilles bavardes, je me trouvais innocent comme l'enfant qui vient de naître : c'était le genre humain tout entier qui avait des torts envers moi.

Peu à peu cependant ma conscience, qui s'était tue d'abord, commença à me parler tout doucement. Je ne méritais pas les accusations qu'on portait contre moi; mais ma conduite ne les autorisait-elle pas un peu? Volé... je n'avais pas, je n'aurais jamais volé d'argent; mais les fruits que j'avais tant de fois pris par escalade, dans les vergers du prochain, ne représentaient-ils pas de l'argent? Les prendre, c'était bien un vol. Et le temps que je perdais, ne le volais-je pas, soit à mon patron, qui comptait sur mon travail, soit à mon père, qui payait mon patron pour qu'il m'enseignât ce que j'étais si peu soucieux d'apprendre?

Ici ma vanité relevait la tête. « Je travaille très bien, me faisait-elle dire; je suis encore le meilleur des quatre apprentis de l'atelier. » Oui; mais comme réponse à ma vanité, il me revenait en mémoire une phrase que le patron m'avait dite souvent : « Tu serais un si bon ouvrier, si tu voulais! tu es né menuisier, tu n'as qu'à vouloir pour bien faire! » Et ma conscience reprenait : « On ne fait pas ce qu'on

doit quand on ne fait pas tout ce qu'on peut : la facilité à réussir est un don de Dieu, et il n'y a rien de plus coupable que de laisser perdre les dons de Dieu. » Et puis, le souvenir du *bel habit* me revenait; quoique je n'eusse ni volé, ni fait des dettes, c'était peut-être bien à cause de moi qu'il avait disparu, rien que pour payer ma pension. Et j'avais si mal répondu au sacrifice de mon père!

Je ne me rappelle plus le reste de la noce; je sais seulement que je ne m'y amusai guère. Je rentrai chez le père Hirsch aussitôt que les fêtes furent passées, et il en fut même étonné, car les autres n'étaient pas encore revenus, quoiqu'ils fussent de Phalsbourg même. Je me mis au travail et je fis de mon mieux; le patron me loua beaucoup et me cita même en exemple aux autres apprentis, qui avaient fini par rentrer, la tête lourde et les mains maladroites. Ils ricanèrent en me regardant en dessous, et je compris vite que je ne devais plus compter sur leur amitié : à vrai dire, je n'y tenais guère ce jour-là.

Tout en travaillant, je réfléchissais; je me rappelais la conversation des commères, quand j'étais tapi dans le foin, et j'y découvrais de plus en plus de nouveaux sujets de tristesse. On me déchirait, on me calomniait; mais on blâmait aussi mes parents à cause de moi, on les accusait de vanité, on disait « que c'était bien fait » s'il leur arrivait des ennuis et des pertes d'argent. Et c'était moi qui avais donné aux mauvais propos des apparences de vérité! et à présent, que pouvais-je faire pour réparer le mal?

Je cherchais aussi à deviner ce qu'avait pu devenir le *bel habit*. Je finis par songer à la singulière visite que nous avait faite, l'année précédente, le vieux Lévi Israël. Comme il était arrivé adroitement, à force de

compliments, à se faire montrer le *bel habit!* Sans doute qu'il voulait l'acheter, non pas pour lui, mais pour ce vieux monsieur... Bah! quelle idée! un monsieur si bien mis! en si beau drap fin! il ne pouvait pas vouloir s'habiller comme un campagnard de l'ancien temps. C'est égal, Lévi Israël devait y être pour quelque chose.

L'horloge de l'église, avec sa grosse voix, fit entendre un « boum! » retentissant. C'était le premier coup de midi. « A table, garçons! » dit le patron en posant son rabot sur l'établi. Chacun de nous quitta son ouvrage, les ouvriers pour s'en aller chez eux manger leur soupe, et les apprentis, ceux du moins qui logeaient chez le patron, pour savourer le lard et les choux de Mme Hirsch. Après le dîner, nous avions une bonne demi-heure de repos, que nous employions généralement à faire une partie de balle ou de bouchon; mais ce jour-là je m'esquivai, et je courus chez le brocanteur.

Il était là, paisiblement assis, comme à l'ordinaire, au milieu de sa boutique, entre des faïence à fleurs rouges ou bleues, des meubles de vieux bois sculpté, de vieilles armes, de vieux cuivres qui reluisaient dans l'ombre; et puis des ferrailles, des bêtes empaillées, des instruments de musique, et des loques de tout âge qui pendaient aux murs, accrochées à des clous : on aurait dit les femmes de Barbe-Bleue. Il se mit à rire en me voyant, ce qui découvrit les dents jaunes qui lui restaient.

« Hé! hé! c'est toi, petit! Que vais-je te vendre aujourd'hui! Tu arrives de Katzenbach, n'est-ce pas? Comment se porte ton père?

— Très bien, répondis-je d'un ton distrait.

— Très bien? cela m'étonne. Chez nous, les pères

se portent très bien quand leurs fils leur donnent de la satisfaction; autrement... Mais ce n'est pas mon affaire. Qu'est-ce que tu me veux? »

J'étais fort intimidé; j'avais donc bien mauvaise réputation! Je baissai la tête sous le blâme du vieux juif, et je lui dis timidement :

« Je voudrais bien savoir quelque chose, monsieur Israël... quelque chose que vous pouvez me dire, je crois... Mon père n'avait pas son beau costume, vous savez, celui que vous avez vu l'an dernier; et, aux gens qui s'en informaient, il a répondu qu'il ne l'avait plus... Est-ce que vous savez, vous, ce qu'il est devenu? »

Le vieillard releva la tête et me regarda en face, de ses petits yeux perçants.

« Autrement dit, tu penses que ton père l'a vendu, et tu veux savoir si je l'ai acheté, n'est-ce pas? Eh bien, oui, mon bonhomme, je l'ai acheté et payé un bon prix, pour le monsieur qui était avec moi, le jour que tu te rappelles si bien. Ce monsieur fait des collections; le *bel habit* de ton père, avec tout le reste, fait maintenant partie d'une collection de costumes de différents pays. Tu me demanderas peut-être pourquoi ton père l'a vendu : je pourrais te répondre que je n'en sais rien; mais j'aime mieux te dire ce qui en est. Il l'a vendu (et il a essuyé ses yeux avec sa manche en le quittant) pour payer l'apprentissage d'un garnement qui est en train depuis ce temps-là de ne devenir rien qui vaille. Oui, il s'en est séparé, de ces vêtements qui étaient ce qu'il possédait de plus précieux, pour que son fils pût prendre le métier qu'il aimait. C'était bien la peine, en vérité! »

Oh! comme les reproches du vieux juif, comme le mépris que je sentais dans son regard, dans le geste

de sa main, dans le son de sa voix, m'allaient au cœur et me remplissaient de confusion! En quelques minutes, tout un monde de pensées s'agita dans mon cerveau; je revis toute la dernière année, et je compris tout ce que j'aurais dû faire et tout ce que je n'avais pas fait. Et en même temps, un désir ardent de réparer le mal s'empara de moi. Je travaillerais, je ne donnerais plus aucun sujet de plainte, je deviendrais ce que mon père souhaitait, un bon ouvrier, habile, consciencieux... Mais ce n'était pas assez.

« Pourrait-on le racheter? demandai-je timidement, en osant à peine regarder Lévi Israël.

— Le racheter? il faudrait que son propriétaire actuel voulût le vendre, et il n'y a pas à compter là-dessus, à moins qu'on ne lui en trouvât un plus beau; mais c'est difficile, et si cela arrivait, il faudrait le payer cher.

— Je vais bientôt gagner de l'argent... je le mettrai tout de côté. Je vous en prie, cherchez un plus beau costume, monsieur Israël. »

Le vieillard me regarda.

« Tu pleures? dit-il. Oh! ne te cache pas, n'aie pas honte de pleurer, mon garçon; ces larmes-là effacent tes fautes passées. Retourne chez ton patron, et remets-toi à l'ouvrage avec une conscience toute neuve. Je chercherai; il faudra du temps; on verra bien si tu as du courage et de la patience. »

Je vous assure qu'en ce moment-là je n'avais pas envie de me moquer du vieux Lévi Israël, de sa longue personne maigre et de sa figure ridée; je lui trouvais quelque chose de majestueux, de sévère et consolant à la fois, et comme une vague ressemblance avec le Père éternel, tel que je l'avais vu dans un vieux tableau, au-dessus du maître autel de l'église.

Je fis ce qu'il me disait; je retournai à l'atelier, et je m'appliquai si bien à des mortaises que j'étais chargé d'ajuster, que le patron m'en fit compliment. Et un instant après, comme l'horloge sonnait trois heures, il m'appela :

« Serais-tu capable d'aller poser des étagères dans une armoire? J'avais promis d'y aller aujourd'hui, mais je vois que je n'aurai pas le temps. Il faut que ce soit de l'ouvrage proprement fait. Es-tu capable de t'en tirer?

— Oui, patron! oui, patron! m'écriai-je, transporté de joie de ce qu'il s'adressait à moi, le plus jeune et le moins ancien de l'atelier.

— C'est rue des Trois-Cigognes, au deuxième étage; tu demanderas Mme Osterich. Pars vite, et ne t'amuse pas en route; il y aura encore de l'ouvrage ici quand tu reviendras. »

Je le savais bien. Jamais le patron n'envoyait un de nous en course, ouvrier ou apprenti, sans lui recommander de ne pas s'amuser en route, et sans ajouter cette formule ironique : « Il y aura encore de l'ouvrage ici quand tu reviendras. »

Mme Osterich était une femme généreuse, ou bien elle fut touchée du soin et de l'ardeur que je mettais à poser ses étagères, car elle me donna l'énorme pourboire de cinquante centimes! Je ne me sentais pas de joie : c'était le commencement de ma réhabilitation. Sans doute, il en faudrait beaucoup de pièces de cinquante centimes, pour arriver à racheter ou à remplacer le *bel habit;* mais il me semblait que je les tenais déjà. Les camarades eurent beau flairer ma fortune et s'efforcer de m'entraîner dans une partie de bouchon, je demeurai inébranlable, non seulement ce jour-là, mais tous les jours suivants. J'avais mis ma

pièce de dix sous, et tous les sous que je recevais, dans une boîte que je m'étais fabriquée avec des rognures de planches. Seulement ma boîte n'avait pas de serrure; si Yéri ou Bernard, furieux de ce que je ne leur payais plus ni sucre d'orge ni pain d'épice, allaient un jour m'épier, dénicher mon trésor, et... j'en avais la chair de poule. Je cherchai longtemps un asile pour mes économies; il y avait bien la caisse d'épargne : mais il aurait fallu que le patron, ou mon père, vînt déposer avec moi, et je n'aurais pas pu retirer mon argent sans eux; et je voulais thésauriser à l'insu de tout le monde.

De tout le monde, non; j'avais déjà un confident : pourquoi ne pas m'adresser à lui? Il savait si bien, le jour où je lui avais parlé, que j'étais en train de devenir un mauvais garnement? il devait savoir aussi, maintenant, que je me conduisais bien et que le patron était content de moi; sûrement, il ne m'accueillerait pas mal. Je me dirigeai donc un jour vers sa boutique. Du plus loin qu'il me vit, il me sourit.

« J'ai douze francs, monsieur Israël! lui dis-je en lui présentant ma boîte.

— Douze francs, mon petit, c'est un joli commencement! Il n'y a pas encore assez pour ce que tu veux, sans doute, mais cela viendra, cela viendra! Ne te décourage pas.

— Eh non! Seulement... je ne sais pas où mettre mon argent, j'ai peur qu'on me le prenne... Si vous vouliez bien me le garder? »

Il se mit à rire : ses rides remontaient jusqu'à ses yeux, qu'on ne voyait plus que comme une petite fente brillante.

« C'est cela, petit! dit-il, je serai ton banquier, et je ne te prendrai pas de commission encore! Nous allons

faire les choses en règle. Prends ce petit cahier, écris : « Le 19 juin, remis douze francs à Lévi Israël. » Bien. J'en prends un pareil, et j'y écris : « Le 19 juin, reçu douze francs de Fritz Wirth. » Quand tu m'apporteras de l'argent, je l'inscrirai sur ton cahier, et tu l'écriras sur le mien : tu comprends?

— Et quand il y en aura assez, vous chercherez un costume pareil à celui que mon père a vendu?

— Je te l'ai promis : chose promise, chose faite. Il n'y a plus que la difficulté de le trouver : cela, je n'y peux rien. Mais sois tranquille, petit, il y a de bonnes chances pour les bons garçons. »

Si je n'avais pas su calculer, le petit cahier du vieux Israël m'aurait appris à faire les additions. Quelle joie, lorsque j'eus rempli la première page, de faire la somme de la première colonne, et de l'écrire, avec la mention « Report », en haut de la page suivante ! Mon magot grossissait; et je devenais un bon ouvrier, parce que je m'appliquais de toutes mes forces à mon ouvrage pour mériter des pourboires. Je ne sais pas si c'était pour m'encourager ou pour me récompenser, ou bien encore si le vieux Israël m'avait trahi, mais le patron m'envoyait très souvent travailler au dehors. Je m'efforçais d'être très poli, pour plaire aux clients, et j'avais souvent le plaisir de les entendre dire : « Envoyez-nous le petit apprenti blond. » Le vieux Israël me voyait souvent.

Il y a un mauvais côté à toute chose : je devenais avare sans m'en douter. Depuis que je ne payais plus rien aux autres apprentis, ils m'avaient complètement tourné le dos, et je ne jouais plus avec personne. Il n'y avait pas grand mal à cela : mieux vaut point de compagnie du tout que la mauvaise compagnie. Mais distraire un sou de mon trésor me paraissait une

chose impossible; et un jour le vieux Israël me vit arriver chez lui suivi par une pauvre femme en haillons, qui portait ou traînait quatre enfants hâves et maigres. Tout cela murmurait en me tendant la main : « La charité, s'il vous plaît! » Mais je ne les écoutais pas; j'arrivai jusqu'à la boutique du juif sans avoir détourné la tête, et je ne le vis même pas prendre dans son tiroir une pièce qu'il donna à la malheureuse. Moi, je vidai sur le comptoir ma poche pleine de sous. Il les compta, les mit en piles, les inscrivit sur mon cahier, me les fit inscrire sur le sien, sans m'adresser la parole; et enfin, toussant pour s'éclaircir la voix :

« Celui qui possède les biens de ce monde et qui n'en fait point part à ses frères qui ont faim, ne prospérera pas sur la terre, et l'Éternel détournera sa face de lui, disent nos saints livres. Est-ce que les livres des chrétiens ne disent pas la même chose? »

Je rougis et baissai la tête, puis je me retournai vivement pour chercher la mendiante; mais elle n'était plus là.

« Elle est partie, me dit Israël : tu as laissé perdre l'occasion de racheter tes péchés par l'aumône. Combien en as-tu perdu de semblables, depuis que tu m'apportes ton argent? »

Combien! je ne les avais pas comptées; toutes celles qui s'étaient présentées, assurément. Je m'étais interdit toute dépense inutile; et je m'apercevais avec effroi que j'avais rangé parmi les dépenses inutiles la charité, le premier de tous les devoirs.

« Je ne sais si je connais bien le père Wirth, reprit Lévi Israël; mais il me semble qu'il ne voudrait pas d'un habit racheté de cette façon-là. Penses-y, et si tu trouves que j'ai raison, ne m'apporte plus d'argent sans mettre de côté la part des pauvres. »

Je le lui promis; j'aurais bien donné tout ce que je lui apportais pour pouvoir retrouver la pauvresse. Il vit mon repentir, et causa un peu avec moi pour me consoler; et comme j'étais en veine de confiance, je lui avouai que je m'ennuyais souvent depuis que je ne jouais plus avec les camarades. Je n'avais plus envie de retourner avec eux bien sûr, d'aller marauder comme autrefois; mais enfin je ne savais que faire le soir, et je m'ennuyais.

« Il ne faut pas s'ennuyer, me dit sévèrement le vieux juif. Tu ne sais donc pas lire?

— Si! mais lire quoi? Il n'y a pas de livres chez le patron, rien que l'almanach de l'année, et je le sais par cœur.

— Je t'en prêterai; et puis je parlerai à M. Hirsch; il faudra que tu ailles aux écoles du soir; tu y apprendras à dessiner, à calculer mieux que tu ne fais, enfin bien des choses qui te seront utiles et qui t'empêcheront de t'ennuyer. Tu as bien fait de me dire cela. S'ennuyer, Dieu d'Abraham! quand on a tant de choses à apprendre! »

L'automne commençait, les écoles du soir se rouvraient; je me mis à les suivre, et, comme disait le vieux Lévi Israël, j'y appris bien des choses qui me furent utiles, même dans mon métier. Il en résulta que, vers le milieu de l'hiver, M. Hirsch commença à me payer, et que la part des pauvres n'empêcha pas mon trésor de grossir.

Je possédais une somme assez ronde, au mois d'avril, lorsque le vieux brocanteur se remit en route pour ses tournées. Il resta longtemps absent, et quand j'allai, à son retour, lui porter mes économies, il paraissait tout joyeux : il avait fait de très bonnes affaires, à ce qu'il me dit. Et comme il arrivait de

Katzenbach, il me remit une grande galette que ma mère avait pétrie exprès pour moi. Il me donna aussi des nouvelles du village : mes parents allaient bien, Gredel et Louison avaient beaucoup grandi, et tous se réjouissaient de me voir aux fêtes de Pâques.

Ah! les fêtes de Pâques! Moi aussi, je me réjouissais bien d'aller passer huit jours au village, d'embrasser ma mère, de jouer avec mes petites sœurs, et de recevoir de mon père un autre accueil que celui de l'année précédente; mais j'avais tant espéré ne rentrer à Katzenbach qu'en y rapportant le *bel habit!* J'avais mal calculé ; il m'était impossible d'amasser tant d'argent en moins d'une année. Il fallait en prendre mon parti, et me consoler avec ma bonne conscience et le bon témoignage que mon patron rendrait de moi cette fois-ci.

Les fêtes de Pâques arrivèrent; je quittai Phalsbourg en remerciant Mme Hirsch de tous les soins qu'elle avait pris de moi. Depuis huit jours, elle ne faisait que s'occuper de mon trousseau, repassant elle-même mes chemises pour qu'elles fussent plus belles, nettoyant ma veste et mon pantalon des dimanches mieux que ne l'aurait fait le dégraisseur, enfin me traitant comme son propre fils. J'allai dire adieu au vieux brocanteur, qui me donna force poignées de main et me souhaita beaucoup de plaisir; et je partis joyeux pour Katzenbach.

Ah! comme j'y fus reçu! Mon père ne pouvait se lasser de m'embrasser; il avait les larmes aux yeux en disant : « Mon bon garçon! mon cher garçon! est-il grand! est-il fort! Regarde-moi en face, mon Fritz : je vois une bonne conscience dans ces yeux-là, n'est-ce pas? Quelle différence d'avec l'année dernière! Non, n'en reparlons plus; tout est effacé, tout est

oublié! Nous allons passer de fameuses fêtes de Pâques! »

Le lendemain matin, toute la maison était en l'air : Gredel et Louison s'évertuaient à faire le ménage avec notre mère; on me servit une bonne assiettée de soupe, en me recommandant de me dépêcher : c'était seulement pour attendre le dîner, qui serait un fameux dîner. Et tout en parlant, elles rangeaient sur le lit leurs jolies jupes rouges, leurs corsets de velours noir, leurs tabliers brodés, leurs fines chemisettes blanches et leurs grands nœuds de ruban noir : toute leur toilette des grandes fêtes, enfin.

« Est-ce que vous allez mettre cela aujourd'hui? leur demandai-je, étonné.

— Je crois bien! Dépêche-toi de manger pour t'habiller aussi : le baptême est à onze heures, et le dîner à midi.

— Quel baptême? quel dîner? Je ne sais rien du tout, moi?

— Hé! le baptême du petit garçon de Rose! Tu ne sais pas? Rose est chez sa mère, et elle vient d'avoir un petit garçon : c'est papa qui est le parrain, et on fait le baptême aujourd'hui. Il a une petite commère, la sœur du mari de Rose; elle s'apelle Christel, et elle a dix ans : tu verras comme elle est gentille. Nous allons encore plus nous amuser qu'à la noce de Rose! »

Encore plus qu'à la noce de Rose! Pour ma part je n'y aurais pas grand'peine, ou plutôt je n'y prévoyais que les mêmes ennuis : mon père était parrain, et je n'avais pas encore pu lui rendre le bel habit; j'entendrais peut-être encore les mêmes vilains propos, et Dieu sait quel chemin ils avaient pu faire depuis un an! Ah! comme j'aurais voulu être resté à raboter

des planches dans l'atelier du père Hirsch, plutôt que d'être venu à ce malencontreux baptême.

Mais, bon gré mal gré, il fallait y aller. Je m'habillai et je suivis mes sœurs. « Allez-vous-en les premiers, enfants, nous dit mon père; j'ai quelque chose à faire ici, je vous rejoindrai tout à l'heure. » Gredel et Louison me prirent chacune par une main et m'entraînèrent vers la maison de Rose.

Rose était là toute souriante, avec son mari et sa mère debout derrière elle, et son poupon sur ses genoux; et les commères qui se pressaient autour d'elle tombaient toutes d'accord que pour un enfant de vingt-huit jours, c'était un bien bel enfant. On me le fit embrasser, et puis on me présenta à la marraine, qui riait d'être en grande toilette et d'avoir à son corsage un gros bouquet de fleurs artificielles avec de longs rubans qui pendaient. Elle nous emmena pour nous montrer la table déjà mise, le grand nougat qui était au milieu, et aussi les dragées que le « parrain » avait envoyées la veille. Nous étions très bons amis, lorsqu'un brouhaha étrange nous apprit qu'il se passait dans la chambre à coucher quelque chose d'extraordinaire; et aussitôt on nous appela.

Ce qui frappa mes regards tout d'abord, ce fut mon père, debout au milieu de la chambre, mon père tel que je me rappelais l'avoir vu autrefois, avec le tricorne, la grande redingote à boutons brillants, le gilet brodé, la culotte de velours, les souliers à boucles d'argent, le *bel habit* au complet, aussi frais, aussi bien conservé que s'il n'eût jamais quitté le tiroir où ma mère l'embaumait si soigneusement dans la lavande et le thym! C'était lui, c'était bien lui; les étoffes, les boutons, les nuances, certains plis marqués par les attitudes favorites des Wirth du temps

passé, je reconnaissais tout cela... Il nous était donc rendu! mais comment cela s'était-il fait? qui pouvait m'avoir volé ma joie?

Mon père ne me laissa pas longtemps dans l'ignorance. Il me prit par la main, et, faisant un geste pour demander du silence, il dit tout haut, de façon que tout le monde l'entendît :

« Ma chère cousine, je suis charmé que cela vous fasse plaisir de me revoir dans ces habits que voici, pour le baptême de votre enfant. Je ne les avais pas à votre mariage; j'avais été obligé de les vendre pour payer l'apprentissage de mon garçon, qui désirait être menuisier et que M. Zahn ne pouvait pas prendre chez lui. Mon cher Fritz n'en savait rien; mais il l'a appris plus tard, et alors il s'est mis à travailler, à épargner, à se priver de tout, pour pouvoir amasser de quoi me rendre un jour ce costume que tant de mes aïeux ont porté. Le vieux brocanteur Lévi Israël l'a aidé; il s'était chargé de racheter le costume ou d'en chercher un tout pareil. Le bonheur a voulu que le mien lui-même se trouvât en vente la semaine dernière : Lévi Israël l'a racheté et me l'a apporté; et je l'ai mis aujourd'hui, tant pour vous faire honneur que pour faire une surprise à mon garçon. »

J'entendis une foule de paroles confuses, d'éloges, de félicitations, de compliments : tout le monde parlait à la fois. Je ne m'occupai guère à débrouiller cet écheveau; mon père m'ouvrait ses bras, je m'y jetai... Il y a des gens qui prétendent qu'il n'y a pas de bonheur dans la vie : s'ils avaient été à ma place ce jour-là!

Mon père, me tenant serré contre sa poitrine, reprit, en s'adressant à Rose et à son mari :

« C'est pour cela, mes amis, que je vous ai priés de

prendre à ma place mon fils Fritz pour parrain de votre enfant : vous êtes sûrs qu'il lui donnera de bons exemples et de bons conseils. Nous donnerons à l'enfant le nom de son parrain ; et puisse-t-il devenir aussi laborieux, aussi courageux, aussi bon fils que l'est mon cher garçon ! »

On applaudit ; la petite marraine vint attacher à ma boutonnière un bouquet pareil au sien, et elle me conduisit à Rose, qui me remercia de vouloir bien tenir son enfant sur les fonts de baptême. Et son mari me félicita de ma conduite, et il ajouta : « M. Wirth peut être sûr, à présent, que le *bel habit* continuera à être porté dignement dans la famille. »

Quel beau baptême ! Nous marchions en tête, Christel et moi, nous donnant la main ; puis venait mon père, qui donnait le bras à Rose, et la mère de Rose qui portait notre filleul ; puis ma mère avec le père de l'enfant, et mes petites sœurs avec d'autres enfants de la famille. Et le dîner de baptême ! Je le trouvai bien plus beau que le dîner de noce ; il est vrai que j'avais mes raisons pour cela.

Quand je fus de retour à la ville, ma première visite fut pour le vieux brocanteur.

« Es-tu content, petit? me cria-t-il dès qu'il m'aperçut.

— Comment avez-vous fait? répondis-je.

— C'est le hasard ! Le vieux monsieur aux collections est mort ; ses héritiers ne tenaient pas à toutes les défroques dont il avait rempli des vitrines tout autour d'une belle salle : ils ont fait une vente de toutes ses curiosités, et j'y suis allé. J'ai eu le costume de ton père pour un morceau de pain : qui est-ce qui se soucie, à présent, des vieux costumes d'Alsace? De sorte que j'ai de l'argent à te rendre.

— Gardez-le, si vous voulez bien, monsieur Israël; je ne serai pas fâché de le trouver à l'occasion, quand on aura besoin de quelque chose au village, là-bas.

— Ou quand tu voudras t'établir menuisier; cela arrivera bien quelque jour. »

Le père Lévi Israël avait la vue longue, plus longue que moi, car je me mis à rire à cette idée de m'établir menuisier. Mais il ne devinait déjà pas si mal. Le père Zahn est mort quelques années plus tard; Georges, qui n'avait jamais pu apprendre à ajuster proprement les deux moitiés d'une planche, s'est fait soldat et a vendu les outils et l'établissement de son père. J'étais alors le premier ouvrier du père Hirsch, et il m'engageait fort à me fixer à Phalsbourg; mais, comme je vous le disais en commençant, Katzenbach est le plus joli village de toute l'Alsace. Un bon menuisier peut très bien y gagner sa vie, surtout quand il a la clientèle des châteaux environnants. J'achetai donc le fonds du père Zahn; j'agrandis le jardin de mon père, et j'y bâtis un atelier qui ne chôme guère à présent. Mon père, avec le *bel habit*, préside à toutes nos fêtes de famille; mes sœurs sont mariées : nous sommes tous très heureux. Ah! j'allais oublier, — mais vous l'auriez deviné peut-être, que j'ai épousé Christel, ma gentille commère, et que notre filleul est mon apprenti. Et vous devinez sûrement aussi, sans que je vous le dise, que le vieux Lévi Israël ne passe jamais par Katzenbach sans s'arrêter chez nous et s'asseoir à notre table, et que les jours où il vient sont comptés parmi nos meilleurs jours de fête.

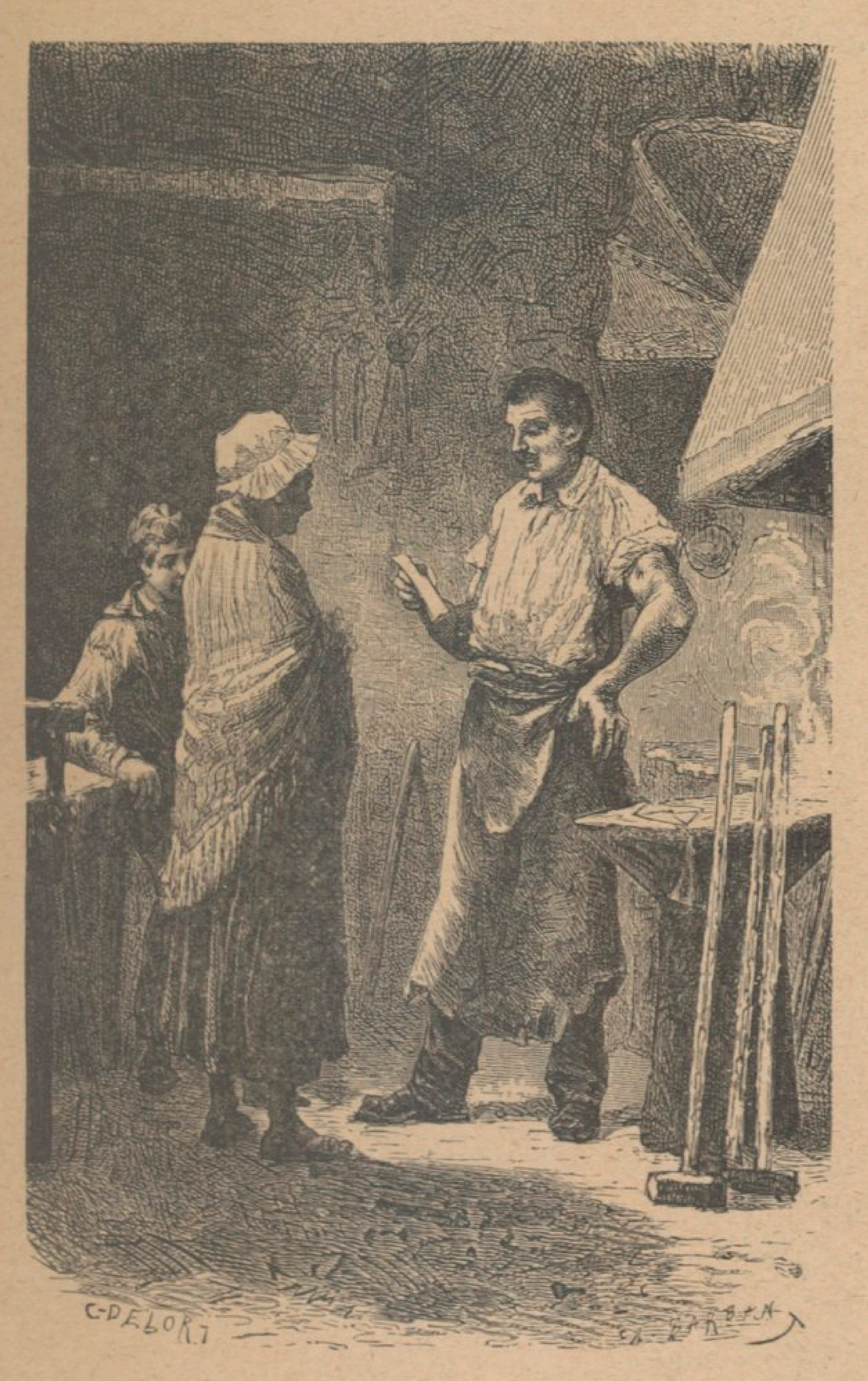
A FORCE DE FORGER

ON DEVIENT FORGERON

Jeune apprenti, allume le feu; prépare le marteau et l'enclume, et plonge la barre de fer dans le brasier; mets en mouvement le lourd soufflet. Vois, la barre rougit peu à peu; la voilà lumineuse et presque transparente. Le moment est venu : pose-la sur l'enclume, et forge le soc de charrue qui doit remuer la terre nourricière... C'est fait! et tu regardes tristement ton œuvre informe. Ne te décourage pas; on ne réussit pas du premier coup. Remets le fer au feu et recommence... C'est mieux cette fois-ci, ce n'est pas encore bien; travaille et espère : *à force de forger on devient forgeron.*

Le jeune artiste rêve, et il est heureux; il sourit à ses créations gracieuses ou puissantes; il s'éprend pour elle d'un amour sans bornes.

Les voici! elles existent! s'écrie-t-il. Donnons-leur un corps, à ces âmes flottantes qui ne vivent que pour moi, faisons-les vivre aussi pour le monde, qui ne sait pas parler cette langue divine de l'art, mais qui la comprend et qui l'admire. Et demain, mon nom sera répété et glorifié dans la foule. Mais, hélas! mes rêves bien-aimés, qu'êtes-vous devenus? Comment vous êtes-vous changés en de froides et pâles réalités? Je



A FORCE DE FORGER ON DEVIENT FORGERON.

me vous reconnais plus! Adieu l'espérance, adieu la gloire; je ne sais que rêver, je ne sais pas produire!

Console-toi et rassure-toi! Tu as cru que pour faire un artiste l'inspiration suffisait : tu t'es trompé. Il faut que le travail vienne en aide à l'inspiration. Avant de réussir à rendre sa pensée, il faut que le sculpteur exerce longtemps sa main à pétrir la glaise et son ciseau à tailler le marbre; il faut que le poète arrive par de longs essais à posséder l'art de grouper les syllabes harmonieuses; il faut que le peintre efface et recommence de nombreuses esquisses; il faut que le musicien étudie les œuvres des maîtres et parvienne à s'inspirer d'eux sans les imiter. Et un jour, après de longs tâtonnements, après bien des alternatives de confiance et de désespoir, l'artiste sait qu'il a sous la main un instrument docile : rien ne l'arrête, l'œuvre s'accomplit. Il la reconnaît telle qu'il l'avait rêvée, et son âme se remplit de la joie sublime des créateurs. Travaille donc et espère : *à force de forger on devient forgeron.*

Prends garde, toi qui te permets souvent une légère faute. Un petit mensonge, dis-tu, un petit manque de charité, une imperceptible atteinte à la loyauté, à la probité, c'est si peu de chose! Personne même n'en a souffert.

Peut-être; mais ton âme en souffre. A force d'être indulgent pour soi-même, on ne distingue plus les petites fautes de celles qui sont un peu plus grandes, et l'habitude du mal devient le vice. Prends garde : dans le mal, comme dans le bien, *à force de forger on devient forgeron.*—

LA PETITE MADELEINE

NOUVELLE

Jamais on n'a vu deux plus aimables vieux que mon grand-père et ma grand'mère. Deux âmes sereines s'il en fut : jamais d'amertume, jamais d'aigreur, jamais de tristesse. A quelque heure du jour qu'on arrivât chez eux, on pouvait compter sur un bon accueil, et bien des gens qui se sentaient le cœur lourd venaient se réchauffer l'âme à leur bienveillant sourire. Pauvres chers vieillards! l'atmosphère de paix et de joie qui les entourait leur a survécu; elle ne se sépare pas de leur souvenir; si bien que moi, qui les ai tant aimés, je n'ai pas de tristesse en pensant à eux, quoiqu'ils ne soient plus. Je retourne loin dans le passé, dans cette chambre aux tentures assombries par l'âge, où elle tricotait auprès de la fenêtre, assise dans son grand fauteuil, pendant que lui, installé devant le petit secrétaire, à deux pas d'elle, lisait quelque livre nouveau, en ayant soin d'y noter les choses « qui n'étaient pas ainsi de son temps » ; car il avait l'esprit curieux, mon grand-père, et il s'intéressait à toutes les découvertes; et, loin de faire aux dépens du présent l'éloge du temps passé, il aimait à constater les progrès et à les citer aux jeunes gens pour les engager à aimer le siècle où ils

vivaient. « Il faut aimer son temps, disait-il, comme on aime sa patrie. » Et quand il trouvait dans son livre ou dans son journal l'annonce de quelque nouveauté belle et utile : « Écoute, Julie, » disait-il; et ma grand'mère, plantant son aiguille à tricoter dans les longues dentelles de son bonnet à papillons, se tournait vers lui, ravie d'avance de ce qu'il allait dire. Et quand il avait lu, elle approuvait et admirait le livre et le lecteur.

C'était touchant de voir comme ils s'aimaient. Quand il rentrait, quand elle reconnaissait son pas, elle se redressait, sa figure s'éclairait, et l'on sentait qu'à défaut de ses jambes qui ne pouvaient plus la porter, son cœur tout entier allait au-devant de lui. Ils paraissaient aussi joyeux de se revoir que s'ils s'étaient quittés depuis un an, et je l'ai vu, lui, après une chute assez grave dans un escalier, entrer en battant un entrechat (il avait été dans sa jeunesse un fort habile danseur), pour qu'elle ne fût pas trop inquiète du sang qui tachait son visage.

J'ai dit qu'ils n'étaient jamais tristes ; pourtant, quand le regard de l'un des deux s'attachait sur un certain portrait placé au chevet de leur lit, le regard de l'autre le suivait immédiatement et une ombre se répandait sur leur physionomie ; puis leurs yeux se rencontraient avec tant d'amour cette fois, qu'on sentait que, s'il y avait là une douleur, c'était une de ces douleurs qui sont meilleures à l'âme que bien des joies.

J'avais surpris souvent ces regards, et, pressentant là-dessous quelque mystère, j'avais longuement examiné le portrait. Il représentait une petite fille de trois ou quatre ans, blonde et pâle, avec des yeux noirs, habillée selon une mode très ancienne. J'avais demandé à ma grand'mère quelle était cette petite

fille, et ma grand'mère m'avait simplement répondu : « C'est la petite Madeleine. » Et j'avais trouvé dans le son de sa voix quelque chose que j'aurais été bien



MON GRAND-PÈRE LISAIT QUELQUE LIVRE NOUVEAU.

en peine d'expliquer, mais qui m'avait empêchée d'en demander davantage.

J'étais bien curieuse pourtant, et peu habituée à ce qu'on me refusât quoi que ce fût, surtout dans cette maison-là. J'y venais tous les ans pendant un

ou deux mois, et si ce voyage était une fête pour moi, petite fille heureuse d'échapper aux jeux bruyants de mes grands frères, je voyais bien que c'en était une aussi pour la vieille demeure. Je voyais cela dès l'abord dans l'attitude de mon grand-père, qui guettait de loin l'arrivée de la voiture, debout à la porte du bureau des diligences, appuyé sur sa grosse canne et souriant d'avance à l'idée de me revoir. Et à la maison, comme la vieille Catherine se tenait sur le seuil, coiffée de son bonnet le plus blanc et serrée dans sa plus brillante camisole à grands ramages! Comme tout était frotté, ciré, luisant, et comme on sentait venir de la cuisine l'odeur des friandises que je préférais! Et enfin comme deux bras tremblants se tendaient vers moi, et comme une voix pleine de tendresse me souhaitait la bienvenue dès que Catherine avait ouvert en s'écriant: « Enfin, la voilà! » Et j'en avais pour plusieurs semaines de bonheur.

Rien ne me blessait, rien ne m'attristait; j'étais si heureuse, que je me sentais devenir meilleure. J'étais en vacances, disait-on; pourtant c'est là que je m'instruisais le mieux. J'écoutais avec délices les longs récits du temps passé : la jeunesse de mon grand-père, ses campagnes dans l'Inde où il avait servi sous le bailli de Suffren, son premier combat naval, la dure vie des marins, l'eau croupie leur seule boisson; et le souvenir de ces misères amenait toujours le refrain : « A présent, les marins sont plus heureux : on sait faire de l'eau douce avec de l'eau salée; on a la vapeur pour naviguer contre le vent, etc. » — Dans ce temps-là, je connaissais mieux qu'un élève du *Borda* l'intérieur et l'aménagement d'un navire.

Oh! les belles histoires, et comme je les aimais! Je ne me lassais pas d'entendre comment les pauvres

Hindous, dans une famine, venaient supplier à genoux les officiers français de leur acheter pour quelques sacs de riz un de leurs enfants, afin de pouvoir nourrir les autres.

« Vous n'aimez donc pas vos enfants, leur disait-on, que vous voulez les vendre?

— Oh si! répondaient-ils; mais ils mourront si nous les gardons, et nous savons bien que les Français ne les feront pas souffrir. »

Et quand on déchargeait une cargaison sur le quai de Pondichéry, on voyait tous ces malheureux, hâves et défaits, se précipiter à terre pour ramasser avidement quelques grains de riz tombés des sacs.

Mon grand-père avait acheté aussi un petit garçon qu'il avait nommé Azor. Cela manquait complètement de couleur locale; mais je ne sentais point alors le besoin de la couleur locale, et l'histoire d'Azor me charmait : il me semblait le voir, vêtu en mousse, servant mon grand-père, allant, venant, répondant à tout propos : « Oui, maître à moi! Non, maître à moi! » et cherchant dans les bras de ce maître un refuge contre les malices des mousses blancs. Il avait été bien heureux, au bout de quelques mois de voyage, de retourner à Pondichéry, de revoir ses parents; mais, quoique la famine fût passée, il n'avait pas voulu rester avec eux; il voulait voir la France. Pauvre petit! il tomba malade en mer, et les soins et le chagrin de son maître ne purent le sauver. J'entends encore sa plainte touchante que mon grand-père me redisait d'une voix émue : « Ah! maître à moi, moi v'lé mouri [1]. » Je m'attendrissais, moi aussi, et je pleurais le petit Azor, — qui aurait eu dans ce temps-là

1. Moi vais mourir.

une soixantaine d'années, si Dieu lui avait prêté vie. Mon grand-père me racontait aussi son mariage, les visites qu'il faisait à ma grand'mère ; comme elle était jolie et gracieuse, et laborieuse et active, elle, l'aînée de six enfants; comme elle gouvernait toute la maison, et comme elle savait se faire aimer de tous. Et là encore apparaissait un tableau du vieux temps : une salle sombre, une grande cheminée où se chauffaient le père et la mère, pendant que leurs cinq filles cousaient autour de la table qu'éclairait une seule chandelle. — Car on faisait la chandelle bien meilleure alors qu'aujourd'hui, — disait mon grand-père; — mais à présent, reprenait-il bien vite, on a des bougies et des lampes qui valent beaucoup mieux. J'étais bien de son avis, et je pensais que ma grand'mère, telle que je la voyais dans son portrait nuptial, avec sa taille menue serrée dans un corsage de soie grise, avec son joli cou et ses épaules délicates sortant de l'ample fichu de gaze croisé sur la poitrine, et sa petite tête mutine qui se redressait fièrement sous l'échafaudage de sa coiffure poudrée, avait dû être bien contente de quitter la salle et la chandelle paternelles pour s'en aller dans la vie au bras de ce beau jeune homme qui était si gai et si bon danseur. Je le lui dis un jour naïvement. Elle soupira, et me répondit :

« Le bonheur est chose grave, mon enfant, et il ne faut pas l'oublier quand on veut le conserver. »

Puis, craignant de m'avoir attristée, elle se mit à me raconter avec enjouement combien mon grand-père était brillant avec ses longs gilets brodés de fleurs et de papillons, qu'elle se fit apporter pour me les montrer, tout parfumés encore de poudre à la maréchale.

« J'étais bien fière et un peu honteuse aussi, ajouta-t-elle, la première fois qu'il me conduisit aux Folies-Chaillou. C'était alors un jardin réservé à la noblesse, et moi, petite bourgeoise, je n'y étais jamais entrée. Jean (c'était mon grand-père) n'était pas noble; mais comme il avait servi, il avait le droit de porter l'épée et d'entrer dans ce paradis défendu. Il m'y mena le lendemain de notre mariage, et je fus moins contente que je n'aurais cru : il me semblait que tout le monde me regardait.

— Et c'était bien vrai! interrompit mon grand-père. Je crois bien qu'on nous regardait! et l'on aurait pu en regarder de plus laides, encore! »

Ils se mirent à rire tous les deux, et se tendirent la main. C'était toujours ainsi que cela finissait.

Tous ces souvenirs m'ont entraînée bien loin de la petite Madeleine. C'est que je ne sus rien sur elle, ni dans ce temps-là, ni pendant bien des années ensuite. Je grandis, je devins une jeune fille, — et enfin, un jour, quand je revins dans la vieille maison, *j'étais deux*. Mon nouveau seigneur et maître (il y avait quarante-huit heures seulement que je lui avais juré obéissance) savait déjà par cœur mes chers vieux parents; il n'eut donc pas de peine à se faire aimer d'eux, et plus d'une fois, quand ils nous regardaient, je vis des larmes de joie obscurcir le verre de leurs lunettes.

Cette joie eut une fin : il nous fallait partir. Ce jour-là, j'étais venue m'asseoir aux genoux de ma grand'mère, sur mon ancien tabouret d'enfant. Nous ne nous parlions pas; ses doigts caressaient mes cheveux, et son regard était fixé sur le vieux portrait.

Je me sentis tout à coup une hardiesse inaccou-

tumée. « Grand'mère, lui demandai-je, qu'est-ce donc que la petite Madeleine? »

Il y eut un silence.

« C'était ma fille aînée, et elle est morte, » dit-elle enfin.

Ses mains étaient retombées sur ses genoux. Je les pris et les baisai doucement en murmurant :

« Pardon! »

Au bout d'un instant elle reprit :

« Je ne t'ai jamais parlé de cela, parce que c'était inutile. A présent, cela peut te servir, t'apprendre à ménager ton bonheur; t'apprendre aussi que la douleur la plus amère est parfois une bénédiction de Dieu. Écoute. »

Elle reprit ma main dans ses petites mains ridées, et continua :

« Comme tu me l'as dit une fois quand tu étais enfant, je fus bien heureuse quand je quittai la triste maison paternelle où j'avais à vingt ans toutes les lourdes charges, la peine et la responsabilité d'une mère de famille sans en avoir les joies et les espérances, pour un petit appartement plein de soleil où je n'avais guère autre chose à faire qu'à me laisser aimer. Mon bonheur était trop grand; j'en abusai. Je ne m'étais jamais amusée; je voulus rattraper le temps perdu, et, au lieu de prendre le côté sérieux de la vie et d'amasser pour l'avenir des trésors de bons souvenirs, je ne songeai qu'à jouir comme une enfant de ma liberté nouvelle, de mes parures, du plaisir de la promenade, des fêtes, de mille choses enfin qui n'ont en soi rien de mauvais, mais qui eurent le grand tort de m'empêcher de prendre racine dans mon intérieur. Quand mon mari rentrait, tout joyeux de se trouver seul avec moi, j'avais toujours

quelque visite, quelque partie de plaisir à lui proposer ; et comme il ne savait encore rien me refuser, il me suivait en soupirant. Nous en vînmes à ne plus passer une soirée seuls ensemble chez nous, et quand cela arrivait par grand hasard, comme nous n'y avions point d'habitudes, nous ne savions que faire. La lampe éclairait mal ou la cheminée fumait ; l'été, on avait oublié de baisser les jalousies à l'heure du soleil, chose toute simple, puisque je n'étais jamais là pour y veiller ; ou bien, l'hiver, le vent sifflait lugubrement à travers les fentes des portes où je n'avais pas eu soin de faire mettre des bourrelets : on ne pense guère à se procurer les moyens de se trouver à son aise dans une chambre où l'on ne se tient jamais. Le manque de bien-être nous glaçait ; nous ne savions que nous dire, n'ayant point pris l'habitude de penser ensemble et ne pouvant pas reprendre la conversation de la veille ; et l'ennui venait bientôt. Aussi le lendemain, nous nous empressions de saisir le premier prétexte pour sortir. Je dis *nous*, car, au bout de peu de temps, le malaise de ces soirées désœuvrées, où nous ne savions que faire de notre tête-à-tête, avait fait perdre à mon mari le goût du coin du feu, et, une fois lancé dans cette voie, il y alla plus loin que moi-même. Il sortait seul quand je me trouvais souffrante et obligée de rester à la maison.

Tu t'étonnes, ma chère petite fille ; tu t'étonnes et tu vas me dire : « Mais je croyais que vous vous aimiez tant ! » Eh bien, c'est que tu n'as pas bien compris ce que c'est que l'amour. Parce qu'on est jeune tous les deux, parce qu'on se trouve une certaine conformité de goûts et d'idées et qu'on a du plaisir à se voir, on s'imagine qu'on sera heureux ensemble,

on se marie, et on appelle cela de l'amour! On se trompe : quand on en est là, on est disposé à s'aimer, mais on ne s'aime pas réellement. On ne s'aime pas, tant qu'on n'a pas tellement enlacé ses deux vies, tellement fondu ses sentiments et ses pensées, qu'on ne sait plus où est le tien et le mien; on ne s'aime pas, quand on n'a pas lutté, travaillé, souffert ensemble; et voilà pourquoi nous avons fait d'abord fausse route. C'est que nous ne savions pas, et bien des jeunes époux l'ignorent, que le mariage n'est que le commencement de l'amour.

Tu t'étonneras peut-être aussi, mon enfant, — et je crois que mon mari n'avait pas compté là-dessus, — de me voir devenue subitement si frivole et si avide de plaisir, après une jeunesse si austère, passée entre ma mère infirme et cinq enfants plus jeunes que moi à élever, un père toujours occupé de ses affaires, et une maison à diriger. Je crois que cela tenait à ce que je n'avais pas fait tout cela par dévouement, avec réflexion et en connaissance de cause. J'avais toujours bien rempli les devoirs qui m'étaient imposés, je n'avais jamais cherché à m'y dérober; mais je ne les avais jamais acceptés avec ma volonté et mon cœur. J'avais fait toutes ces choses parce qu'il m'eût été bien difficile d'agir autrement; mes négligences auraient fait souffrir ceux qui m'entouraient, et j'avais trop le sentiment de la justice pour les faire souffrir; mais je ne m'étais pas installée définitivement dans cette vie-là, je l'avais toujours considérée comme provisoire, et c'est ce qui fit qu'en la quittant j'évitai instinctivement de mettre dans ma nouvelle existence rien qui pût me rappeler celle-là.

Pourtant j'aurais bien dû comprendre que cette vie frivole et vide ne pouvait pas durer toujours; que

ce n'était là encore que du provisoire, et qu'il n'y a rien de plus dangereux que de vivre ainsi en attendant. En attendant quoi? Mon Dieu! est-ce l'avenir, qui n'est pas à nous, que nous ne verrons peut-être pas, et qui, si nous le voyons, sera souvent en grande partie ce que nous l'aurions fait par notre négligence ou par nos efforts? Car le présent est la préparation de l'avenir. Vivre en attendant, c'est perdre le présent, qui nous appartient, et c'est le moyen le plus sûr de n'être jamais heureux.

Nous prenions donc tous les deux ce triste chemin de n'être jamais heureux. Une petite fille nous était née pourtant. Cette joie-là, tu la connaîtras, s'il plaît à Dieu, et tu sentiras, mieux que je ne pourrais te le dire, qu'il n'y a rien de plus beau au monde que le regard d'un père qui entend le premier cri de son premier enfant. J'eus là comme une révélation du bonheur, et j'en devins meilleure. J'aimai ma petite Madeleine, pour elle d'abord, et puis parce qu'elle me rapprochait de mon mari; je voulus la nourrir, la soigner, être seule à la toucher; j'en fis mon idole, ma vie; j'oubliai tout ce qui n'était pas elle. C'était trop. Un homme ne peut pas, comme une mère, absorber tout son être dans un petit enfant. Au bout de quelques semaines, Jean se remit à me quitter le soir; il allait au cercle, il y causait, il y jouait, et ne rentrait que quand j'étais couchée. Je me plaignis : il me répondit simplement qu'il ne m'était pas utile pour déshabiller et endormir ma fille. Je boudai : il ajouta qu'on ne pouvait plus parler de rien que de cette petite; je pleurai : il s'en alla. Je passai ainsi une année bien triste, et pourtant, sans me l'avouer, j'avais pris goût à ce coin de cheminée où je m'asseyais pour endormir Madeleine dans mes bras;

je me trouvais bien là, et c'était tout simple, car j'y étais tenue à la fois par une habitude et par un devoir.

Mais l'année se passa : l'enfant n'avait plus autant besoin de mes soins, elle m'occupait moins, elle ne m'absorbait plus; j'eus du loisir, et par suite de l'ennui. Les femmes d'aujourd'hui n'ont pas le droit de s'ennuyer. Dès l'enfance, on les a entourées de maîtres qui leur ont appris de quoi pouvoir s'instruire plus tard si elles le veulent, et les livres ne leur manquent pas. Mais quand j'étais jeune, cela ne se passait pas ainsi. Une fille de la bourgeoisie apprenait à lire, à écrire, à compter, — et ce n'était pas une petite affaire, avec les livres, les marcs, les onces, les sous, les liards et les deniers qui hérissaient le moindre calcul. — De plus, elle devait savoir filer, tricoter, coudre, raccommoder les dentelles qui ornaient le bonnet de sa mère ou de son aïeule, et pouvoir être au besoin la blanchisseuse et la cuisinière de la maison. Tout cela est fort nécessaire, sans doute; mais quand on a un peu d'intelligence et de bonne volonté, il n'est pas besoin de toute une vie pour l'apprendre, et à présent vous savez bien des choses intéressantes qui peuvent occuper agréablement votre esprit pendant que vos mains travaillent. Moi et bien d'autres, nous ne savions à quoi penser; nous ne lisions point, et la plupart du temps nous n'aurions pas compris les livres que nous aurions pu lire. Cela peut t'expliquer pourquoi je m'ennuyai de nouveau dès que j'en eus le temps, et pourquoi, me persuadant que ma fille était tout aussi bien avec sa bonne qu'avec moi, je me remis à chercher au dehors ce que je ne trouvais plus chez moi.

J'avais tort. Personne ne remplace la mère près de

l'enfant : si elle peut s'en rapporter à d'autres pour les soins matériels, c'est à elle seule qu'appartiennent le droit et le devoir de l'initier à la vie morale, d'écarter de lui tout ce qui est laid, tout ce qui est mauvais, tout ce qui est vulgaire, afin que sans effort il subisse la douce attraction du beau et du bien. Dieu n'a donné à l'enfant qu'une âme ébauchée ; il a dit à la mère : « Achève-la! » et il n'est jamais trop tôt pour cette tâche.

Je repris donc ma vie de l'année précédente, mais je n'y trouvai plus le même plaisir ; et, comme il arrive, je m'acharnai de plus en plus à y chercher ce plaisir qui n'y était pas. Un autre sentiment vint encore me pousser à déserter mon foyer : j'étais jalouse.

Pendant l'année où j'avais nourri ma fille, Jean avait noué de nouvelles relations. Sans être très instruit, il avait le goût des choses de l'esprit; il aimait la lecture, et dans ses voyages il avait beaucoup vu. De plus, il avait infiniment de grâce, et une certaine originalité naïve dans sa manière de raconter qui le faisait rechercher en société. Je le savais bien, moi; je connaissais ce charme-là pour l'avoir subi. Je ne fus donc pas étonnée de le voir, dans les nouvelles réunions où il me conduisit, causer avec les femmes les plus distinguées, et je fus fière du plaisir qu'elles semblaient prendre à s'entretenir avec lui. Mais presque immédiatement je trouvai qu'il s'y plaisait trop; je compris qu'il s'ennuyait avec moi, et j'en voulus à lui et à tout le monde. Il me fut aisé de m'apercevoir qu'il me considérait comme une gentille enfant, qui avait un bon cœur et pas de cervelle, dont il désirait satisfaire les caprices dans une certaine limite, mais dont la société ne pouvait pas lui

être agréable longtemps de suite. Je sentais que je valais mieux que cela, et je pensais que mes torts n'avaient pas été assez grands pour justifier l'abandon où il me laissait. Hélas! je me trompais, mon enfant. En fait de torts, les premiers, si petits qu'ils soient, sont toujours les plus grands.

Pendant deux longues années cela continua ainsi. Ma jalousie ne s'attachait à personne en particulier, j'avais trop de confiance en mon mari pour cela; mais en me comparant aux femmes dont la conversation l'attirait, le sentiment de mon infériorité me faisait horriblement souffrir. J'aurais dû essayer d'acquérir ce qui me manquait, mais je n'en avais pas le courage; et puis, c'était bien difficile, sans guide, à l'âge que j'avais. Pour rien au monde je n'aurais prié Jean de m'aider à m'instruire; je lui en voulais trop et j'étais trop fière pour contracter cette obligation envers lui. Je craignais peut-être aussi un peu qu'il ne se moquât de moi. Enfin, je continuai, parce que j'avais commencé; et pendant qu'on disait autour de moi : « Cette petite Mme X..., est-elle gaie! » il y avait des jours où j'aurais bien voulu mourir.

J'aimais pourtant toujours Jean, j'aimais ma petite Madeleine, mais je ne savais pas les aimer. J'étais fière de la beauté de ma fille, et quand je la tenais par la main, je suivais des yeux avec orgueil les gens qui se retournaient pour la contempler avec admiration. Je n'ai jamais vu un être aussi complètement beau que Madeleine. Elle n'avait pas l'air d'un enfant; elle n'en avait ni les rondeurs potelées, ni la fraîcheur souriante. Très grande pour son âge, elle était pâle et blanche, admirablement coiffée de ses cheveux blonds qui pendaient en longues boucles lisses et brillantes. Dans cette pâle figure, allongée et déli-

cate, resplendissaient de grands yeux noirs entourés de longs cils bruns, au regard profond et un peu triste. Tout cela, avec son front haut, d'une courbe parfaite, son nez droit, sa petite bouche finement dessinée, sa taille frêle, ses longues mains blanches, et la grâce indicible de tous ses mouvements, faisait penser à un ange. Quand elle courait, elle était si légère que la trace de ses pas ne restait pas sur le sable : on aurait dit que des ailes la soulevaient. Je l'admirais ; mais, mère sans expérience, je ne voyais pas que cette beauté était fatale. Peut-être aussi étais-je trop souvent loin d'elle.

Je finis pourtant par m'apercevoir qu'elle devenait de plus en plus pâle, qu'elle respirait parfois avec difficulté, qu'elle ne pouvait plus courir, qu'elle mangeait à peine, et que souvent le soir, quand je rentrais, elle n'avait pas encore dormi. Je m'inquiétai, je fis venir un médecin. Ils étaient loin d'être tous habiles dans ce temps-là. Ne lui trouvant point de fièvre, il déclara que ce n'était rien et je le crus d'abord. Mais ensuite je ne le crus plus, en voyant ma chère petite fille, de mois en mois, dépérir, s'affaiblir, et enfin ne plus pouvoir quitter son lit. Ce fut alors seulement que l'idée me vint qu'elle pourrait mourir. Ce fut un coup qui m'accabla. Je vis clair à l'instant dans tout ce qui n'avait été jusqu'alors que ténèbres pour moi : dans le devoir, dans la vie, dans le bonheur : hélas! dans la douleur aussi. Je compris ce que cette enfant aurait dû être pour moi, et, croyant pouvoir me mettre comme un bouclier entre elle et la mort, je ne quittai plus le berceau où elle languissait. Elle était toujours douce, la pauvre petite, elle se prêtait à tout ce qu'on voulait, elle se laissait amuser et essayait de sourire aux joujoux que

son père lui apportait; mais ce sourire ne faisait que passer sur son visage; elle reprenait vite son air accablé, et quelquefois elle pleurait, la tête enfoncée dans son oreiller, et faisant semblant de dormir.

Mon mari, qui d'abord n'avait pas cru au danger, avait fini par être aussi consterné que moi. Lui aussi, il avait renoncé à tout ce qui n'était pas Madeleine, et il restait là près d'elle, lui parlant, l'écoutant, l'observant avec tremblement, effrayé de sa beauté de plus en plus céleste, et de ses réflexions parfois tellement au-dessus de son âge, qu'elles semblaient une révélation de l'infini. Son intelligence s'était développée d'une façon étrange : ce qu'elle disait n'était pas d'un enfant, et faisait pressentir tout un monde d'idées et de sentiments qu'elle n'exprimait pas. Elle ne parlait jamais de sa mort prochaine, mais elle avait sans cesse l'air de faire ses adieux à la vie. Ses beaux yeux prenaient une expression de douleur surprenante à certaines inflexions de voix de son père, à certains regards qu'il m'adressait. Devinait-elle, la chère petite, ce que je comprenais si bien, qu'il attribuait à mon manque de soins le malheur qui nous menaçait, et qu'à chaque instant son irritation secrète était sur le point de se trahir? Je ne sais; mais ce que je sais bien, c'est qu'un jour un de nos amis nous amena un célèbre médecin anglais qui passait par notre ville. Il regarda Madeleine, dit quelques paroles insignifiantes, et partit. Jean l'avait suivi. Je me levai, et j'allai à la porte pour écouter.

« Plus d'espoir! disait mon mari d'une voix accablée.

— Du courage, monsieur, disait le médecin. Vous en avez besoin pour vous et pour la pauvre mère.

— Mais la cause? interrompit Jean avec colère. Je

veux savoir qu'est-ce qui me tue mon enfant : des négligences peut-être, que sais-je?

— Vous ne pouvez vous en prendre à personne, monsieur, lui dit le médecin. C'est une maladie organique; la pauvre petite ne pouvait pas vivre. »

Je revins auprès du berceau. Madeleine semblait dormir. Je tombai à genoux en pleurant. C'était donc fini! Mais dans mon désespoir une pensée de paix se fit jour : je n'étais pas coupable! Aussi, quand Jean fut rentré dans la chambre, quand il écarta de mes yeux mes mains baignées de larmes, et qu'il me regarda avec ses yeux d'autrefois, ses yeux pleins d'amour; quand la chère petite mourante, se soulevant avec effort, entoura nos têtes de ses bras tremblants pour nous réunir dans un baiser de pardon et de réconciliation, je sentis mon cœur se fondre sans savoir si c'était de joie ou de douleur. Je sanglotai, je serrai dans mes bras mon mari et mon enfant; il me semblait que je venais de les reconquérir pour toujours, que nous ne faisions qu'un à nous trois et que rien ne pourrait nous séparer. Ce moment d'exaltation dura peu : la réalité était trop navrante. Mais l'impression m'en resta; je souffrais, mais je me sentais des ailes pour m'élever au-dessus de ma douleur.

L'enfant paraissait souffrir moins; elle s'affaiblissait, elle s'éteignait; mais elle était calme et nous souriait à tous deux avec confiance et amour. Elle voulait tenir dans ses petites mains nos deux mains unies; et quand nous ne pouvions plus retenir nos pleurs, elle nous faisait signe de nous embrasser et paraissait contente.

Le lendemain, le délire la prit. C'était la dernière lutte. Elle balbutiait des mots sans suite; une seule

phrase présentait un sens, et elle la répétait sans cesse avec une netteté parfaite :

> La petite Madeleine ne s'en va pas;
> La petite Madeleine sera toujours là!

« Que dis-tu donc, ma bien-aimée? lui demandais-je avec angoisse. Est-ce une chanson qu'on t'a apprise? »

Elle me regardait de ses yeux brillants de fièvre, et répondait :

« Une chanson! Non, un cantique! c'est vrai!

> La petite Madeleine ne s'en va pas;
> La petite Madeleine sera toujours là! »

Cela dura toute la journée, puis la nuit. Vers le matin, elle se calma. Son père lui tenait la main : le pouls baissait.

Tout à coup une expression radieuse se répandit sur le visage de l'enfant. Elle se souleva, et comme nous nous penchions précipitamment vers elle, elle jeta encore une fois ses bras autour de nos têtes, et tous deux ensemble nous échangeâmes avec elle un dernier baiser. Puis son étreinte se relâcha; elle retomba sur l'oreiller, ferma les yeux... Un rayon du soleil levant se jouait sur son visage...

« Vois comme elle sourit, » me dit Jean.

. . . .

Ce sourire-là, elle l'a gardé jusqu'au lendemain : elle l'avait encore dans sa bière, quand je l'y couchai dans sa robe blanche, et que je rangeai soigneusement autour de son visage les boucles de ses cheveux blonds. Puis le couvercle fut fermé sur l'ange que Dieu m'avait prêté pendant quatre années; on

l'emporta loin de moi pour ne me la rendre jamais. Le père suivit le cortège qui s'éloignait, et que je regardais, morne, en soulevant un coin du rideau.

Tout disparut à l'angle de la rue, et je restai seule. J'étais là, assise, ne pensant plus, ne sachant plus pourquoi je souffrais, et laissant errer mes yeux du berceau vide aux joujoux abandonnés, lorsque mon regard s'arrêta sur le portrait que tu vois là-bas. En même temps, il me sembla entendre dans mon cœur la voix chérie de celle que je pleurais :

> La petite Madeleine ne s'en va pas;
> La petite Madeleine sera toujours là!

Et il me sembla qu'elle y était en effet, que je sentais son âme près de moi, que son esprit m'enveloppait. Quelque chose de rafraîchissant passa sur ma douleur.

« Oh! oui, reste toujours là! ne t'en va pas! Sois mon bon ange! Dis-moi ce qu'il faut faire; dis, je t'obéirai. »

Je me mis à genoux, je priai, je pleurai longtemps. Quand je me relevai, je me sentais toute changée, et lorsque Jean revint et me tendit les bras, je sentis que nous nous aimions, et que la petite Madeleine était toujours là.

Que te dirai-je de plus? Tu peux le deviner. Unis par le malheur supporté à deux, plus que nous ne l'avions été par ce que nous avions cru de l'amour, nous changeâmes complètement de vie. Ce foyer, où nous attachaient tant de douloureux souvenirs, où nous retrouvions à chaque pas les traces de la petite absente, ce foyer nous devint cher, et nous trouvâmes une amère douceur à mêler nos larmes. Mais je ne me laissai pas aller aveuglément à cette volupté de

la souffrance à deux; j'osai me dire que cela aurait une fin, et que je devais me préparer pour le jour où Jean, son premier désespoir apaisé, aurait besoin d'une compagne pour son esprit aussi bien que pour son cœur. Pendant les heures de travail qui l'éloignaient de moi, au lieu de me complaire dans des larmes stériles, je lus, j'appris, je pensai, je m'appliquai de toutes mes forces à éclairer mon esprit et à élever mon âme; et quand je me sentais faiblir, j'invoquais l'ange que je m'étais choisi. Est-ce ma volonté qui se retrempait dans ce cher souvenir? Est-ce vraiment l'âme de ma fille qui m'entourait et me donnait le courage dont j'avais besoin? Dieu sait cela; mais moi, je croyais bien la sentir près de moi, et je me répétais avec amour ses dernières paroles :

La petite Madeleine ne s'en va pas;
La petite Madeleine est toujours là!.

. . . .

Ma grand'mère ne pouvait plus parler.

Elle s'arrêta un instant, et reprit d'une voix plus calme :

« Les années sont venues; nous avons eu d'autres enfants; ils ont grandi et nous ont quittés, et nous sommes demeurés seuls. Nous avons connu bien des tristesses, nous avons fait bien des pertes, et nous voilà vieux. Mais tout, joie ou chagrin, nous a plus fortement attachés l'un à l'autre; et si parfois l'un de nous avait un moment d'injustice, — qui n'en a jamais? — un souvenir toujours présent, toujours mêlé à notre vie, suffisait pour nous remettre bien vite dans le droit chemin. Comme elle l'avait dit, la petite Madeleine était toujours là.

Maintenant qu'il nous reste peu de jours, l'idée de



JE REVINS AUPRÈS DU BERCEAU.

la séparation m'effraye quelquefois; mais je me rassure en pensant que cette séparation sera courte, et j'aime à espérer que l'ange qui nous attend auprès de Dieu viendra nous chercher ensemble et nous réunir pour une autre vie, comme sa dernière étreinte nous a unis pour celle-ci. C'est à elle que nous devons tout. Depuis qu'elle nous a quittés, nous n'avons plus jamais été gais; mais le bonheur est chose grave, et même dans nos peines nous avons été heureux. »

. . . .

Je partis le soir. En m'embrassant, ma grand'mère me dit tout bas :

« Quand nous ne serons plus, c'est à toi que je veux laisser le portrait de la petite Madeleine. »

Je dus m'en aller bien loin; les voyages devinrent difficiles. Mes pauvres chers vieillards, je ne les ai plus revus.

Voilà cinq ans que j'ai suspendu au chevet de mon lit le portrait de la petite Madeleine.

PETIT A PETIT L'OISEAU FAIT SON NID

L'air est tiède, le soleil brille dans un ciel transparent, les rameaux noirs se couvrent de petites pointes vertes, et le vent qui naguère tordait si furieusement les arbres caresse maintenant doucement la grande herbe verte qui ondule sur les sillons et qui sera le blé nourricier. « Comme le blé est déjà haut! se dit un couple d'alouettes : il est temps de se mettre au travail. » Et les deux oiseaux, volant à tire-d'aile, s'en vont chercher au loin brins de paille et brins de mousse, les rapportent dans le sillon, les entrelacent, les arrondissent, les foulent des pieds et du bec, repartent à la recherche des matériaux, reviennent et repartent encore. L'édifice est long à construire, mais la patience ne manque pas aux petits ouvriers; si bien qu'un jour vient où ils peuvent contempler leur œuvre achevée et parfaite. *Petit à petit l'oiseau fait son nid.*

La forêt vierge est pleine de mystères admirables et terribles. Le pionnier hardi contemple avec ravissement les guirlandes de lianes aux fleurs étranges, les feuillages immenses des grands arbres, les volées d'oiseaux merveilleux semblables à des pierreries animées; mais les reptiles à la morsure mortelle, les

bêtes féroces, les fruits empoisonnés, sont autant de menaces pour sa vie. L'homme pourtant ne recule pas : il porte la cognée dans ces solitudes, il y bâtit sa cabane, il défriche ce terrain et y sème des graines étrangères. Des compagnons viennent l'y retrouver; les cabanes se groupent, les habitants croissent en nombre, malgré les fatigues et les maladies qui les



LES OISEAUX PARTENT A LA RECHERCHE DES MATÉRIAUX....

déciment. Salut à la nouvelle ville! car c'est une ville, et son nom sera peut-être célèbre un jour, quand il se sera écoulé assez d'années pour qu'elle ait une histoire, et qu'elle ait donné naissance à des artistes, à des poètes, à de grands citoyens. Cet avenir est lointain, mais qu'importe? *Petit à petit l'oiseau fait son nid.*

L'âme de l'enfant est pleine de bonnes aspirations et de mauvais penchants. La science, le courage, la

sincérité, la bonté, comme tout cela est beau! comme tout cela rayonne quand on le regarde de loin, et comme cela vous attire l'âme en haut! Mais, hélas! la paresse, la lâcheté, l'hypocrisie, l'égoïsme, comme il est facile d'y céder! — Facile! non, enfant, il n'est pas plus facile de devenir un scélérat consommé qu'un homme de bien, et c'est beaucoup moins doux. Crois-tu que ta conscience se tairait si tu prenais la mauvaise route? Tu ne peux d'un seul coup, il est vrai, égaler les grands modèles de dévouement, d'héroïsme et de vertu que tu admires; mais tu peux dès aujourd'hui être courageux dans tes souffrances, être laborieux dans tes travaux, être sincère même quand le mensonge devrait te sauver une réprimande, être charitable envers les faibles et pitoyable envers les animaux. Chaque effort accompli est une force acquise pour le bien à venir. Ce rêve de perfection, ce désir de l'idéal qui nous enlève parfois au-dessus des choses de la terre, c'est comme une apparition rapide et radieuse d'une meilleure patrie, c'est comme l'image de ce que doit être un jour notre âme transfigurée. Pour ressembler à cette image, il faudra sans doute de longs efforts, mais qu'importe? Si l'alouette n'avait pas cherché des brins de laine aux quatre points de l'horizon, ses petits n'auraient pas eu pour se reposer cet abri chaud et moelleux. Il faut regarder au but et non à la peine : *Petit à petit l'oiseau fait son nid.*

L'AVEUGLE DE MARIANNE

NOUVELLE

Il était vieux, pauvre et aveugle; il n'avait pas de famille, personne qui prît soin de lui, et, pour comble d'infortune, il répondait au nom dérisoire de Beauregard. Il errait toute la journée dans les rues de la Roche, une petite ville de province, et une plaque de métal pendue à sou cou annonçait au public qu'il avait l'autorisation de mendier. Il mendiait donc, murmurant d'une voix basse et sans inflexions : « N'oubliez pas le pauvre aveugle, s'il vous plaît! » lorsqu'il entendait auprès de lui le froissement d'une étoffe, un bruit de pas ou le son d'une voix; et le soir il rentrait à son logis et dormait sur son grabat, pour recommencer le lendemain la même vie.

Beauregard n'avait point de chien; il était aveugle depuis si longtemps que ses pieds le portaient d'eux-mêmes où il voulait aller. Il tâtait les pavés de son bâton et les murailles de sa main étendue, et ne se heurtait jamais à aucun obstacle, vu qu'il savait les reconnaître mieux qu'aucun général d'armée n'a jamais reconnu le pays ennemi. Quant au danger d'être renversé par une voiture, il était nul à la Roche, où l'on ne voyait de voitures, en mettant à part les diligences, que celles du médecin, de deux propriétaires, le cabriolet du notaire et la carriole d'un épi-

cier qui allait faire des livraisons dans la campagne. Or tous les conducteurs de ces voitures-là connaissaient le père Beauregard, et n'auraient pas manqué de l'avertir si par malheur il s'était trouvé sur leur chemin.

Beauregard ne mendiait pas seulement sur la rue, et même les sous qu'il recevait des passants ne formaient qu'une faible part de son revenu. Beauregard avait pour ainsi dire des appointements fixes : il savait que dans telle famille charitable on faisait l'aumône le lundi, dans telle autre le mardi, et ainsi de suite; et il allait s'y présenter au jour donné, récoltant ainsi son déjeuner et son dîner. Beauregard était sobre et trouvait fort bon goût au pain sec. Ce n'était pas un dissipateur ni un sybarite; il mendiait, ce qui aurait été un tort pour un homme valide; mais qu'aurait-il bien pu faire pour gagner sa vie? Les habitants de la Roche ne songeaient point à lui dire : « Allez travailler! » Et on ouvrait la porte ou la fenêtre dès qu'il y frappait doucement du bout de ses vieux doigts ridés, en répétant son éternel refrain : « Noubliez pas le pauvre aveugle, s'il vous plaît! »

Beauregard mendiait aux portes connues; il essayait quelquefois aussi des inconnues, quand il avait appris qu'une maison avait changé d'habitants. C'est ainsi qu'un jour il vint frapper à la fenêtre entr'ouverte d'une salle à manger aux persiennes vertes, où il entendait un bruit d'assiettes, de fourchettes et de verres : une famille nouvellement arrivée s'était installée là quelques jours auparavant, et Beauregard espérait qu'elle avait l'âme compatissante.

Une vieille servante vint voir qui frappait.

« N'oubliez pas le pauvre aveugle, s'il vous plaît! dit Beauregard.

— C'est un aveugle, madame, dit la servante à une dame âgée assise à table avec son mari, deux jeunes filles, et une toute mignonne enfant blonde et blanche, qui pouvait avoir deux ou trois ans.

— Un aveugle! s'écria la petite. Qu'est-ce que c'est, grand'mère? Je voudrais voir l'aveugle; prends-moi, Marion! »

Elle tendait les bras à la vieille servante, qui l'enleva de sa grande chaise en lui disant :

« Ça n'est pas bien curieux, un aveugle : c'est un homme comme les autres, seulement il n'y voit pas clair.

— Il n'y voit pas clair? Comment? qu'est-ce qu'il voit?

— Il ne voit rien, ma chérie, répondit la grand'-mère; il est comme toi quand il fait nuit et qu'il n'y a pas de veilleuse allumée. »

La petite poussa un gros soupir. « Oh! le pauvre homme! je veux le consoler, grand'mère. Il a du chagrin, le pauvre homme; dis-moi ce qui lui fera plaisir.

— Il faut lui faire la charité; il est pauvre, et il ne peut pas travailler pour gagner son pain.

— Coupe-lui un morceau de pain, grand-père; un gros, bien gros... Et puis, ça n'est pas bon, du pain sec; est-ce qu'il aime le pain sec, le pauvre homme?

— Il aimerait mieux avoir quelque chose à mettre dessus, certainement, dit le grand-père en souriant à sa mignonne.

— Tante, donne de l'omelette au pauvre homme; c'est bon, l'omelette! »

La tante creusa un peu le morceau de pain, mit de l'omelette dans le trou, et donna le tout à la petite fille, qui l'emporta triomphalement.

Elle mit le pain dans les mains de Beauregard, qui crut toucher une rose en se sentant caressé par ses petits doigts délicats.

« Prenez garde, pauvre aveugle, il y a quelque chose sur le pain, » dit-elle.

Et l'aveugle remercia du fond de son cœur.

Il fut heureux toute la journée ; ce n'était pas assurément parce qu'il avait mangé un peu d'omelette ; mais la douce voix de l'enfant lui avait réjoui le cœur, et il pensait à elle, à sa bonté, à sa pitié... Il aurait voulu, ne pouvant la voir, savoir au moins comment elle était faite. Et à force de penser à elle, il arrivait à se la représenter pareille à ces anges qu'il avait vus suspendus dans les nuages, dans des tableaux d'église, au temps où il n'était pas encore aveugle. Et puis il se répétait son nom ; une de ses tantes lui avait dit : « Viens m'embrasser, Marianne ! » Beauregard était content de savoir ce nom, et il lui semblait qu'il n'en avait jamais rencontré un plus joli.

Il n'osa pas revenir le lendemain, ni le surlendemain ; mais le troisième jour, il pensa qu'il pouvait se remontrer, et il se présenta à la même heure derrière la fenêtre de la salle à manger. Dès que Marianne vit le haut de son vieux chapeau ciré qui se dessinait sur la vitre, elle s'écria :

« Voilà le pauvre aveugle ! je veux donner au pauvre aveugle ! »

Et Beauregard eut encore ce jour-là pour son déjeuner « du pain avec quelque chose dessus ».

Il prit peu à peu l'habitude de venir tous les jours ; non qu'il fût indiscret, mais Marianne l'avait pris en affection, et quand il était resté deux ou trois jours sans venir, elle lui disait : « Pauvre aveugle, pour-

quoi n'es-tu pas venu hier? Tu viendras demain, n'est-ce pas? » Et les grands-parents approuvaient de la tête, et les jeunes tantes disaient à Beauregard : « A demain : l'enfant ne mange pas bien quand vous n'êtes pas venu. »

C'est que Marianne était la petite reine de la maison : reine absolue, dont le despotisme semblait bien doux aux cinq personnes qui ne vivaient que pour elle. C'était la royauté de la grâce, de la bonté, de l'innocence ; on aimait Marianne dans la maison, parce qu'elle était charmante, parce qu'elle était douce et caressante, parce que, si ses yeux brillants et ses cheveux blonds la faisaient ressembler à un ange, comme Beauregard l'avait deviné, son âme était plus angélique encore que son visage; on l'aimait aussi non seulement pour elle-même, mais encore pour le souvenir, pour l'amour d'une autre enfant, belle et bonne comme elle et dont elle était l'image, qui avait grandi, heureuse et adorée, qui avait quitté, jeune femme, la maison de ses parents, et qui était morte au premier cri de sa fille... Et les vieux parents et les jeunes tantes, et la vieille Marion, aimaient Marianne pour elle et pour sa mère disparue; et par moments le frisson les prenait en la regardant, comme s'ils eussent pressenti qu'elle aussi devait les quitter.

Elle n'abusait pas de sa royauté, la petite Marianne! Jamais elle n'avait de caprices ni d'humeur; jamais elle n'exigeait rien pour elle, quoiqu'elle demandât sans cesse pour autrui : pour une petite amie qui désirait un joujou, pour un pauvre qui avait froid ou faim, pour tout ce qui souffrait, pour quiconque avait envie ou besoin de quelque chose. Les vieux parents donnaient; ils étaient bons, et il leur semblait

que cela devait porter bonheur à l'orpheline d'avoir toujours la main ouverte et le cœur ému de pitié. Aussi ils s'intéressèrent bien vite à Beauregard, puisque Marianne l'aimait; et quand il frappait à la fenêtre, on ne lui laissait pas le temps de demander, et la vieille Marion disait à sa maîtresse : « Madame, c'est l'aveugle de Marianne. »

L'aveugle de Marianne! le nom lui en resta dans la maison, et toute la famille en vint bien vite à le considérer comme un ami. Tant que l'été dura, Marianne se faisait ouvrir la fenêtre, et elle grimpait sur une chaise pour causer avec lui ; elle lui demandait ce qu'il faisait quand il avait des yeux, où il vivait quand il était petit, puisqu'il avait été petit. — Il le lui avait dit un jour, et elle avait eu bien de la peine à le croire : il était si vieux, si ridé, si cassé! — Elle le plaignait; elle lui racontait comment étaient les choses qu'il ne pouvait pas voir, le beau ciel bleu, les nuages, les arbres, les fleurs; et tout à coup elle s'interrompait, devenait toute triste, et lui disait en soupirant :

« Père Beauregard, est-ce que le bon Dieu ne vous rendra jamais vos yeux? »

Il souriait et répondait :

« Si, j'espère que je les retrouverai dans le paradis.

— Alors vous me verrez; je serai bien contente.

— Oui, je vous verrai, petite demoiselle, plus tard, quand vous y viendrez à votre tour. »

Marianne ne comprenait pas; elle ne se faisait encore aucune idée du peu de durée de la vie.

Quand vint la mauvaise saison, la grand'mère ne permit plus qu'on ouvrît la fenêtre. Marianne était si délicate! le moindre froid qui la saisissait la faisait tousser et lui donnait la fièvre; et toute la famille

tremblait pour cette frêle petite existence. Mais l'enfant pleura, elle résista pour la première fois de sa vie; elle voulait causer avec *son* aveugle. « Alors, dit-elle en gémissant, si je ne peux pas ouvrir la fenêtre, fais-le entrer dans la cuisine de Marion pour qu'il se chauffe et que je cause avec lui! » On céda à son désir, et l'aveugle vint chaque jour prendre son repas à la cuisine, assis sur la pierre du foyer, en écoutant le doux babil de Marianne.

L'hiver passa, le printemps revint. Un jour d'avril, un de ces beaux jours traîtres où le soleil est si chaud et l'ombre si froide, Marianne s'échauffa trop à poursuivre les premiers papillons; un nuage subit vint voiler le soleil et verser dans le jardin une averse de grêle et de pluie glaciale. La petite prit froid, quoique ses tantes, qui surveillaient ses jeux, l'eussent fait rentrer bien vite; le soir elle eut la fièvre, et le lendemain le médecin secouait la tête d'un air soucieux, sans répondre à la pauvre grand'mère qui lui disait : « Vous n'êtes pas inquiet, docteur? Ce ne sera rien, n'est-ce pas? »

Oh si! le docteur était inquiet! Il lutta tant qu'il put contre le mal! mais la semaine se passa, une autre semaine encore, et la fièvre ne céda point; la toux déchirait la pauvre petite poitrine, et Marianne, accablée, brûlante, reconnaissait à peine les figures désolées qui se penchaient sur son petit lit. Une seule chose la faisait sortir de sa torpeur : c'était le battement des doigts de l'aveugle contre la fenêtre de la salle à manger. De sa chambre, située juste au-dessus, elle distinguait ce léger bruit, et aussitôt, se soulevant dans son lit : « Et mon aveugle! disait-elle; va donner à mon aveugle, grand'mère, et dis-lui bonjour de ma part. » On obéissait à Marianne; et

Beauregard, presque aussi triste que les parents de la petite malade, demandait avec anxiété : « Est-ce qu'elle ne va pas mieux? » et s'en allait ensuite lentement, la tête baissée.

Un jour, ce fut Marion qui lui remit l'aumône accoutumée; Marion sanglotait, et sa main tremblait quand elle toucha celle de Beauregard. Beauregard comprit, car il s'écria : « Oh ! mon Dieu ! » et il se mit à pleurer sur le pain qu'il tenait.

« Quand est-ce arrivé?

— Cette nuit : on l'enterrera demain. Pauvre petite chérie! elle ne pouvait pas rester au monde, elle ressemblait trop à un ange. Elle a encore dit votre nom hier soir, père Beauregard! »

Le lendemain, quand les pauvres parents se retournèrent après avoir jeté l'eau bénite dans la fosse, la première main qui s'étendit vers eux, cherchant d'un geste incertain à saisir le goupillon, ce fut la main de Beauregard, qui avait suivi le convoi, un crêpe noir à son chapeau ciré. Et le jour suivant, à l'heure où ils s'assirent tristement autour de la table du déjeuner, ils aperçurent derrière la vitre le chapeau de Beauregard. Il ne frappait pas, il ne répétait pas son refrain : « N'oubliez pas le pauvre aveugle, s'il vous plaît! » Il se tenait là, immobile, et des larmes coulaient de ses yeux éteints.

La grand'mère se leva et fit la part de l'aveugle. « Il faut lui donner; c'est l'aveugle de Marianne. » Elle alla elle-même à la fenêtre et mit l'aumône dans les mains du pauvre. « Venez tous les jours comme par le passé, lui dit-elle; on vous donnera toujours, elle vous aimait tant! »

Beauregard vécut de longues années encore; et jamais, dans la maison aux persiennes vertes, on ne

manqua de donner le pain quotidien à l'aveugle de Marianne. Le temps apaisa la douleur de la famille; les jeunes tantes se marièrent, et de joyeux bruits de pas et de voix d'enfants animèrent de nouveau la maison. Mais, quoiqu'on n'y pleurât plus, on n'y oublia pas, et on conserva pieusement le touchant héritage de la charité. Les enfants qui prenaient à table la place de la chère petite morte, qui dormaient dans son lit et qui jouaient avec ses joujoux, lui succédèrent aussi auprès du vieillard; et c'était pour le plus sage une récompense enviée que de porter l'aumône de chaque jour à l'aveugle de Marianne.

OU LA CHÈVRE EST ATTACHÉE

IL FAUT QU'ELLE BROUTE

« Je vous le répète, ma bru, cela ne vous sert à rien de vous lamenter, de vous désoler, de vous rendre malade de chagrin. Le pays! voilà un joli mot. Est-ce que le pays d'une femme n'est pas l'endroit où elle a son mari, ses travaux, ses intérêts? Quand vous avez épousé mon fils Similien, vous saviez bien qu'il demeurait à Nantes, dans la rue de la Poissonnerie, et vous aviez même visité la boutique et le logement : vous aviez pu voir que cela ne ressemble pas à la campagne. Similien ne peut pas abandonner son commerce, n'est-ce pas? De quoi vivriez-vous, lui, vous et les enfants qui pourront venir? Il faut rester, prenez-en votre parti : où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. »

Ainsi parlait dame Gothon, veuve de maître Jacques Perrin, de son vivant marchand de toiles, à une jeune femme d'environ vingt ans, qui l'écoutait tristement, les deux mains sur ses genoux, en regardant à travers les petites vitres verdâtres de la devanture. Car c'était dans la boutique de feu maître Perrin, ajourd'hui celle de son fils Similien, que dame Gothon faisait à sa bru des remontrances plus

justes que consolantes. La pauvre jeune femme ne protesta pas ; mais une larme roula sur sa joue et vint tomber sur sa main. Elle l'essuya vivement et reprit le tricot qu'elle avait posé sur le bord de la fenêtre.

« Voyons, mon enfant, reprit la veuve d'une voix radoucie, il faut pourtant vous faire une raison. Cela me peine plus que je ne puis dire de vous voir toujours triste. Il y a bien des mères qui prennent de l'ennui quand leur fils unique se marie, et qui sont d'avance mal disposées pour leur bru; moi, je puis dire que ça n'a jamais été mon sentiment, et que quand Similien est venu me dire : « Mère, je voudrais épouser Madeleine, la fille du fermier Vrignaud », je me suis mise à vous aimer tout de suite, avant de vous connaître, parce que Similien vous aimait. Il faut me pardonner si je vous ai parlé un peu rudement tout à l'heure; c'est pour votre bien, voyez-vous. Si vous vouliez ne pas penser toujours à votre ferme, à vos prairies, à vos arbres, à vos bêtes, et ma foi! même à vos parents, puisque vous ne pouvez pas les avoir près de vous, il vous resterait un peu de place dans l'esprit pour songer au bien que vous avez sous la main. Est-ce que Similien n'est pas un bon mari et un honnête homme? Quand nous allons avec lui le dimanche nous promener à la Ville-en-Bois, je refuse de prendre son bras, d'abord pour vous le laisser, et puis pour avoir le plaisir de marcher à deux pas derrière vous afin de mieux vous voir, et d'entendre les passants dire en vous montrant : « Le joli couple! » Et ils ont raison, ma fille : Similien est aussi beau garçon que vous êtes jolie femme; et gai, et doux, et serviable, et rangé! On irait loin avant de trouver son pareil. Et le cher petit

que nous attendons! Moi, voyez-vous, Madeleine, quand ma mère m'a mis dans les bras mon garçon qui venait de naître, j'ai trouvé que je tenais là, sur mes genoux, tout le bonheur de la terre; et je n'ai jamais changé d'idée depuis. Vous verrez ça quand vous serez mère à votre tour. »

Madeleine releva la tête et tendit la main à sa belle-mère en lui souriant. Dame Gothon se pencha pour baiser au front la jeune femme; et, accompagnant ses paroles du vif cliquetis de ses aiguilles d'acier, — elle tricotait un petit bas, — elle continua son discours.

« Ma mignonne, quand nous nous sommes mariés, Perrin et moi, nous n'étions pas au large. Perrin courait le pays nuit et jour pour acheter des écheveaux de fil aux paysans, et il les donnait à tisser à des tisserands du faubourg Saint-Jacques. C'est là qu'il m'a choisie; moi, j'étais l'aînée de six enfants, et le métier du père avait bien de la peine à nourrir tout cela. C'est vous dire que je n'avais pas un sou vaillant pour entrer en ménage. J'ai fait de rudes journées de travail chez des métayers pour gagner du chanvre et du lin et me faire un peu de linge; je les filais en écheveaux et mon père m'en tissait de la toile. Une fois mariée, j'ai continué à filer pour aider mon mari; je suis devenue habile, et la toile faite avec mon fil se vendait plus cher que d'autres; nous avons, sou par sou, mis quelques écus de côté, et nous avons pu louer cette petite boutique. Et alors notre commerce a prospéré; on savait que nous ne tenions que de la bonne marchandise, et l'on venait chez nous de tout le quartier. A présent, Similien est un des plus gros marchands de la rue de la Poissonnerie : il continue à aller vendre de la toile dans les foires des

environs, parce qu'il y fait de bons bénéfices et que je puis bien tenir la boutique toute seule. Mais dans quelques années, si sa bonne chance continue, vous serez riches; il pourra alors prendre un grand magasin sur les quais ou dans une belle rue, ou bien vendre son fonds et aller demeurer à la campagne... Vous aimeriez mieux ça, hein? Eh bien, il faut vous mettre au commerce courageusement pour faire avancer les choses. Ça n'est qu'un temps à passer, mon enfant, et vous êtes jeune! »

Les consolations et les encouragements de dame Gothon furent interrompus par l'arrivée d'une ménagère qui venait acheter de la toile. Il s'agissait d'une commande importante, et la veuve admira la bonne grâce avec laquelle Madeleine, secouant son chagrin, sut faire valoir les mérites de telle ou telle toile : celle-ci pour draps, celle-là pour torchons, cette autre pour taies d'oreiller; on eût dit qu'elle était née marchande.

« Bonjour, mère! bonjour, Madeleine! » dit tout à coup une joyeuse voix sur le seuil.

Et Similien entra, son aune à la main et sa balle de colporteur sur son dos. Les deux femmes coururent à lui, et Madeleine s'empressa de défaire les courroies qui retenaient son fardeau.

« Elle n'est pas lourde, ma balle! dit-il en riant; la journée a été bonne. J'ai vendu toute ma marchandise. J'ai rencontré un grand marchand de Paris qui voulait des toiles de Bretagne : il m'a pris tout ce que j'avais, et il doit venir demain voir ce qui me reste dans la boutique. Il est très arrangeant : je vais probablement me charger de faire la commission pour lui et de le fournir de toiles. Seulement, j'avais promis d'aller demain avec le messager recueillir les

toiles qui sont à blanchir sur les prés. Il faudra que tu y ailles à ma place, mère. Vas-y aussi, ma petite Madeleine; l'air de la campagne te fera du bien. »

Madeleine accepta avec joie; et toute la soirée elle ne pensa qu'au plaisir de revoir des prés et des bois, de respirer l'air pur des champs et de fouler l'herbe verte au lieu des pavés poudreux. La comparaison lui faisait paraître encore plus triste la sombre rue de la Poissonnerie et la petite boutique où elle passait ses journées. Elle n'était pas bien raisonnable, sans doute, mais elle avait des excuses, la pauvre Madeleine! Fille d'un fermier, élevée au grand air, dans la liberté des champs, elle avait échangé son activité de toutes les heures, les travaux variés de la campagne, le soin des bêtes familières, les vastes horizons et les saines fatigues, pour une vie renfermée et sédentaire, sans lumière, sans mouvement et sans soleil.

La rue de la Poissonnerie, à cette époque, était encore étroite et sombre; les vieilles maisons bâties en pisé, avec leurs étages surplombants, tenaient leurs boutiques dans un demi-jour qui devenait des ténèbres dès que le soleil baissait; et comme la chaussée avait été exhaussée à plusieurs reprises, on avait dû ménager devant les maisons un étroit passage où l'on descendait par des escaliers de bois placés devant les principales boutiques. Les marchands de la rue étaient donc à peu près enterrés, d'autant plus que, sans souci de diminuer la largeur du corridor qui donnait accès dans leurs boutiques, ils ne se faisaient pas scrupule d'étaler en dehors des échantillons de leurs marchandises : chandelles pendues par la mèche à des cercles de fer, ballots de toile ou de drap, tonnes

de harengs et de morue sèche. Où étaient les parfums de la lande et de la prairie?

Madeleine avait trop présumé de ses forces quand elle avait consenti à venir vivre là. Elle manquait de courage peut-être aussi, ou du moins son courage s'était usé, depuis six mois qu'elle habitait la rue de la Poissonnerie. Elle aimait toujours sa belle-mère et son mari, mais elle se sentait mourir de tristesse. « Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute! » se disait-elle. « Je suis attachée ici, moi; mais je crains bien de ne pas y brouter longtemps. »

Toutefois, le lendemain elle était légère comme un oiseau quand elle monta dans la carriole du messager pour aller chercher les toiles au delà du faubourg Saint-Jacques. Il y avait là de vastes prairies le long de l'eau, où les tisserands étendaient les toiles neuves pour que la rosée des nuits se chargeât de les blanchir. Madeleine se sentait renaître; elle prit autant de plaisir que de fatigue à rouler ces longues bandes de toile qui faisaient de la prairie un immense tapis rayé de vert et de blanc; elle respira à pleins poumons l'air pur des champs, et enfin, un peu lasse, elle s'assit à l'ombre d'une haie, pour se reposer, pendant que sa belle-mère allait faire charger les toiles sur la charrette.

Le soleil couchant commençait à dorer les nuages dans le ciel. « Comme c'est beau! se dit Madeleine. On voit si peu de soleil dans la rue de la Poissonnerie! » Puis, rabaissant ses yeux vers la terre, elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule. Une chèvre blanche, attachée à un piquet, s'était avancée aussi près d'elle que le lui permettait la longueur de sa corde; elle broutait à petits coups saccadés l'herbe de la prairie. « Pauvre bête! se dit Madeleine, elle est attachée

comme moi! » Et elle cueillit quelques feuilles à un arbre pour les lui offrir. Mais la chèvre, délicate comme sont ses pareilles, flaira les feuilles et la main qui les lui offrait, et se détourna par un mouvement mutin pour retourner à son herbe. Madeleine jeta les feuilles loin d'elle et continua à regarder la chèvre.

Celle-ci ne paraissait pas malheureuse, quoique attachée. Elle tondait l'herbe brin à brin, en ayant l'air de choisir telle ou telle plante; elle prenait un peu de l'une, un peu de l'autre, quittant la sauge pour le serpolet, passant au thym, revenant à la sauge, puis tout à coup cabriolant au gré de sa fantaisie, pour venir ensuite se coucher au pied de son piquet et se reposer en regardant autour d'elle d'un air rêveur.

« Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute, » se répétait Madeleine. Mais c'est qu'elle a l'air de trouver bon ce qu'elle broute; si bon, qu'elle a refusé mes feuilles, de belles feuilles de frêne que j'avais cueillies avec tant de soin, en ne touchant qu'à la branche. Et elle est gaie, elle saute, elle paraît contente... Elle a arrangé sa vie autour de son piquet, et pour s'y trouver bien, elle ne pense pas au reste... Peut-être que je finirai par faire comme elle avec le temps; mais je crois bien que pour une personne c'est plus difficile que pour une chèvre... »

« Madeleine! il faut nous en aller, mon enfant, pour arriver avant la nuit noire et faire le souper de Similien. Venez vite, le cheval est attelé. »

Madeleine tressaillit à la voix de sa belle-mère, et courut la rejoindre, non sans avoir jeté un dernier regard à la chèvre.

Dame Gothon disait adieu à la fermière et embras-

sait l'enfant, belle petite fille aux joues rouges comme des pommes d'api.

« Voyez donc, Madeleine, dit-elle à sa bru, la jolie pouponne! Elle a été mal reçue en ce monde; on avait déjà deux filles et l'on aurait bien voulu un garçon. Mais on l'aime tout de même à présent, n'est-ce pas, la Barbaude? ajouta-t-elle.

— Sûrement, répondit la Barbaude, c'est-à-dire la femme du fermier Barbaud; comme dit le proverbe : « Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce « que l'on a. »

Et pour prouver qu'elle mettait son proverbe en pratique, la Barbaude appliqua sur les joues rondes de sa petite fille deux baisers retentissants.

Madeleine resta silencieuse pendant toute la route : elle méditait les deux proverbes. Quand elle mit pied à terre, au bas de l'escalier qui descendait à sa boutique, elle avait pris deux bonnes résolutions : d'imiter la chèvre, et d'aimer ce qu'elle avait. Se contenter de son lot en ce monde, cela ne suffit pas : il faut l'aimer; c'est le secret du bonheur. La jeune femme commençait à le comprendre.

A partir de ce jour, elle ne pleura plus : elle s'efforça de prendre intérêt à tout ce qui l'entourait. Ce lui fut d'abord difficile, et bien souvent la vue d'une coiffe de son village, d'un troupeau de bœufs qui passait dans la rue, d'un bouquet de genêt rapporté de la campagne par quelque enfant du quartier, lui firent monter les larmes aux yeux: mais elle se détournait bien vite de l'objet qui éveillait ses regrets, et fredonnait quelque refrain pour se distraire. Elle s'occupa du commerce, à la grande joie de sa belle-mère; elle devint de plus en plus prévenante pour elle et pour Similien; et, pendant qu'elle était en train de

sortir de son chagrin égoïste et de prendre intérêt à autrui, elle ne trouva pas bien difficile de faire un pas de plus et de s'intéresser aussi aux voisins et aux étrangers. Il y avait tant de gens dans la rue, tant de pauvres, tant de petits enfants qui avaient si grand besoin d'un peu d'aide, d'une aumône, d'un conseil, d'une bonne parole, d'une caresse! Madeleine s'aperçut bientôt que là où elle était attachée il ne manquait pas d'herbe à brouter.

Quand son enfant fut venu au monde, elle comprit mieux ce que lui avait prédit un jour dame Gothon : c'est-à-dire qu'elle aurait là, sur ses genoux, tout le bonheur de la terre, et elle fit un dernier adieu à tous ses regrets.

Pourtant elle n'avait pas oublié son village natal et ses premières affections, et le cœur lui battit bien fort lorsqu'un soir, dix ans après leur mariage, Similien, qui venait d'achever de longues additions sur son livre de comptes, lui dit :

« Ma chère Madeleine, grâce à ton activité et à ta politesse envers les acheteurs, nous voilà suffisamment à l'aise. Veux-tu que j'achète de la terre auprès de la ferme de ton père et que j'y fasse bâtir une petite maison? Tu aimais tant la campagne ! je suis sûr que tu serais heureuse d'y retourner.

— C'est cela! interrompit dame Gothon. Madeleine fera mon éducation de campagnarde; elle m'apprendra à soigner les poules, les moutons et tout le reste. Nous lui devons bien cela, après l'avoir fait vivre dix ans dans la rue de la Poissonnerie. »

Madeleine regarda sa belle-mère. « Elle dit cela pour me faire plaisir, pensa-t-elle; elle me ferait le sacrifice de quitter les habitudes de toute sa vie pour venir là-bas... et puis elle y serait malheureuse. Je

ne le veux pas! je ne veux pas lui causer un moment de chagrin! je ne veux pas la voir dépérir et s'attrister comme je faisais ici dans le commencement. »

Et, courageuse, elle répondit sur le ton de la plaisanterie, protestant qu'elle ne saurait plus vivre hors de la rue de la Poissonnerie; et la famille resta à la ville.

Ce ne fut que plus tard, quand dame Gothon fut allée rejoindre maître Perrin au cimetière de Miséricorde, que Madeleine avoua à son mari qu'elle soupirait toujours pour la vie des champs. Si Similien l'en aima et l'en estima davantage, on peut le comprendre facilement. Ils allèrent vivre dans une jolie maison de campagne aux environs de Nantes; et Madeleine, en élevant ses enfants, n'oublia pas de leur commenter ces deux proverbes :

« Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute. »

« Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a. »

LA FILLE DU SONNEUR

La fille du sonneur est seule dans le clocher de la vieille église. Accoudée à la fenêtre, elle laisse errer son regard de la terre au ciel. Le ciel est calme, et son azur pâle prend des teintes roses aux approches du coucher du soleil; les nuages se sont groupés à l'horizon en bandes sombres frangées de pourpre et d'or. En bas s'étendent les champs verdoyants, les bouquets de bois, le ruban d'argent de la rivière, les toits de brique vermeille ou de chaume jaunissant. Elle contemple tout cela, et son cœur se gonfle d'amour et de regret : c'est le ciel d'Alsace, le ciel de sa patrie, le ciel vers lequel elle a élevé, toute petite, ses regards, quand sa mère lui a enseigné à prier Dieu; c'est la terre d'Alsace, la terre où dorment de leur dernier sommeil tous ceux qu'elle a aimés. Elle est montée là pour embrasser une dernière fois du regard toutes ces formes aimées, pour en emporter l'image dans son souvenir. Demain, quand le soleil se couchera, elle sera déjà loin, la fille du sonneur.

Demain, c'est demain! Qui l'eût dit il y a un an, quand la petite maison qui s'adosse à la vieille église du village abritait tout entière l'heureuse famille du sonneur! Qui l'eût dit il y a quinze ans, quand la jeune

fille, alors tout enfant, s'essayait auprès de sa mère à filer la quenouille de lin blond comme ses cheveux, et qu'elle berçait le sommeil de son petit frère ou partageait les jeux de son frère aîné? Comme elle était joyeuse, quand le robuste sonneur, la prenant dans ses bras, l'emportait dans le clocher pour lui montrer de la grande fenêtre tout le beau pays d'alentour! La cloche avait été sa première maîtresse d'école : c'était assise sur le bras de son père, son petit doigt suivant sur l'airain les caractères qui y étaient tracés, qu'elle avait appris à connaître les lettres et les chiffres; la cloche était sa plus vieille amie, son premier joujou : car, dès que ses petites mains avaient pu saisir et serrer la corde, ç'avait été sa joie de sonner l'*Angelus* avec son père. Ils tiraient tous les deux; elle sérieuse, serrant les lèvres; lui riant de son erreur, et lui laissant croire que ces beaux tintements qui, du clocher, se répandaient au loin dans la campagne, c'était elle seule qui les produisait, la mignonne fille du sonneur!

Elle avait grandi, elle était devenue une belle jeune fille, ses frères étaient des hommes, de vaillants garçons, pleins d'ardeur pour le travail et pour le plaisir; le sonneur et sa femme admiraient leurs trois enfants et souriaient avec complaisance quand quelque ancien du village leur disait d'une voix émue : « En vérité, vous êtes un heureux père et une heureuse mère! » Il n'y avait pas un an... Oh! quel souffle fatal avait anéanti tout ce bonheur! C'était la guerre, la guerre détestée.

La France à demi vaincue avait besoin de tous ses enfants; le sonneur avait tiré d'une armoire, où on le conservait pieusement, le vieil uniforme de son père, un soldat de la grande République, et l'avait montré à ses fils; et ils étaient partis pour l'armée. Ils n'étaient



ACCOUDÉE A LA FENÈTRE ELLE LAISSE ERRER SON REGARD.

pas revenus! leur dépouille n'avait pas même été rapportée sous leur toit natal. Le sonneur avait fait célébrer pour eux l'office des morts, qu'il avait sonné de ses mains tremblantes; et elle était restée la seule espérance, le seul amour de ses parents, la pauvre fille du sonneur!

« L'ennemi! voilà l'ennemi! Sonnez le tocsin! appelez aux armes! » Tel était le cri qu'avaient un jour poussé les habitants du village; et le vieux sonneur, s'élançant à son devoir, avait jeté aux échos l'appel suprême de la cloche. « Ils approchent! les voilà là-bas! et de l'autre côté, voici venir les Français! Aux armes! à nous, amis! et toi, vieux sonneur, sonne toujours. »

La bataille s'engage : les balles sifflent, un nuage de fumée obscurcit l'air... le tocsin s'est arrêté... mais non, il reprend; il continue d'animer les défenseurs de leurs foyers. Les envahisseurs reculent, ils disparaissent : la cloche peut se taire maintenant. Mais quoi! étendu par terre tout sanglant, n'est-ce pas le cadavre du sonneur? Son âme est à Dieu; et cependant la cloche tinte toujours. Cramponnée de ses mains crispées à la corde de la cloche, elle sonne le glas de son père, frappé d'une balle pendant qu'il remplissait son devoir, la fille orpheline du sonneur!

Les jours, les semaines, les mois ont passé; la veuve du sonneur a longtemps pleuré, et puis elle est morte. L'orpheline survit à toute sa famille; à vingt ans, on a bien de la peine à mourir. On dit que la paix est faite; que lui importe? elle a tout perdu! Tout! non! il lui restait encore une joie, encore un amour; elle le sent bien le jour où l'on vient lui dire que l'Alsace n'est plus la terre française, et qu'elle doit choisir entre l'Alsace et la France. Choisir, déchirer son cœur

en deux, qu'elle reste ou qu'elle parte! Elle ne pourra pas partir! elle n'aura pas ce courage! Quitter ce village natal, la seule terre qu'elle connaisse! s'en aller à travers le monde pour vivre au milieu d'inconnus! Est-ce que ce n'est pas ici sa patrie, ici où elle est née, où elle a grandi, où elle peut prier chaque jour sur la tombe de ses parents? Oh! non, elle ne partira pas!

Cependant tout change autour d'elle; plus de soldats français, plus de drapeau français! partout de nouveaux visages qui parlent de conquête, partout des maîtres étrangers! Et son cœur se détache peu à peu de ces lieux chéris; chaque jour elle comprend mieux que sa patrie, sa vraie patrie, c'est la France pour qui son père et ses frères sont morts. Son choix est fait : elle restera Française, la fille du sonneur!

C'est demain qu'elle part. Demain, quand une autre main que la sienne fera tinter la cloche pour l'*Angelus*, elle sera déjà loin, et c'est à peine si le vent lui apportera comme un écho affaibli de cette sonnerie si familière à son oreille. Elle s'en va seule, sans protecteurs et sans amis. Où s'arrêtera-t-elle? Elle n'en sait rien; elle sait seulement qu'elle va vers la France.

Elle dira : « Je viens d'Alsace et je n'ai pas voulu manger le pain de l'étranger; je cherche à gagner ma vie dans le pays pour lequel mes frères et mon père ont donné la leur; je vous demande du travail et une place à votre foyer. »

Que Dieu la conduise! qu'il incline vers elle les cœurs français, pour qu'elle rencontre partout un accueil bienveillant qui l'encourage et qui la console, la brave fille du sonneur!

LE MARIAGE D'ANNAIC

NOUVELLE

« Hé! mère Thégonnec, les voilà, les voilà! Arrivez vite, si vous voulez les voir.

— Qui ça? » demanda la mère Thégonnec en mettant la tête à sa petite fenêtre.

Elle était en train de balayer sa maison, et elle entendait bien ne se déranger que pour quelque chose qui en valût la peine.

« Eh! les mariés, donc! Dépêchez-vous : est-ce que vous croyez que la noce va vous attendre? Là! voilà Annaïc qui vient de passer : vous ne la verrez plus que de dos. Elle est brave comme une héritière, et gentille à croquer : foi de mère Kernivel, je n'ai guère vu de mariée aussi jolie. »

La mère Kernivel, qui vendait dans le village de Lanmor de l'épicerie, de la mercerie, des étoffes, et en général tout ce qu'on peut vendre dans un village, hocha la tête d'un air entendu, tout en s'exprimant ainsi, comme si elle eût été convaincue de la valeur de son opinion. Elle avait peut-être raison, après tout : depuis vingt-cinq ans qu'elle était en possession de vendre le drap, le velours, les galons, la mousseline et la dentelle pour toutes les toilettes de noce de Lan-

mor et des environs, elle avait pu observer bien des mariées.

Cependant la mère Thégonnec s'était décidée à sortir de sa maison, son balai à la main, en relevant le coin de son tablier sale pour n'en montrer que l'envers, qui était relativement propre. Sa petite fille et son chien la suivirent, et ses poules, croyant sans doute que son tablier relevé contenait du grain, arrivèrent en caquetant.

La noce défilait dans la grande rue, on pourrait dire l'unique rue du village; et c'était assurément une belle noce. Le sonneur de biniou marchait en tête, comme de juste, suivi de la mariée, conduite par le plus âgé de ses parents. Derrière eux venait un beau gars de fière mine, tout enrubanné et portant un bouquet à sa boutonnière, qui conduisait une femme de quarante à cinquante ans, en simple costume de veuve, mais vêtue de si beau drap et d'étoffes si fines, qu'on voyait bien que c'était une femme riche. Les deux curieuses, la Thégonnec et la Kernivel, ne s'occupèrent point du reste de la noce, qui suivait en bon ordre. C'était par un beau jour de mars, un de ces jours où il n'y a encore guère de feuillage aux arbres, mais où les buissons verdissent et où les petites fleurs poussent sur les talus. Les coiffes blanches, les galons d'or et d'argent, les vestes brodées, brillaient au soleil, pendant que les cloches sonnaient joyeusement et que les petits oiseaux gazouillaient sur le passage des mariés. C'était bien la noce la plus gaie qui se pût voir.

Donc, les deux commères ne regardaient point la noce; toute leur attention se portait sur le marié et sa mère.

« Les voilà donc! dit la Thégonnec. Les aviez-vous déjà vus, vous, Agathe?

— J'avais vu le gars, bien sûr, quand il est venu dans ma boutique pour acheter des cadeaux de noce. Il avait l'air joliment content de son sort! Et j'avais vu aussi sa mère, qui l'accompagnait, et qui traitait déjà Annaïc comme sa fille. Une belle femme, en vérité! et on dit que c'est une maîtresse femme. Il paraît qu'elle a mené sa maison toute seule depuis la mort de son mari, qui est arrivée quand son gars était encore dans les langes; et c'est une forte maison, avec un moulin, des prés, des champs, de l'ouvrage à n'en plus finir. La petite Annaïc a eu de la chance de plaire à cette femme-là; car elle n'était pas trop recherchée, savez-vous?

— Parce qu'elle n'avait pas le sou, et que les hommes sont intéressés; car pour trouver une fille plus douce, plus avisée, plus travailleuse, plus respectueuse envers sa mère, je crois qu'il faudrait faire du chemin, et encore peut-être ne la trouverait-on pas.

— Oui, oui, elle vaut son pesant d'or; mais les hommes d'aujourd'hui ne regardent pas à cela. Ce n'est pas comme de notre temps! Vous rappelez-vous, quand le tailleur s'informait des filles à marier, pour le compte de tel ou tel fermier ou pêcheur du pays, qu'il ne commençait point par s'enquérir de la dot? Il tâchait de savoir si la fille était de bonne renommée, charitable et point cancanière, si elle travaillait beaucoup et mangeait peu, enfin si elle avait les qualités d'une bonne femme de ménage : l'argent ne venait qu'après.

— Ça, c'est vrai; et pour les hommes, on s'inquiétait plus de leur courage et de leur activité que du bien qu'ils pouvaient avoir. Tout dégénère, voyez-vous, et le monde va de mal en pis. .

— Voilà les mariés qui sortent de l'église! s'écria Agathe Kernivel. Regardez-les bien cette fois-ci, ne les manquez pas. »

Le cortège s'avançait gaiement, biniou en tête. Maintenant les mariés se donnaient le bras, lui, tout fier, portant haut la tête; elle, un peu raide dans ses beaux atours, mais souriante et fraîche comme une fleur. Quand elle arriva près des deux commères, elle rougit un peu, dit d'un air timide quelques mots à son mari, et, se retournant, parla tout bas à sa belle-mère, qui la suivait. « Certainement, ma fille, » répondit celle-ci. Alors la jeune mariée, sans quitter le bras de son mari, s'avança vers la marchande.

« Ma toilette de noce me va-t-elle bien, mère Kernivel? lui dit-elle. Vous nous feriez grand plaisir, à Malo et à moi, et aussi à ma belle-mère, si vous vouliez venir au moulin pour le dîner, la danse et le souper; et vous aussi, mère Thégonnec. Ma belle-mère sera contente de recevoir toutes les personnes qui ont été bonnes pour moi. »

A cette invitation imprévue, les deux femmes se confondirent en remerciements, en compliments, en belles paroles de politesse, sur la beauté, la grâce, la gentillesse d'Annaïc et la grande bonté de madame Jégu. Puis elles rentrèrent afin de faire leur toilette, pendant que la noce traversait le village pour s'arrêter un peu chez la mère d'Annaïc et se rendre ensuite au moulin Jégu, où devaient avoir lieu le repas et la danse.

Comment la petite Annaïc Leguen, qui n'avait pas le sou, avait-elle donc fait pour devenir la femme du riche meunier Jégu, que toutes les fermières les plus huppées du pays enviaient pour leurs filles? C'était l'effet d'un hasard, disaient les uns; de la protection

du bon Dieu, qui n'abandonne jamais les braves filles, disaient les autres. En somme, voici ce qui s'était passé.

Il y avait vingt-deux ans que le meunier Pierre Jégu était mort d'une mauvaise fièvre, laissant un petit garçon de quelques mois, et une veuve toute jeune, qui ne s'était pas remariée, soit qu'elle voulût garder la foi d'épouse à Pierre Jégu, mort ou vivant, soit qu'elle aimât trop son petit Malo pour ne pas craindre de lui donner un beau-père. On crut d'abord, à Lanmor et dans tous les bourgs et villages environnants, que le moulin allait s'arrêter et que le domaine allait déchoir, aux mains d'une femme de vingt ans; mais on ne connaissait pas Yvonne Jégu. Elle avait promis à son mari d'ètre à la fois pour leur enfant un père et une mère, et ce qu'elle avait promis, elle le tint. Toujours la première levée et la dernière couchée, surveillant l'ouvrage de chacun, sachant se faire respecter et se faire obéir, en même temps que se faire aimer; non seulement elle ne laissa pas dépérir l'héritage de son fils, mais elle l'augmenta, et mit les terres en si bon rapport qu'au moment où Malo Jégu, parvenu à sa majorité, fut mis en possession de son bien, il se trouva le plus riche parti qu'il y eût à dix lieues à la ronde. Beau garçon avec cela, et bon! doux comme un agneau, à moins qu'on ne fît mine de toucher à sa mère. Une fois, une seule fois, un garçon du moulin, qui avait sans doute passé une heure de trop au cabaret, avait répondu impoliment à une observation de la veuve. Malo, qui n'avait que seize ans à ce moment-là, l'avait si bien corrigé que le coupable était parti et n'était plus jamais revenu; il s'en était allé chercher du service ailleurs.

Yvonne adorait son fils, et tant qu'il fut enfant, puis

jeune garçon, elle se trouva parfaitement heureuse. Mais lorsque Malo fut devenu un homme, Yvonne commença à penser qu'il ne lui appartiendrait pas toujours : il faut qu'un homme se marie, qu'il élève une famille, et sa mère ne passe plus qu'en second dans son cœur et dans son existence. Encore, si sa femme était bonne! Yvonne ne demanderait pas mieux que d'avoir une fille à aimer : mais si elle était maussade, acariâtre, désagréable pour sa belle-mère? Pis que cela, si elle était méchante pour Malo, et si la pauvre mère, après avoir tout sacrifié pour rendre son fils heureux, le voyait malheureux par le fait de sa femme? La pauvre Yvonne roulait jour et nuit ces pensées dans sa tête, et elle en devenait toute triste. Malo s'en étonnait; il venait le soir, quand il rentrait de l'ouvrage et qu'il la trouvait à son rouet, s'agenouiller devant elle en lui disant : « Qu'avez-vous donc, mère? — Je n'ai rien! » répondait-elle; et, prenant dans ses deux mains la tête de son fils, elle le baisait au front en soupirant.

Pourtant il fallait prendre un parti : déjà, dans les pardons, à des noces, à des baptêmes où la veuve et son fils étaient invités, les héritières les plus ambitieuses du pays, et même les filles qui n'avaient pour dot que leurs beaux yeux, cherchaient à attirer Malo auprès d'elles et à danser avec lui, et leurs mères trouvaient moyen, à propos de rien, de glisser leur éloge dans les oreilles du jeune homme. Allait-il devenir la proie de quelque coquette vaniteuse, de quelque fille sèche et avide? il valait mieux prendre les devants; et la veuve, un soir qu'elle était seule avec son fils, lui remontra qu'un homme ne devait pas passer sa vie seul, mais élever une famille; et elle lui demanda s'il ne songeait pas à se marier.

Malo n'y songeait pas, pour le moment du moins : il se trouvait si heureux tel qu'il était! Toutes les filles qu'il voyait lui faisaient l'effet de ne point valoir sa mère; quand il aurait trouvé sa pareille, à la bonne heure! mais peut-être bien qu'elle n'existait pas. Il ne se montrait donc nullement pressé de se marier. Mais Yvonne, qui avait commencé par accueillir fort mal cette idée-là, s'y était faite à force d'y penser; et même elle souriait parfois en songeant à de petites voix d'enfants qui viendraient égayer le moulin. Si bien qu'un jour, pendant la morte saison, elle proposa à Malo d'aller tous les deux faire une petite tournée dans le pays, chez des cousins, chez des tantes, des grands-oncles, de vieux amis qu'ils avaient. Elle voulut qu'il se fît brave, et elle emporta ses coiffes les plus fines et ses robes les plus belles; et ils partirent ensemble. Malo était gai, car la jeunesse aime le mouvement; Yvonne était sérieuse, car c'était une chose grave qu'elle entreprenait là : elle allait à la recherche d'une femme pour son fils.

Inutile de dire qu'on les reçut partout à bras ouverts, surtout dans les familles qui avaient des filles à marier. Malo plaisait par sa bonne mine, sa belle humeur, les chansons qu'il chantait, les contes qu'il savait faire; d'autant plus que le bon accueil qu'on lui faisait redoublait son amabilité naturelle. Yvonne parlait peu, mais elle observait, sitôt qu'une fille lui paraissait un peu jolie et gracieuse; elle regardait bien aussi au nombre de galons d'argent qui ornaient sa robe, car une femme aussi économe et aussi bonne ménagère ne pouvait pas faire fi de l'argent; mais cela ne passait qu'en seconde ligne. Elle fut sur le point de se décider pour Marthe Danveoc, la fille unique d'un riche fermier : il fallait la voir se trémous-

ser dès l'aube, active, infatigable, travaillant comme une abeille, et faisant bien tout ce qu'elle faisait; avec cela, accorte, avenante, de bonne humeur et de bonne santé, un vrai trésor dans une maison. Par malheur pour Marthe Danveoc, et par bonheur pour Malo et pour Yvonne, le hasard voulut que la veuve la vît un jour rudoyer un pauvre mendiant aveugle, et chasser d'un coup de pied son chien fidèle, pauvre caniche crotté qui voulait faire des caresses à Marthe, afin de l'attendrir en faveur de son maître, et qui risquait de salir sa belle jupe de drap fin. « Mauvais cœur! se dit Yvonne : celle-ci ne sera point ma bru. » Et elle quitta la ferme des Danveoc.

Une autre fois, elle crut avoir trouvé la perle qu'elle cherchait : la blonde Marianik Kermor, la plus douce et la plus gaie des filles du village de Gwenilis. Mais Malo, qui dansa avec elle plusieurs fois au pardon de Saint-Nicodème, déclara à sa mère qu'il n'avait jamais vu de fille plus coquette et plus avide de s'amuser, et qu'il plaignait fort le mari qu'elle aurait. Après cela, Yvonne ne songea plus à la lui proposer pour femme.

Quoi de plus difficile à trouver qu'une fille parfaite! Yvonne touchait à la fin de sa tournée, et elle n'avait rien rencontré qui la satisfît parfaitement. Telle fille, qui faisait la douce et la câline avec ses parents devant le public, traitait durement sa grand'tante infirme, quand elle croyait que personne ne pouvait la voir; telle autre était bonne, assurément, mais si désordonnée, si peu habile à l'ouvrage! elle laisserait sûrement dépérir le bien de son mari. Une autre aimait trop la toilette, et prendrait pour s'orner sur le bien-être de la famille et sur les aumônes que tout chrétien doit aux pauvres; une était prodigue, une autre était avare; d'autres avaient un mauvais caractère. Et

Yvonne, renonçant à la perfection, se mit à les passer toutes de nouveau en revue, cherchant celle qui avait le moins de défauts, ou les défauts les moins désagréables.

Ce fut en se promenant dans le village de Lanmor, dernière étape de son voyage, qu'Yvonne Jégu fit part à son fils de ce qu'elle s'était proposé dans la tournée qu'elle venait de faire. Puis elle lui cita les filles qu'elle avait, comme on dit, triées sur le volet, non qu'elles fussent parfaites, mais elle les trouvait moins imparfaites que les autres, et pensait qu'en faisant de son côté quelques concessions on pourrait s'arranger avec elles.

Malo écouta respectueusement sa mère, et il la remercia du soin qu'elle prenait de son avenir, mais il ne se montra point pressé de se choisir une femme. « Pourquoi se hâter, dit-il, puisque toutes ces filles-là ne vous plaisent qu'à moitié? Elles ne me plaisent pas plus qu'à vous; j'ai vingt-trois ans, j'ai bien le temps d'attendre. Je commence à être las de courir le monde, et je suis sûr qu'il y a des sacs de grain qui ont besoin du meunier. Retournons au moulin, mère; nous y sommes si bien tous deux! »

« Allons, se dit Yvonne, ce sera pour une autre fois! » Et elle s'apprêta à retourner au moulin avec son fils. Elle se rappela alors que sa provision de sucre et de chandelle touchait à sa fin, et elle chercha une boutique où elle pût en acheter. Le premier passant venu lui indiqua la boutique de la mère Kernivel, et elle y entra avec Malo.

Pendant que la mère Kernivel lui pesait et lui enveloppait de la chandelle, du sucre, du café, du poivre et d'autres denrées, la veuve regardait autour d'elle, charmée des belles pièces de toile et de flanelle, et

aussi des jupes, des justes, des tabliers tout faits que vendait la marchande. Elle admira surtout des coiffes de fine mousseline, si bien taillées, si bien ajustées, cousues à si petits points, que pas une ouvrière de la ville n'aurait pu mieux faire.

« Qui est-ce qui vous fait donc ces coiffes-là? demanda-t-elle à la mère Kernivel. Je suis veuve, je ne porte que des coiffes unies, et celles-ci sont bonnes pour une jeunesse; mais si votre ouvrière pouvait travailler pour moi, je serais bien aise d'en avoir de sa main; je n'ai jamais vu d'ouvrage si bien fait.

— Oh! bien sûr qu'elle pourra travailler pour vous; et vous en serez contente. Elle ne vous demandera pas trop cher; elle est très raisonnable, la petite Annaïc : elle a grand besoin de gagner. Et si vous voulez des justes, des tabliers, des jupons, elle vous fera le tout au plus juste prix.

— Où demeure-t-elle?

— Tout au bout du village; ce n'est pas dans la rue, c'est derrière les maisons du côté gauche : demandez la veuve Leguen. Annaïc est toujours à la maison; quand elle va reporter de l'ouvrage, elle choisit le soir, au moment où elle n'y voit plus à travailler, pour épargner sa chandelle. Vous la trouverez, pour sûr. »

Yvonne et son fils suivirent la rue, demandèrent la veuve Leguen : un enfant qui jouait leur indiqua la maison. Une toute petite maison, bien basse, avec un toit de chaume où poussaient des iris; un filet de fumée sortait de la cheminée et montait, léger, dans le ciel, et un pot de giroflée en fleur embaumait la fenêtre. Yvonne frappa.

« Entrez! » dit une voix de femme; et les visiteurs

entrèrent. La jeune ouvrière, qui cousait près de la fenêtre, se leva poliment et demanda à Yvonne ce qu'elle désirait. Elle n'était ni grande, ni forte, ni bien jolie non plus : elle avait une petite figure ronde, comme un enfant, avec des cheveux noirs qui s'échappaient de sa coiffe en frisottant, et des yeux noirs un peu battus, comme ceux d'une personne fatiguée, qui ne dort pas son content toutes les nuits. Du reste, gracieuse, avenante, une jolie voix douce, et beaucoup d'empressement à faire asseoir ses hôtes et à montrer son ouvrage. Yvonne lui demanda le prix qu'elle prenait; elle le dit, et ajouta en rougissant « que c'était peut-être un peu cher, mais que la couture fine demandait beaucoup de temps, et qu'il lui fallait bien des heures pour faire une coiffe.

— Je trouve que ce n'est pas cher du tout, mon enfant, lui dit la veuve; vous travaillez très bien, et je vous donnerai volontiers ma pratique. Vous êtes très adroite; c'est étonnant, si jeune! Quel âge avez-vous? seize ou dix-sept ans, peut-être?

— J'aurai vingt ans à la Chandeleur, madame, répondit Annaïc en rougissant.

— Eh bien, ce n'est pas encore la vieillesse! Qui est-ce qui vous a appris à travailler? votre mère, sans doute?

— Oh non! interrompit la veuve Leguen, qui était restée silencieuse, filant sa quenouille, sans se mêler à la conversation; je ne sais pas faire toutes ces belles choses-là, moi. C'est une ouvrière de la ville qui lui a montré, et la petite a achevé de s'apprendre elle-même. Elle aurait trouvé à se placer à la ville, et, si elle voulait, elle gagnerait de l'argent et elle mangerait du pain blanc tous les jours; mais elle n'a pas voulu nous quitter.

— C'est une bonne fille! dit Yvonne.

— Oh! madame, reprit vivement Annaïc, est-ce que je pouvais quitter ma mère? une mère, ça vaut mieux que du pain blanc et de l'argent, bien sûr! Et puis elle a besoin de moi, et grand-père aussi... Pardon, madame, je vais vous chercher de la batiste que j'ai à-haut, je crois qu'elle vous conviendra mieux que celle-ci.

— Oui, dit la veuve Leguen en suivant des yeux sa fille qui sortait de la chambre, elle s'en va toujours quand on dit du bien d'elle. Mais elle ne peut pas me fermer la bouche; elle ne peut pas m'empêcher de dire qu'elle est la meilleure fille qu'il y ait dans le monde. Voyez-vous, madame, elle n'était pas grande quand j'ai perdu mon mari, et j'ai eu assez de peine à vivre, avec l'aide de mon père, que voilà (elle montrait un vieillard assis dans l'ombre, au coin de la cheminée). C'était une bonne petite fille, qui m'aidait tant qu'elle pouvait; mais où elle a montré tout ce qu'elle vaut, c'est depuis que mon père est tombé en paralysie. Sans elle, nous serions morts de faim; car qu'est-ce que je sais faire, moi? travailler aux champs, au ménage, faire une grosse couture : tout ça ne rapporte pas grand'chose; sans compter qu'il fallait bien rester auprès du père, puisqu'il ne peut pas s'aider de ses membres. Annaïc a travaillé, elle travaille encore jour et nuit; j'ai beau lui ôter l'ouvrage des mains, elle trouve toujours moyen de le reprendre, et j'en pleure, quand je vois qu'elle a les yeux creux et qu'elle se redresse en écartant les épaules, comme quelqu'un qui a mal au dos. Elle a été demandée en mariage deux fois déjà, quoiqu'elle n'ait pas un sou vaillant; mais elle a refusé, en disant : « Qu'est-ce que ma mère et mon grand-père deviendraient sans moi?

Vous trouverez bien une autre femme, et ils ne trouveraient pas une autre fille... »

La veuve Leguen s'interrompit; Annaïc rentrait. Yvonne lui commanda plusieurs coiffes, et dit qu'elle reviendrait les chercher. En s'éloignant, elle entendit la voix claire d'Annaïc dire d'un ton joyeux : « Quel bonheur, mère! cet ouvrage-là sera bien payé, et nous pourrons augmenter la ration de tabac de grand-père! »

Yvonne et Malo marchèrent un instant en silence; puis tous deux s'arrêtèreut en face l'un de l'autre :

« Malo? dit la veuve.

— Mère? » dit Malo.

Et tous deux ensemble ajoutèrent :

« Je crois que nous avons trouvé. »

Qu'avaient-ils donc trouvé? Devinez-le : ce n'est pas bien difficile. Deux mois après ce jour-là, Yvonne et Malo entrèrent de nouveau dans la boutique de la mère Kernivel; ils avaient avec eux Annaïc et le tailleur du village avec ses ciseaux et son mètre.

« C'est pour l'habit de noce? demanda la marchande.

— Oui, répondit Yvonne : Annaïc a fini son trousseau, il ne manque plus que l'habit de noce, et c'est le tailleur qui le fera. Donnez-nous ce que vous avez de plus beau : nous ne regardons pas au prix.

— Votre mère va bien, Annaïc? et votre grand-père aussi? demanda la marchande tout en dépliant ses étoffes.

— Très bien : ils sont si heureux!

— Et vous, vous allez bien, n'est-ce pas? Vous avez les joues roses, et vos yeux ne sont plus creux, vous vous tenez droite, on dirait que vous avez grandi. Ça vous va bien, allez!

— C'est que je me suis bien reposée ces derniers temps! Mme Jégu m'avait défendu de travailler à autre chose qu'à mon trousseau, et elle nous envoyait des provisions : nous avons vécu comme des bourgeois.

— Ne fallait-il pas que la mariée eût bonne mine! » dit Yvonne en riant. Madame Kernivel, si vous connaissez quelqu'un qui ait besoin d'une petite maison, celle de la veuve Leguen est à vendre ou à louer. Le jour de la noce, nous emmenons toute la famille au moulin; là, le grand-père aura toujours quelqu'un pour prendre soin de lui, et la mère d'Annaïc pourra avoir un peu plus de liberté. »

Yvonne Jégu et son fils avaient-ils eu la main heureuse? Si vous voulez le savoir, allez, n'importe quel jour et n'importe à quelle heure, faire une visite au moulin Jégu. Vous y verrez sur tous les visages, que ce soient ceux des vieux ou des jeunes, des grands-parents ou des petits-enfants, des maîtres ou des serviteurs, une telle expression de joie paisible, de contentement parfait, que, sûrement, vous ne répéterez pas une pareille question.

UNE FANTAISIE

DE LA PRINCESSE JULIANE

Parmi les principautés de la grande patrie allemande, au temps où elle était découpée en un nombre infini de principautés, duchés, baronnies, comtés, etc., une des plus charmantes était, sans contredit, la toute petite principauté de Ratburghausen; et le prince souverain de Ratburghausen était un des princes les plus heureux de l'Allemagne. Il avait des bois où il pouvait chasser, un palais très confortable, frais en été, bien chauffé en hiver. La bière de Ratburghausen était citée parmi les meilleures de l'Allemagne, et la petite rivière qui traversait le parc du château, et qu'on passait sur plusieurs ponts chinois, était la plus poissonneuse de toutes les petites rivières du pays : avantage important pour un prince qui adorait la pêche à la ligne. Il aimait la musique, et il possédait un excellent maître de chapelle et un orchestre incomparable. Il n'aimait pas les femmes acariâtres, et il avait eu le bonheur de perdre madame la princesse Itha de Ratburghausen, dont l'humeur revêche avait pendant sept années jeté dans son ciel bleu de nombreux nuages gris. Il avait un héritier, ce qui est du plus grand intérêt pour un prince, et par-dessus tout il avait la petite princesse Juliane de Ratburghausen.

La petite princesse Juliane, fille du prince souverain de Ratburghausen, était une enfant de huit ans, blonde comme il convient à une petite Allemande qui se respecte, avec de grands yeux bleus comme des pervenches et une bouche vermeille comme des cerises. Elle était toujours gaie et vive, et pleine d'esprit, disant toute la journée une foule de jolies choses que personne ne lui apprenait, et qu'elle allait chercher on ne savait où. Le prince raffolait de sa petite figure ronde et rose, de ses petites mines et de ses gentils discours. Juliane n'avait qu'à commander pour être obéie, et c'était elle, bien plus que son père, qui régnait sur la principauté de Ratburghausen. Quant à l'héritier, c'était un bon garçon bien nourri, de goûts tranquilles et d'humeur pacifique, qui n'était pas destiné à tenir beaucoup de place dans le monde. Son père était très satisfait de l'avoir; mais il ne songeait à lui que quand il le voyait, au lieu qu'à toute heure du jour il pensait à sa petite Juliane.

Si la petite Juliane faisait les délices de son père, elle faisait le désespoir de sa gouvernante et grande maîtresse des cérémonies, haute et puissante baronne Ingonde de Wolfenrath. Jamais on n'avait vu dans les fastes de la famille princière de Ratburghausen, ni dans ceux d'aucune autre famille princière d'Allemagne, une petite princesse aussi rebelle à l'étiquette. Dame Ingonde avait beau la rappeler au sentiment de sa haute dignité, Juliane ouvrait tout ronds ses grands yeux bleus, la regardait, et partait d'un joyeux éclat de rire. Elle échappait sans cesse à la surveillance de la baronne; et quand celle-ci l'avait cherchée longtemps pour lui présenter quelque noble étranger qui avait demandé la faveur de saluer Son Altesse, elle finissait par découvrir Son Altesse juchée sur un arbre

du jardin, ou couchée dans la grande herbe avec son chien Fino, aussi folâtre et aussi indiscipliné qu'elle; à moins qu'elle ne la trouvât engagée dans une partie de jeu avec des enfants du village, qu'elle avait fait entrer en cachette par la petite porte du parc.

Quand cela arrivait, au lieu d'écouter la belle morale qu'entamait aussitôt la baronne, Juliane s'écriait : « On me demande? allons-y bien vite; ce n'est pas poli de faire attendre les gens qui veulent me voir. » Et elle se mettait à courir, sans se soucier de la pauvre dame Ingonde, qui s'essoufflait en vain à la poursuivre. Elle entrait dans la grande salle de réception, sans prendre le temps de se faire mettre sa toilette de cérémonie, et elle allait se blottir dans les bras de son père, qui n'avait pas le courage de la gronder. Ensuite elle parlait aux visiteurs avec tant de grâce et de gentillesse, qu'ils oubliaient de lui en vouloir de ses façons peu princières; et ils la quittaient convaincus que Juliane de Ratburghausen était la plus charmante petite princesse de l'Allemagne.

Juliane aimait le jeu; mais elle aurait voulu jouer loin des regards de dame Ingonde. Quel ennui, quand, au plus fort d'une partie de cache-cache, un de ses petits amis s'écriait : « Juliane est prise! » d'entendre la baronne de Wolfenrath, avec sa voix de crécelle, dire d'un ton sévère : « Baron de Ragenau, vous vous oubliez. Il fallait dire : « J'ai l'honneur de tenir la « robe de Son Altesse sérénissime. » Il n'y avait pas moyen de jouer gaiement avec ces façons-là.

Juliane aimait la danse, et surtout les bals travestis; ils lui permettaient de s'habiller en paysanne, en pêcheuse, en bergère, en cantinière, en tout autre chose que ce qu'elle était, au grand déplaisir de sa gouvernante, qui lui proposait toujours des costumes

de reines de tous les pays. Et parmi ces costumes plébéiens, celui qu'elle préférait était un costume de paysanne alsacienne : jupe rouge et corset noir, grand tablier à bavette, fichu croisé sur la poitrine, grand nœud de ruban noir étalé comme des ailes de moulin et couronnant sa blonde chevelure. Les jours où elle le mettait, on entendait, depuis les cuisines jusqu'aux combles du château, la même phrase répétée par des centaines de voix : « Comme cet habit va bien à la princesse! » En vérité, il lui allait bien. Elle avait tout à fait l'air d'une Alsacienne, avec sa figure ronde et ses joues roses. Car, grâce sans doute à ses jeux, à ses folâtres équipées en plein air, à ses courses dans le parc, Juliane était fraîche et forte comme une fille des champs, et ceux qui aiment les princesses diaphanes ne l'auraient point trouvée de leur goût. Tant pis pour ceux-là! Juliane d'ailleurs ne songeait point à eux; il y avait dans la ville et la principauté de Ratburghausen bien assez de gens qui la trouvaient charmante. De tous les visages qui l'entouraient, il n'y en avait qu'un seul qui se permît de ne pas lui sourire : c'était celui de haute et puissante dame la baronne Ingonde de Wolfenrath.

Pauvre baronne! en vain elle répétait à son auguste élève l'éloge motivé de tous les rois, de tous les princes, de toutes les princesses, honneur de l'humanité, qui avaient depuis leur première dent jusqu'à leur dernier soupir observé fidèlement les lois du décorum et de l'étiquette, Juliane haussait ses petites épaules rondes, avec le mouvement qu'on fait quand on veut se débarrasser d'un poids qui vous gêne : elle trouvait tous ces gens-là fort ennuyeux. Mais Christine de Suède mettant sa perruque de travers la faisait rire au lieu de l'indigner; ses yeux brillaient d'admiration

quand elle lisait l'histoire de saint Louis, qui s'asseyait sous un chêne ou qui lavait les pieds des pauvres, et son héros favori était le khalife Haroun-al-Raschid, qui se déguisait en mendiant pour éprouver le cœur de ses riches sujets. Elle avait même parlé un soir de s'habiller en fille du peuple, au lieu d'aller se coucher, et d'aller se promener ainsi dans les rues de Ratburghausen en quête d'aventures; mais dame Ingonde s'étant évanouie d'horreur, cette velléité n'avait pas eu de suites.

Au moins Juliane pouvait, accompagnée de sa gouvernante, de deux valets de pied et de sa nourrice, se promener soit à pied, soit en carrosse, dans Ratburghausen et aux environs; et il lui était même permis d'entrer dans quelques maisons et de lier conversation avec les habitants. Son père ne voyait point d'inconvénient à cela : elle était si sûre d'être bien reçue partout! Elle entrait surtout volontiers chez les pauvres gens; elle s'asseyait sur leur banc de bois ou sur leur chaise de paille, elle caressait leurs enfants, elle essayait de filer la quenouille de l'aïeule, ou de faire quelques mailles au tricot de la petite fille; elle laissait partout un souvenir gai et bienfaisant, comme si une bonne fée avait passé par là.

Un jour, un beau jour de printemps, Juliane s'éveilla de bonne heure : un rayon de soleil se glissait à travers les persiennes closes et semblait lui dire : « Viens donc! si tu savais comme il fait beau dehors! » Juliane comprit son langage et sonna : une femme de chambre arriva au bout d'un instant en se frottant les yeux, et à cet ordre : « Habillez-moi vite, je veux sortir ce matin », elle répondit avec embarras que madame la baronne dormait encore.

« Eh! laissez-la dormir! dit la petite princesse.

Appelez ma bonne nourrice; elle voudra bien venir avec moi, elle! jamais elle ne me refuse rien. J'ai envie de me promener, il doit faire un si beau temps! Ouvrez les fenêtres, que je voie le soleil. »

On ouvrit, et le soleil entra à flots dans la chambre. Juliane battait des mains et riait. Elle fut vite habillée, et dame Ingonde de Wolfenrath rêvait encore, que déjà son élève courait les champs.

Comme elle passait devant une chaumière au toit moussu d'où s'échappait un filet de fumée, elle entendit braire un âne : elle s'arrêta en riant de cette étrange musique. L'âne était attaché à un tilleul qui ombrageait la maisonnette; il appelait sans doute quelqu'un qui le faisait attendre, car il était chargé et prêt à partir pour le marché. Un de ses paniers contenait des légumes et des fruits; dans l'autre était un petit baquet de bois bien blanc, recouvert d'une serviette.

« On y va, Martin, on y va, ma bonne bête! répondit une voix de l'intérieur. Ne t'impatiente pas, mon garçon, me voi... »

Patatras! un bruit de choses qui dégringolent, la chute d'un corps lourd, un gémissement : « Aïe! » Juliane n'en attendit pas davantage, elle se précipita en courant dans la maison.

Il y avait là, dans un lit, un homme couché et malade; dans un berceau, un petit enfant qui dormait; et par terre, une femme étendue qu'une petite fille de huit ou dix ans essayait en vain de relever.

« Son Altesse! » s'écrièrent à la fois l'homme, la femme et la petite fille; et celle-ci offrit à Juliane une chaise qu'elle essuya du coin de son tablier. Et la pauvre femme s'excusa de ne pas se lever; elle venait de tomber en voulant atteindre quelque chose sur le

haut de son vaisselier, et elle craignait bien de s'être cassé la jambe. Fallait-il qu'elle eût du malheur, juste au moment où Martin était chargé et où elle allait partir avec lui pour le marché. A présent, ses fruits, ses œufs, ses légumes, son beurre, seraient perdus; personne de la maison ne pouvait aller les vendre, puisque l'homme était malade et que Gretchen était obligée de garder la maison et de soigner son père et son petit frère.

« Nourrice, s'écria Juliane, tu vas faire ce que je te dis. Appelle Bernard et Ludolph, pour qu'ils t'aident à mettre la pauvre femme sur son lit. Bon! A présent, allons vite au château. Ne vous désolez pas, vous : je vais vous envoyer un médecin, et je reviendrai. Surtout ne déchargez pas Martin. »

Juliane monta dans sa voiture. Jusque-là, elle s'en était fait suivre, aimant bien mieux aller à pied. En cinq minutes elle fut au château; elle courut à l'appartement du médecin de son père, pour le prier de venir avec elle raccommoder la jambe d'une pauvre femme, et pendant que le médecin prenait sa trousse et s'apprêtait à la suivre, elle disparut un instant. Quand le docteur mit le pied sur le marchepied de la voiture, il fut tout étonné d'apercevoir tout au fond, installée sur les coussins, une jolie petite paysanne qui riait.

Une heure après, tout le marché de Ratburghausen était en rumeur.

« Savez-vous? disait une marchande, la pauvre Lisbeth Haas s'est cassé la jambe!

— Quel malheur! avec son mari malade, elle n'a pour nourrir sa maisonnée que l'argent de son beurre et de ses légumes : comment fera-t-elle si elle ne peut pas venir au marché?

— Son Altesse aura soin d'elle, elle lui a déjà envoyé un médecin.

— Gretchen pourra vendre quand son père sera debout. Mais c'est drôle, j'avais entendu braire un âne tout à l'heure, et j'aurais juré que c'était la voix de Martin.

— Ah! voyez donc là-bas, sur les marches de l'église, cette petite marchande alsacienne! Est-ce que vous la connaissez?

— Moi? non... Pourtant... ah! par exemple, ça serait fort... Mais si!

— Quoi donc?

— Son Altesse en personne!

— Pas possible!

— Je vous dis que c'est elle! Frantz, le marmiton, m'a fait entrer une fois au château, un jour où Son Altesse donnait un bal déguisé, et je l'ai aperçue, notre belle petite princesse, elle avait justement ce costume-là.

— Il faut que j'aille la voir. Fritz! mon garçon, garde-moi un instant mes volailles! »

Et la marchande, abandonnant à la garde de Fritz ses canards et ses poulets, s'élança vers la place où s'était installée la petite princesse Juliane. Malgré les représentations de sa nourrice, elle avait voulu, avec sa volonté tenace d'enfant gâtée, venir au marché et vendre les denrées de la pauvre Lisbeth; elle savait bien que son père lui donnerait, dès qu'elle le lui demanderait, le prix du beurre, des fruits et du reste, mais elle aimait mieux le gagner. Martin avait donc dû, tenu en laisse par un de ses valets de pied, qui s'en serait bien passé, suivre la voiture, et Juliane, assise au pied d'un pilier, sur un coussin, avec les légumes et les fruits à ses côtés, et le baquet de

beurre devant elle, dans un des paniers dont on avait déchargé Martin, annonçait sa marchandise en criant de sa voix claire : « Achetez, messieurs! achetez, mesdames! achetez mes beaux oignons! achetez mes carottes! mes belles laitues pommées! mes pommes de terre nouvelles! Achetez mon beurre frais! mes œufs pondus de ce matin! Achetez, messieurs! Achetez, mesdames! »

La petite marchande alsacienne avait été bientôt reconnue, un cercle s'était formé, on la regardait avec curiosité; mais les bonnes femmes, les cuisinières, les ménagères de la ville, n'osaient vraiment pas marchander un chou ou une botte de navets à la fille de leur prince. Juliane ne vendait rien; le dépit commençait à la gagner, sa mine rose s'allongeait; un peu plus elle allait pleurer, quand un courtisan matinal qui passait par là entendit raconter la fantaisie de la petite princesse. Un bon courtisan doit saisir aux cheveux toute occasion de se rendre agréable à ses souverains. Celui-ci fendit la foule, et, faisant une profonde révérence à Juliane, il lui demanda le prix d'une salade.

« Deux sous! monsieur le baron, » répondit la petite princesse avec un radieux sourire, en lui tendant la plus pommée de ses laitues. « Achetez, messieurs, mesdames!

— Deux sous! répondit le baron, deux sous pour la laitue, et un thaler pour les pauvres que veut secourir la gracieuse marchande! »

Il déposa son offrande aux pieds de Juliane, qui ne se sentait pas de joie.

Un courtisan ne va jamais seul. Le baron fut suivi du comte X..., qui lui disputait la faveur du prince et qui le suivait comme son ombre, de peur d'être dis-



« VOYEZ-VOUS LA-BAS CETTE PETITE MARCHANDE ALSACIENNE? »

tancé par lui. Le comte paya deux thalers une botte d'oignons; et le bruit s'étant répandu que la petite princesse Juliane, vêtue en Alsacienne, vendait des légumes au marché pour le compte d'une pauvre femme malade, on ne rencontra bientôt plus dans les rues de Ratburghausen que des conseillers, des officiers, de hauts dignitaires, des comtesses et des baronnes, portant dans leurs nobles mains les choux, les navets, les œufs, les mottes de beurre qu'ils venaient d'acheter à la princesse.

Les paniers de Martin furent bientôt vides. Juliane remerciait, souriait, et les thalers s'amassaient à ses pieds.

Lisbeth put prendre une garde pour la soigner, et acheter, quand elle fut rétablie, sa maison et le jardin qui l'entourait; elle se félicita toute sa vie de s'être cassé la jambe juste au moment où la princesse Juliane passait devant sa porte. Mais la baronne Ingonde de Wolfenrath fut si consternée de l'équipée de son élève, qu'elle en fit une maladie. Son premier soin, dès qu'elle put se présenter devant le prince, fut de réclamer le renvoi de la nourrice, du cocher et des valets de pied, complices d'une aussi terrible infraction aux lois de l'étiquette; et comme elle ne put l'obtenir, elle jugea que le moment était venu pour elle de se retirer de la cour. Quant au prince de Ratburghausen, il rit de bon cœur de la fantaisie de Juliane; il regretta seulement de n'avoir pas été prévenu assez tôt pour aller, lui aussi, acheter quelque panais ou quelque betterave, pour qu'il y eût au moins parmi les chalands de la princesse un acheteur digne de la marchande.

VISITE AU GRAND-PÈRE

« Regarde donc par la fenêtre, Sissa! » dit le vieux Romer à sa jeune fille.

Sissa ne demande pas ce qu'il faut regarder; elle le sait bien; elle s'est levée assez tôt ce matin, elle s'est assez fatigué les bras à frotter les meubles pour les rendre luisants, elle s'est donné assez de peine pour que la maison fût aussi brillante qu'en un jour de noce. A présent, pour ne pas perdre son temps, Sissa tricote un bas de laine; mais il est heureux qu'elle sache tricoter sans regarder son ouvrage, car autrement le bas n'avancerait guère. Les yeux de Sissa errent dans toute la chambre, et elle se complaît dans son œuvre; les vitres sont claires comme du cristal, les pots d'étain et de cuivre étincellent comme s'ils étaient d'argent et d'or, et il n'y a pas un grain de poussière sur les meubles. De la cuisine arrivent par bouffées des parfums qui promettent un dîner exquis : est-ce seulement pour le vieux Romer et sa fille? Non; ils attendent quelqu'un, sûrement, quelqu'un qu'ils sont pressés de voir arriver; c'est pourquoi le vieux Romer laisse éteindre sa pipe, et répète continuellement à Sissa :

« Regarde donc par la fenêtre!

— Je vois bien des bateaux, dit la jeune fille; mais je les reconnais tous, le nôtre n'y est pas.

— Le nôtre, Sissa! répète le père en riant.

— Je dis le nôtre, père, parce que c'est celui-là qui nous intéresse. S'il était en retard, comme ce serait triste! Il ne pourrait entrer dans le port qu'à la marée de la nuit, et mon pauvre dîner!

— Eh bien, fillette, ton dîner deviendrait un souper; il n'y aurait pas de quoi te désoler.

— Mais il ne serait plus aussi bon; et je veux montrer à Christine comme je suis devenue bonne cuisinière... Ah! ma soupe qui se répand dans le feu! Veillez à la fenêtre, père, pendant que je vais à la cuisine. »

Le père Romer a bien l'intention de veiller; mais ses vieux yeux ne sont plus aussi bons qu'autrefois; et puis il les essuie à chaque instant, ce qui prouve qu'ils sont troublés : une larme a même coulé sur sa joue ridée, pendant que sa bouche sourit et qu'il répète :

« Ma Christine! quel bonheur, mon Dieu! quel bonheur! »

Sissa revient et se rassied gravement auprès de la fenêtre.

« Vous n'avez rien vu, père? demande-t-elle au vieillard.

— Rien... c'est-à-dire, je crois bien qu'il est passé des bateaux, mais je n'ai pas pu les reconnaître...

— Si vous alliez au port?

— Mais non, pauvre petite, tu ne voudrais pas quitter ton dîner, et il ne faut pas que je les voie avant toi... Ils ne peuvent pas tarder maintenant! »

Sissa tricote et sourit à ses pensées. Voilà bientôt trois ans que sa grande sœur Christine est mariée et partie, et Sissa ne l'a plus revue; son mari l'emme-

nait là-bas, de l'autre côté de la mer, et les voyages ne sont pas faciles. Il avait bien promis, le bon Hellqvist, de venir s'établir à Danefeld, près du père de sa femme, dès qu'il aurait trouvé à vendre un petit bien qu'il avait dans son pays; mais comme l'occasion a été longue à venir! Enfin, Hellqvist a vendu avantageusement son bien; il va acheter une maison qui touche à celle du père Romer, et les deux familles ne se quitteront plus. Sissa est bien joyeuse; elle est fière aussi, car elle est sûre que Christine sera contente d'elle. Christine ne voulait pas se marier; elle voulait faire attendre Hellqvist deux ou trois ans, parce que, disait-elle, Sissa ne serait jamais capable de tenir le ménage de son père. Mais Sissa s'est indignée; elle a assuré que, malgré ses douze ans, elle saurait très bien nettoyer, filer, tricoter, faire la cuisine pour elle et pour le vieux Romer; la cousine Marguerite, qui demeure tout près, l'aiderait, et tout irait bien : Christine pouvait se marier.

Christine s'est mariée, Christine est partie; et Sissa, avec l'aide et les conseils de la cousine Marguerite, est devenue une bonne petite ménagère. Voilà pourquoi elle est si pressée de voir arriver Christine : elle ne trouvera rien à reprendre dans la maison, sûrement. Une ombre passe devant le soleil, sur le seuil de la porte : Sissa regarde, s'écrie, se précipite pour ouvrir; et une jeune femme toute rose et toute blonde, qui porte dans ses bras une belle petite fille de deux ans, aux joues rouges comme des pommes d'api, entre en riant et en pleurant de joie tout ensemble.

« Nous voilà! s'écrie-t-elle en embrassant son père et sa sœur. Mon mari fait débarquer nos meubles; moi, je n'ai pas pu attendre plus longtemps. Cher père! comme vous avez bonne mine! Sissa vous a bien

soigné. Comme elle est grande! comme elle a l'air raisonnable! comme tout est bien en ordre ici! »

La petite fille, que sa mère a posée à terre, paraît un peu effarouchée, et elle reste sérieuse. Peut-être n'est-elle pas fort à son aise dans ses beaux vêtements de fête; peut-être repasse-t-elle dans sa petite cervelle la leçon qu'on lui a faite. Elle regarde, de ses yeux bleus qu'elle ouvre tout ronds, ces personnes et ces choses inconnues. Mais le vieux Romer s'incline vers elle avec un sourire si bienveillant, il a une si bonne figure et une si belle pipe, que la petite s'apprivoise bientôt; et, à cette question de sa mère : « Comment s'appelle-t-il, ce monsieur-là? que faut-il lui dire? » elle répond sans hésiter :

« Bonjour, grand-père! »

Le grand-père la trouve bien éloquente; il a le cœur tout remué d'entendre cette douce petite voix, et de penser que cette enfant qui est là devant lui, c'est l'enfant de sa Christine, et qu'il la verra croître et devenir bonne et belle, comme sa mère. Elle lui ressemble; elle a ses yeux, sa jolie petite bouche... Il lui trouve aussi je ne sais quelle vague ressemblance qui la lui rend encore plus chère... Et il demande à l'enfant, en tâchant d'adoucir sa vieille voix un peu rude :

« Comment t'appelles-tu?

— Ebba, répond la petite.

— Oui, Ebba ! reprend le vieux Romer tout songeur; le nom de sa grand'mère, le nom de ma chère défunte... Viens, ma chérie, tu seras bien aimée ici, pour toi et pour la chère sainte dont tu portes le nom! »

Il l'enlève dans ses bras; et Ebba, rassurée, caresse ses vieilles joues et fourre ses petits doigts dans sa barbe blanche. Lui, cependant, tout en se prêtant à ses jeux, songe au passé, à cette autre Ebba qu'il

amena un jour, toute rayonnante de jeunesse, dans sa maison, et qui a partagé avec lui les joies et les peines de la vie; à celle qu'il a tant pleurée et qu'il n'oubliera jamais; et une joie qu'il ne connaissait plus depuis longtemps se répand dans son cœur. Il lui semble que c'est l'âme de l'aïeule qui est revenue près de lui et qui anime ce petit corps d'enfant; il lui semble retrouver le regard de son Ebba d'autrefois dans ces yeux naïfs et doux qui lui sourient. Il sent qu'il aimera sa petite-fille de toute son âme, plus encore peut-être qu'il n'a aimé ses propres enfants. Et quand ses filles, frappées de son air attendri, lui demandent: « Qu'avez-vous donc, père? A quoi songez-vous? — Je pensais, répond-il, qu'ils sont fous ceux-là qui se plaignent de vieillir; je pensais que je suis heureux, et que Dieu est bon de nous avoir gardé de pareilles joies pour les derniers jours de notre vie. »

LE BON BILLET

« Comme Gervais est en retard aujourd'hui! J'avais fait un si bon petit dîner pour l'anniversaire de notre mariage!... Oui... deux ans aujourd'hui... Je vais retirer un peu mes casseroles; tout cela serait trop cuit. Et le petit qui a faim! Attends, mon bijou, je vais te faire manger la soupe; après cela tu te tiendras tranquille, et nous dînerons plus à notre aise, ton père et moi... Là! la voilà trempée, la bonne soupe! »

Et Barbe, la jeune femme de Gervais, le maréchal ferrant, prit son enfant sur ses genoux pour le faire manger, non sans l'embrasser plus d'une fois entre deux cuillerées de soupe, en lui répétant « qu'il était beau, qu'il était chéri, qu'il était le trésor à maman ». Le marmot finissait à peine son repas quand Gervais entra en riant.

« Vilain homme! lui dit Barbe, est-il possible de rentrer si tard! et il rit, encore!

— Ne te fâche pas, petite femme; si tu savais... mais, non, je ne te le dirai qu'au dessert. A table! j'ai une faim de loup.

— Je le crois bien, à l'heure qu'il est! Sais-tu seulement quel jour c'est aujourd'hui?

— Quel jour? c'est mardi, je crois.

— Oui; mais la date?

— La date? le 14 ou le 15 peut-être bien.

— Le 16, monsieur, le 16! Et qu'est-ce qui se passait le 16 avril, il y a deux ans? Je parie que vous l'avez oublié.

— Le 16 avril?... Ah! je crois bien que je m'en souviens! c'était jour de noce, n'est-ce pas, petite femme?

— A la bonne heure. Mange ta soupe, à présent. Et... qu'est-ce qui te faisait rire quand tu es entré?

— Curieuse! attends un peu! Et le petit, est-ce qu'il ne dîne pas aujourd'hui? il suce pourtant assez bien sa cuiller.

— Il a dîné; il n'y a plus que nous et le chien; mais celui-là est patient, il sait attendre. Voyons, dis-moi un peu ce que tu avais.

— Oh! les femmes! Toi, dis-moi un peu ce que tu ferais de dix mille francs, si tu les avais?

— Dix mille francs? Est-ce que nous les avons!

— Peut-être bien... Tu sais, la loterie pour les incendiés du Monomotapa? Te rappelles-tu le numéro de notre billet?

— C'est 137 879... Ah! mais c'est vrai, c'est aujourd'hui qu'on la tire. Est-ce que?...

— Justement; voilà pourquoi je suis rentré en retard; j'ai attendu les listes.

— Et tu en as acheté une? Voyons, voyons!

— Non, on n'en vendait pas encore; mais il y avait un homme qui criait les numéros à mesure qu'ils sortaient, avec le lot qu'ils gagnaient.

— Et le nôtre est sorti?

— Justement! je l'ai très bien entendu; je le savais par cœur, tu me l'avais assez répété.

— 137 879? tu en es sûr?

— Oui, oui, c'est bien cela que j'ai entendu. Et nous gagnons... mais je ne te le dirai qu'au dessert.

— Dis-le tout de suite, mon bon Gervais!

— Oh! la curieuse! Eh bien, nous gagnons... dix mille francs! »

Barbe s'élança de sa place et vint sauter au cou de son mari; puis elle le prit par les deux mains et le força à danser avec elle au milieu de la chambre. Le marmot les regardait de ses grands yeux étonnés, ne sachant s'il devait rire ou crier; et le chien Toto, gravement assis sous la table, se demandait quand on lui servirait sa pâtée.

« Ah! quel bonheur! dit Barbe en se rasseyant tout essouflée. Voyons, qu'allons-nous en faire de nos dix mille francs?

— Ce que tu voudras, ma petite femme.

— Non, ce que tu voudras, mon bon Gervais.

— Du tout! parle la première.

— Eh bien, si nous achetions un fonds de commerce? une fruiterie, ou bien une laiterie? ou bien un fonds d'épicerie? On gagne beaucoup dans ces métiers-là.

— Quand on s'y connaît; mais nous ne nous y connaissons pas. Moi, je trouve qu'il vaut mieux placer notre argent; je continuerai mon métier, et tu soigneras le marmot et le ménage.

— Alors c'est bien la peine d'être riches! Moi, je voudrais être établie chez moi. Être fruitière, surtout! on vit au milieu des légumes, des herbes, des œufs, du beurre : cela vous rappelle la campagne, et j'aime tant la campagne!

— Eh bien, nous irons à la campagne tous les dimanches qu'il fera beau.



BARBE MURMURE D'UN TON MAUSSADE : « VOILA UN JOLI ANNIVERSAIRE! »

— Ah oui! en chemin de fer, à Asnières ou à Saint-Cloud! ce n'est pas la vraie campagne, ça!

— Ta fruiterie non plus, il me semble!

— C'était bien la peine de me demander ce que je voulais!

— Je croyais que tu allais me dire des choses raisonnables.

— Et je déraisonne, n'est-ce pas? Monsieur a toute la raison pour lui, il n'en reste plus pour les autres! »

Et Barbe, prenant un air boudeur, tourne le dos à son mari. Gervais, impatienté, se lève brusquement, repousse sa chaise qui tombe à la renverse, et s'en va regarder à la fenêtre; ou plutôt il ne regarde rien du tout. Les bras croisés, immobile, il écoute la voix de sa mauvaise humeur, et se sent de plus en plus irrité contre Barbe. Barbe, de son côté, murmure d'un ton maussade : « Voilà un joli anniversaire! » et elle songe à ses joyeux préparatifs, à son dîner, à la bonne soirée qu'elle comptait passer avec son mari. Elle en veut à Gervais, elle ne sait pas trop pourquoi; au fond, elle est surtout mécontente d'elle-même.

Pendant ce temps-là, le marmot, qui a été effrayé par la chute de la chaise, s'égosille à crier; il est tout rouge et on ne lui voit plus les yeux. Toto se tait, parce qu'il est philosophe et qu'il sait que les plaintes n'avancent à rien; mais il n'est pas content, lui non plus.

Un pas lourd et bruyant, un pas de souliers ferrés, monte l'escalier, et un doigt vigoureux frappe à la porte. « Entrez! » disent en même temps Barbe et Gervais, qui ne sont ni l'un ni l'autre fâchés de la diversion. La porte s'ouvre et l'oncle Chrétien paraît.

« Bonjour, les enfants, bonjour! Ça va bien par ici? moi de même. Et mon filleul, est-ce qu'il est malade

pour crier comme cela! Viens, mon bonhomme, viens embrasser ton vieux parrain! Là! il ne crie plus : il s'ennuyait par terre, ce petit. Qu'est-ce que je pourrais donc te donner pour t'amuser, mon garçon? Tu veux ce papier-là? Tiens, déchire-le si tu veux : ça n'est pas précieux, c'est la liste des numéros gagnants...

« Elle est déjà imprimée, la liste? dit vivement Barbe en s'emparant du papier.

— Oui, elle vient de paraître; l'encre est encore humide. Je l'ai achetée, je ne sais pas pourquoi, puisque je n'avais pas de billet : histoire de savoir... »

Barbe et Gervais font asseoir leur oncle; on l'invite à dîner : comme cela se trouve bien que le dîner ait été retardé! le vieillard s'installe à table, et, tout en mangeant, il observe du coin de l'œil le mari et la femme qui se montrent très empressés envers lui, mais qui évitent de se regarder et de parler. « Hein! il y a quelque chose ici », se dit-il.

Barbe lit attentivement la liste apportée par l'oncle Chrétien. Tout à coup elle la jette sur la table en s'écriant :

« C'était bien la peine!

— Quoi donc? disent les deux hommes tout étonnés.

— Notre billet... il n'y est pas! Celui qui a gagné les dix mille francs, c'est 137 869. Tu avais mal entendu, Gervais.

— Ou bien l'homme s'était trompé. Eh bien, nous n'avons pas gagné, voilà tout : pour le plaisir que cela nous avait rapporté...

— Oui, au fait, mes enfants, je vous ai trouvé un drôle d'air en arrivant. Vous croyiez avoir gagné dix mille francs, et cela vous faisait de la peine? »

L'oncle Chrétien souriait. Barbe ne put s'empêcher de sourire aussi.

« Ce n'est pas cela, mon oncle; c'est que... nous ne savions que faire de notre argent, et nous n'étions pas du même avis...

— Bon! bon! et vous vous êtes disputés à propos d'un argent que vous n'aurez pas : c'est pis que de vendre la peau de l'ours... vous savez? Mais ce n'était pas pour cela que j'étais venu... Vous ne me demandez pas pourquoi je suis venu!

— Pour fêter avec nous l'anniversaire de notre mariage! dit Barbe.

— C'est votre anniversaire? je l'avais oublié; c'est égal, je bois à votre santé. Mais j'étais venu pour affaire. Gervais, est-ce que tu ne serais pas bien aise de t'établir patron? »

Gervais ouvrit de grands yeux.

« Faites excuse, mon oncle; mais c'est comme si vous me disiez : Gervais, est-ce que tu ne serais pas bien aise d'être ministre?

— Pas tout à fait. Tu connais le père Chenu, mon voisin? Son établissement est bien achalandé; il est le seul maréchal ferrant de Saint-Pamphile, et on vient chez lui de tous les environs. Il marie sa fille et veut vendre son fonds pour aller demeurer chez elle; il n'en demande pas trop cher, et j'ai pensé que, si tu voulais bien venir à Saint-Pamphile...

— Mais avec quoi payerais-je, mon oncle? Si au moins j'avais eu un bon billet?

— Pas besoin de billet. Ma vieille Mathurine vient de mourir : une maison sans femme, ça n'est pas une maison. Si Barbe voulait bien se charger de tenir la mienne, nous pourrions faire ménage ensemble; je payerais l'établissement du père Chenu, et j'y gagnerais de ne pas être seul sur mes vieux jours. Voilà ce que j'étais venu vous proposer. »

Il n'y eut pas de discussion; les offres de l'oncle Chrétien convenaient à Gervais tout autant qu'à Barbe. On régla tout de suite tous les arrangements; il fallait se hâter pour jouir du printemps à la campagne : on déménagerait cette semaine-là même. L'oncle Chrétien tira de sa grande poche une bonne bouteille qu'il avait apportée, et l'on but à la prospérité du futur maréchal ferrant de Saint-Pamphile.

UN VIEUX ROUET

A la porte du brocanteur, sur le pavé de la large rue bordée de hautes maisons, que fais-tu, pauvre rouet, humble instrument du labeur de la ménagère campagnarde? Ta place n'est point ici : les mains des femmes de la ville, habiles à manier l'aiguille et à enrichir de légères broderies le tissu de soie ou de lin, ne sauraient ni faire tourner sa roue ni entortiller la filasse blonde autour de ton fuseau. Retourne aux champs, rentre sous le toit agreste que couvre la tuile rouge ou le chaume épais; reprends ta place sous le manteau de la grande cheminée, devant le vieux fauteuil de l'aïeule aux doigts tremblants, et que ton doux bruit accompagne encore sa chanson chevrotante. Pauvre rouet! retourne au village. Qu'es-tu venu faire ici?

— Que sont venus y faire tant d'exilés qui errent tristement sur le pavé de vos rues? Si l'un d'eux passe devant moi, je le vois s'arrêter, et ses yeux se remplissent de larmes. C'est que son dest'n est pareil au mien; c'est que, comme moi, il est étranger dans la ville superbe, et qu'il regrette son toit natal que ma vue évoque dans son souvenir.

J'ai vu bien des hommes et bien des choses depuis

que le tourneur a arrondi et disposé mes morceaux. Quand je fus terminé, il me regarda en souriant, satisfait de son œuvre, puis il me para de rubans et de fleurs fraîchement cueillies, et, tout joyeux, il me mit sous son bras pour aller m'offrir à sa fiancée. Elle se leva d'entre ses sœurs, la jeune fille, et vint me recevoir en rougissant. Elle voulut m'essayer à l'instant même, et son pied agile mit ma roue en mouvement pendant que son doigt faisait tourner le fuseau, et que le fil s'allongeait, blond et délié, et s'enroulait autour de ma bobine. Et l'ouvrier ému la regardait, le cœur plein de joie en songeant à l'avenir. Quand il me rapporta dans sa maison, il n'était plus seul, et la jeune ménagère, alerte et courageuse, venait partager son existence, l'existence bénie du bon travailleur.

Les années ont passé, le temps a noirci mon bois et courbé le tourneur et la fileuse; mais la vieillesse n'a pas effacé le sourire de leurs traits ni chassé la joie de leurs cœurs. Si parfois ils ont souffert, le travail et la tendresse les ont consolés; et c'était une heureuse maison que celle où j'habitais il y a quelques mois à peine. La jeune ménagère d'autrefois, vieille grand'-mère aujourd'hui, filait encore, l'hiver sous la cheminée, l'été près de la fenêtre qu'embaumait un pot de giroflée. Une jeune femme allait et venait à sa place dans la maison, travaillant gaiement et faisant reluire les vieux dressoirs où s'étalait la vaisselle aux couleurs brillantes; de petits enfants gais et roses venaient en riant essayer de faire tourner le fuseau entre leurs doigts inhabiles, et le vieux tourneur aux cheveux blancs les regardait en remerciant Dieu.

Où sont maintenant les enfants gais et roses, et la jeune mère, et le tourneur au dos courbé, et la fileuse

aux doigts tremblants? L'orage a passé, et tout ce bonheur s'est dispersé à son souffle. Un jour, au lieu des gais souvenirs et des humbles travaux dont on parlait le soir à la veillée, on s'est entretenu de guerre, et depuis ce jour-là l'inquiétude est venue s'asseoir au foyer du travailleur et ne l'a plus quitté. La jeunesse du pays se réunissait autour des vieux époux; et quelques-uns se réjouissaient d'avance de nos victoires. Mais le tourneur secouait tristement la tête. « Il ne faut pas envier la gloire, disait-il : la guerre, c'est la violence, l'injustice et la mort. Rien de bon ne peut venir de ce qui est mauvais; tous les hommes doivent être frères; la guerre n'est pas bénie de Dieu, et c'est une impiété que de l'appeler le Dieu des armées et de le remercier de la victoire. » Hélas! bientôt des bruits sinistres pénétrèrent dans le village; au lieu des victoires attendues, chaque jour c'était une nouvelle défaite. Le sol de la patrie tremblait sous les pas de l'étranger, et le vieux tourneur, soulevant de ses mains affaiblies le fusil suspendu au manteau de la cheminée, pleurait de ne pouvoir plus en supporter le poids. La terreur grandissait de jour en jour et s'étendait comme une ombre sur tout le pays. Enfin l'heure arriva, l'heure des malheurs prévus : le village envahi par l'ennemi ne fut bientôt plus qu'une ruine. Des figures farouches apparurent autour des chaumières, et des cris de désespoir répondirent à leur langage barbare. Dans la maison où j'étais né, tous les objets, paisibles témoins de tant d'années de bonheur, furent saisis par des mains violentes, brisés ou jetés au loin. Moi-même, arraché brutalement de ma place au coin de l'âtre, je quittai pour toujours l'humble toit où s'allumait l'incendie, et lorsque j'en passai le seuil... horreur! j'y vis du sang!



LA MÉNAGÈRE CAMPAGNARDE.

Où sont maintenant les enfants gais et roses, et la jeune mère, et le tourneur au dos courbé, et la fileuse aux doigts tremblants?...

— Pauvre rouet! ta douloureuse histoire est aussi ancienne que l'humanité. Depuis que les hommes existent, il s'en élève parmi eux qui veulent être appelés maîtres et seigneurs : à la voix de ceux-là le sang coule, et la dévastation les accompagne. Que de victimes sont tombées ainsi! que de victimes tomberont encore avant que les peuples, troupeaux abusés, se détournent de leurs faux pasteurs et se décident à remplacer le triste nom d'ennemis par le doux nom de frères! Ce jour est lointain sans doute. De même que les premiers chrétiens croyaient voir avant la fin de leurs jours terrestres le Fils de l'homme apparaître sur les nuées, ainsi les penseurs, dans l'ardeur de leurs rêves, annoncent la paix universelle et disent : Ce sera pour demain! Demain se lève au bruit du canon qui tonne, et son ciel bleu est voilé par la fumée des incendies. Pourtant chaque guerre nouvelle laisse après elle plus d'amour pour la paix : que cet amour grandisse et sache vouloir, et le monde sera sauvé! Espère donc, pauvre rouet, espère et console-toi! Quelle que soit la fileuse qui te chargera de ses blonds écheveaux de lin, parle-lui dans ta chanson monotone; dis-lui le passé douloureux, la guerre barbare; et quand elle aura frémi en regardant le berceau de ses fils, parle-lui aussi de l'avenir. Dis-lui que ce sont les mères que Dieu charge de le faire, cet avenir, puisqu'elles tiennent entre leurs mains les tendres âmes des petits enfants qui seront des hommes un jour. Dis-lui qu'elle ne doit pas seulement leur fournir par son travail le pain quotidien de la vie matérielle, mais qu'elle leur doit aussi le pain quotidien de la vie

morale, les bons exemples et les bons conseils. Qu'elle leur apprenne à donner beaucoup et à se contenter de peu; qu'elle leur enseigne le dévouement, la sincérité et le devoir, qu'elle leur fasse une conscience si juste et si sûre que rien dans la vie ne puisse plus la fausser ni l'ébranler; et peut-être un jour, pauvre rouet, alors pieusement gardé comme une relique d'un âge passé depuis longtemps, peut-être entendras-tu une génération plus sage et plus heureuse que la nôtre se raconter nos malheurs en se réjouissant de ce que de pareilles calamités sont devenues impossibles. Et ce jour-là tes premiers amis, le vieux tourneur, la jeune ménagère, la fileuse aux doigts tremblants, les petits enfants gais et roses, depuis tant d'années endormis dans la tombe, élèveront leurs mains devant le trône de Dieu et lui diront : « Sois béni, Seigneur! car nous n'avons pas souffert en vain, et le sang des victimes de la guerre est devenu pour toute la terre une semence de paix! »

LES

CINQUANTE FRANCS DE MON PÈRE

Nous étions réunis, un soir d'été, dans le salon de Mme B..., dont les aquarelles jouissent, tant en France qu'en Europe, d'une réputation si méritée. Il faisait beau; les fenêtres, ouvertes sur le jardin, laissaient arriver jusqu'à nous le parfum des corbeilles de roses et des bordures d'œillets blancs qui brillaient comme des bandes de neige sous la vive clarté de la lune. C'était un de ces soirs où l'on trouve la vie bonne et où l'on se sent porté à la bienveillance, à l'expansion, à la générosité, à tous les bons sentiments; et cette disposition venait fort à propos, car Mme B... s'occupait précisément d'une bonne œuvre. Un artiste était mort, laissant une veuve et des enfants dans la gêne : il fallait organiser une vente de ses dessins, procurer du travail à la veuve, pourvoir à l'éducation des enfants, et Mme B... avait ouvert une souscription dont elle calculait avec nous le montant.

La porte s'ouvrit, et un nouveau visiteur entra : un peintre, ami du défunt.

« Notre affaire va bien, madame, dit-il après s'être incliné devant Mme B... ; je vous apporte l'argent sur lequel vous ne comptiez pas; j'ai fait la quête chez

M. X..., le riche banquier; je viens de finir le portrait de sa fille, et il en est content; il s'est montré généreux; toute sa famille et les gens qui dînaient à sa table aujourd'hui ont suivi le mouvement. Voici la somme. »

Il éparpilla sur la table une poignée de pièces de monnaie : plus d'or que d'argent, et un certain nombre de billets. Mme B... ne se sentait pas de joie, et, tout en rangeant et empilant ses pièces, elle énumérait tout ce qu'on pourrait faire pour les orphelins avec cet argent inattendu. Tout à coup elle s'arrêta et considéra attentivement une pièce d'or qu'elle tenait entre ses doigts.

« C'est une pièce de cinquante francs, madame, lui dit le peintre, étonné de son silence; ce n'est pas d'un usage habituel, et il ne vous en est peut-être pas souvent passé par les mains.

— Si... celle-là même... Regarde, Georges! la reconnais-tu? » dit-elle en passant la pièce à son mari.

Il la prit, l'examina, et la rendant à sa femme :

« Oui, ma chère Anne, c'est bien elle. Garde-la, je vais la remplacer. »

Il tira de son porte-monnaie cinquante francs qu'il ajouta à la quête; et Mme B... garda dans sa main la pièce, qu'elle contemplait d'un air attendri. Son mari était presque aussi ému qu'elle.

« Ah çà! c'est donc un talisman que cette pièce? » demanda le peintre, tout étonné.

Elle leva vers lui ses yeux où brillaient deux larmes, et, souriant :

« Oui, c'est un talisman, si vous voulez... c'est une histoire, toute une histoire... qui remonte à vingt ans... à l'époque de mon mariage...

— Ah! madame, si vous voulez nous la raconter.

je m'engage à quêter pour vos protégés dans toutes les maisons où j'irai.

— Nous aussi! nous aussi! criâmes-nous tous.

— Comme ils vont être riches! dit en riant Mme B... J'accepte bien vite; vous trouveriez peut-être que mon histoire ne vaut pas la peine... Enfin, telle quelle, la voici : elle sera peut-être édifiante pour ces demoiselles (il y avait trois ou quatre jeunes filles dans le salon), qui pensent généralement qu'on doit de toute nécessité trouver une fortune dans sa corbeille de noce. »

Les demoiselles firent un peu mine longue; mais Mme B... ne s'en inquiéta point, et commença.

— Je suis la quatrième fille d'un médecin d'une toute petite ville de province; j'avais encore une sœur plus jeune que moi, plus trois frères : total, huit enfants. C'est vous dire que je n'ai point été élevée dans le luxe. Mon père était la bonté même, et il trouvait facilement que ses malades étaient trop pauvres pour le payer : naturellement, nous n'en étions pas plus riches. Comme, avec cela, il tenait à nous faire donner une excellente éducation, agrémentée de musique, de dessin, de danse, de gymnastique, de tout ce qu'on pouvait apprendre à Gerboisy, il ne faisait point d'économies, et se trouvait bien heureux de joindre les deux bouts à la fin de l'année. N'importe! nous grandissions robustes et gais, quoique nous n'eussions que du pain sec à goûter et que notre toilette fût des plus simples; nous apprenions, dès nos plus jeunes ans, à rendre une foule de services à notre mère, à sa vieille Jeannette, une brave fille qui n'était point un cordon bleu, mais qui dépensait aussi peu de beurre et de charbon que possible; et, grâce à nos efforts réunis, tout se faisait dans la maison, et nous n'en étions pas

peu fiers. C'était Émile, l'aîné de mes frères, qui bêchait, arrosait, soignait le jardin et y faisait pousser fruits et légumes; c'était Étienne qui raccommodait les objets cassés, qui collait au besoin du papier sur les murs, qui était enfin le chef ouvrier de la famille; et le petit Adrien leur servait d'apprenti à tous les deux. Cela ne les empêcha point d'être les premiers dans leurs classes, de gagner des bourses au concours et de faire tout seuls leur chemin dans le monde : avec de la bonne volonté, on mène de front des occupations très diverses. Nous, les filles, nous savions coudre dans le neuf et dans le vieux, repriser, savonner, repasser, transformer une vieille redingote de notre père en une élégante jaquette pour l'une de nous, et trouver pour les petits un costume complet dans les défroques usées des aînés. Quand on avait bien réussi, quel triomphe! quelle joie! quelle félicitation à l'*artiste!* On ne peut pas se faire idée de ces joies-là, quand on a toute sa vie employé des tailleurs et des couturières.

Nos chefs-d'œuvre, c'étaient les robes de bal. Car nous allions au bal, et nous y faisions très bonne figure, je vous prie de le croire. Notre père était si estimé, si respecté, si admiré, pour son mérite et pour sa bonté! le nom de notre mère était associé au sien dans tout le bien qu'on disait de lui; et de tout cela il ne pouvait manquer de rejaillir quelque chose sur nous. Enfin, ma mère était fière de conduire au bal une, ou deux, ou trois filles fraîchement habillées de mousseline blanche et fraîchement coiffées de fleurs naturelles. Nous n'avons jamais porté une robe fanée, sous prétexte que la façon ou le blanchissage coûtent cher, ni une guirlande fripée, pour tirer parti une fois de plus de la dépense qu'on avait faite en l'achetant :

nos robes ne coûtaient guère qu'un peu de peine, et, avec des abris ingénieux, le jardinier Émile savait nous procurer des fleurs pendant tout l'hiver.

Le temps passa, et mes trois sœurs aînées se marièrent. Notre nombre n'effrayait pas : on nous savait tous si capables de nous tirer d'affaire nous-mêmes! Et puis, cinq filles, quand on a de la fortune, c'est très difficile à placer, parce qu'elles sont élevées richement et qu'on ne peut leur donner qu'une dot qui n'est pas en rapport avec leurs habitudes; mais quand on n'a pas du tout de dot à leur donner, qu'importe qu'elles soient deux, ou cinq, ou davantage? On ne peut pas dire qu'elles se fassent tort les unes aux autres. Enfin mes sœurs se marièrent très bien ; j'allai au bal toute seule pendant deux ou trois hivers, parce que ma petite sœur Germaine était encore trop jeune pour qu'on l'y menât; et je me mariai à mon tour.

Je ne peux pas vous dire que, dans les commencements de notre ménage, nous ayons coulé, Georges et moi, des jours filés d'or et de soie, si ce n'est au figuré : de ce côté-là, tout allait bien. Mais Georges sortait de l'école des mines, et le gouvernement ne lui donnait que fort peu d'or en échange de ses services : aussi n'y avait-il d'autre soie dans la maison que celle de ma robe de visites de noce. N'importe, nous étions très gais; et lorsque la pendule (un cadeau de mon frère Émile, acheté sur ses économies de jeune professeur) sonna minuit, le dernier soir de l'année où nous nous étions mariés, nous nous souhaitâmes de tout notre cœur l'année suivante aussi heureuse que celle qui venait de finir.

Le lendemain, nous devions fêter en famille la nouvelle année. Mais mon père me prévint; et dès le matin je le vis arriver, pendant que je rangeais mon

petit ménage : il avait voulu être le premier à me souhaiter la bonne année. Il me parla de mon mari, de notre situation, de nos espérances, du bonheur qu'il avait de me voir si bien mariée ; et enfin il s'arrêta, hésita, cherchant comment tourner ce qu'il avait à me dire ; une légère rougeur passa sur son visage, et, timidement, tirant quelque chose de son gousset :

« Tiens, ma petite chérie, me dit-il, prends cela... pour tes étrennes... je voudrais bien pouvoir te donner mieux que cela... »

Je regardai ce qu'il me glissait dans la main : c'était une grande pièce d'or : une pièce de cinquante francs !

« Oh ! papa ! m'écriai-je, je t'en prie ! Est-ce que j'ai besoin d'argent ? J'ai tout ce qu'il me faut. Garde-le pour les autres, pour maman... Cher père ! de combien de choses t'es-tu privé pour amasser cet argent-là ? »

Je me jetai dans ses bras en pleurant ; lui aussi, il avait des larmes dans les yeux. Avec quelle tendresse il m'embrassait ! quelle douce voix il avait, en s'excusant de ne pas pouvoir me donner une fortune, en s'accusant de n'avoir pas su s'enrichir, pendant que tel ou tel autre de ses confrères, qui ne le valait pas, possédait maintenant des biens au soleil. Et moi, je lui rendais ses caresses ; je lui disais, et mes paroles venaient du fond de mon âme, combien je l'aimais, combien je le respectais, combien j'étais fière de lui, de cette auréole d'honneur et de vertu qui couronnait ses cheveux blancs, combien je préférais le sort qu'il m'avait fait à celui de toutes les autres femmes, qui n'avaient pas l'honneur d'avoir un père comme le mien. Il caressait mes cheveux d'une main tremblante, en balbutiant : « Chère petite... pauvre petite... calme-toi,

ma chérie... tout le cœur de sa mère... Oh! mes bons enfants!... quel heureux père je suis! »

Enfin, se dégageant de mes bras, il me rassit tout doucement sur ma chaise et me dit en souriant :

« Prends la pièce de cinquante francs, ma chérie, elle ne manquera à personne. Je ne l'ai pas demandée à ta mère, et je ne me suis privé de rien pour l'avoir : c'est l'argent de mes petites consultations, que j'ai mis de côté pour cela; et je l'ai changé pour cette pièce d'or, afin que mon cadeau fût plus joli. Garde-la, tu me feras plaisir : c'est bon à trouver, dans un cas imprévu; ce sera ta petite réserve... »

Je vis que je l'affligerais en refusant, et je pris sa pièce. Je dois dire que quand je racontai la chose à Georges, il en fut presque aussi ému que moi.

« Cela ne m'étonne pas! » marmotta le peintre en passant le revers de sa main sur sa moustache, qui brillait comme si elle eût reçu de la pluie. Mme B... reprit :

— Quand on se voit à la tête d'une somme sur laquelle on ne comptait pas, on s'occupe, n'est-il pas vrai, de chercher à quoi l'on pourra bien la dépenser. Je n'avais que l'embarras du choix, à la vérité, et il y avait bien dix objets pour un dont le besoin se faisait sentir dans mon ménage. Mais cet argent, amassé pour moi par mon père, me paraissait sacré ; j'aurais rougi de le dépenser sans une nécessité absolue. Au bout du compte, il y avait assez de vaisselle dans mon buffet, assez de casseroles dans ma cuisine, assez de linge dans mon armoire; mes robes étaient presque neuves; nos meubles nous suffisaient, et quant à l'enfant que j'attendais, n'avais-je pas pour lui un joli berceau tout revêtu de mousseline blanche sur transparent rose, avec de chaudes couvertures tricotées,

don de ma sœur aînée, Thérèse, dont il avait élevé les trois enfants? A la vérité, il était d'osier : mais qui le voyait? et son petit habitant n'y dormirait-il pas aussi bien que dans un berceau de palissandre! Ma layette était prête : toutes les sœurs, les grandes et la petite, y avaient travaillé, et jamais on n'avait vu une réunion de plus chauds lainages et de plus jolies broderies. Je n'avais réellement besoin de rien : je serrai au fond de mon tiroir, dans mon porte-monnaie de noce, la pièce de cinquante francs de mon père.

Je ne vous ferai pas l'historique de mes premières années de ménage : les charges augmentaient, le moindre petit accident creusait dans mon budget un trou que je mettais des semaines à combler; le linge s'usait, la vaisselle se cassait; et si je n'avais écouté que mon premier mouvement, je n'aurais pas tardé à tirer la pièce d'or de son asile. Mais je réfléchissais; je me disais : « Ceci n'est pas un accident imprévu, c'est le cours des événements qui le veut, cela se renouvellera plus d'une fois; si je ne sais sortir d'embarras qu'en dépensant ma réserve, comment ferais-je une autre fois, quand je ne l'aurais plus? » et je m'évertuais à parer aux événements à force de travail et d'économie, afin de garder encore ma pièce de cinquante francs.

Cependant nous n'habitions plus Gerboisy; Georges avait eu son changement pour une ville plus grande, où il était un peu plus payé, mais où la vie était plus chère; et j'avais bien de la peine à mener la maison et à élever mes trois enfants. J'aurais désiré gagner de l'argent, moi aussi, et il me semblait que je le pouvais : j'étais capable d'enseigner la musique, le dessin, de faire un cours d'histoire, d'arithmétique ou

de français. Mais Georges ne voulait pas y consentir, pour toutes sortes de raisons, raisons d'orgueil, raisons de sentiment, raisons d'intérêt aussi, car, quoique ce soit peu juste, la pauvreté fait tort à ceux qui la laissent voir, et mes cours auraient pu entraver sa carrière. Il espérait trouver des travaux à faire, et m'exhortait à la patience, dont il me donnait l'exemple d'ailleurs; et je me résignais en attendant de meilleurs jours.

La chance me vint au moment où je ne la cherchais pas. J'entrai un jour chez un grand papetier pour y acheter un cahier de deux sous à l'usage de ma blanchisseuse. Il y avait plusieurs personnes dans le magasin, et, en attendant qu'on me servît, je m'amusai à regarder des aquarelles exposées sur des chevalets. Une dame en prit une, l'examina, en demanda le prix. « Quatre-vingts francs, madame! » répondit le papetier.

La dame remit l'aquarelle à sa place, en prit une autre, puis une troisième, s'informa de leur prix, et finit par acheter la première. Moi, je ne pensais plus à mon cahier de blanchissage; j'étais comme éblouie, j'avais des tintements dans les oreilles. Quatre-vingts francs! cent francs! soixante francs! Cette petite aquarelle, grande comme la main, valait vingt-cinq francs; celle-ci en valait cent cinquante! Je ne les trouvais pas déjà si remarquables; il me semblait qu'autrefois, quand je peignais, j'aurais fait aussi bien que cela... A la vérité, je ne peignais plus depuis longtemps; mais en m'y remettant, je retrouverais peut-être mon ancien talent... Je rentrai chez moi, où je fis pour ma blanchisseuse un cahier avec du papier écolier; et, profitant de ce que les enfants étaient sur le Cours avec leur bonne, je fouillai au fond d'une

armoire où j'avais serré mon ancien attirail d'aquarelliste.

J'eus bientôt trouvé la boîte, bien conservée, avec ses couleurs, ses pinceaux, ses godets; il y avait encore une feuille de papier tendue sur un châssis, et je m'installai près de ma fenêtre.

Je demeurais au troisième étage, et, par une échappée entre les toits, j'apercevais au loin, sur la rivière, une petite île toute baignée de lumière, près de laquelle était amarré un petit bateau de pêcheur.

« Voyons si je saurais faire l'île! » me dis-je, et je me mis à la besogne. Quelle joie! on eût dit que j'avais peint la veille. Nul embarras, nulle difficulté; je n'avais rien oublié : qui sait même? il me semblait que j'avais plutôt appris. Et c'était bien possible après tout Entre mes œuvres de jeune fille, œuvres de très bonne élève sans doute, mais qui n'avaient rien de personnel, et celle où je m'essayais maintenant, il s'était passé quelques années, où je ne m'étais pas servie de mon pinceau, mais où j'avais étendu et éclairé mon esprit; j'avais lu, j'avais pensé, j'avais beaucoup vu, et j'avais appris à voir. Il y avait un bon musée dans notre nouvelle résidence, et j'y étais souvent allée, guidée par Georges, qui ne peignait pas, mais qui aimait la peinture et qui s'y connaissait; enfin mon éducation d'artiste s'était continuée sans que j'en eusse conscience, et je me trouvais plus habile que la dernière fois que j'avais quitté le pinceau.

Je pus serrer mon œuvre, presque terminée, avant le retour des enfants et celui de Georges; le lendemain, avec quelques retouches, le tableau me sembla parfait. Le cœur battant, je l'enveloppai d'un grand papier blanc, je le cachai sous mon mantelet, et je

retournai chez mon papetier de la veille. Cette fois il n'y avait personne dans le magasin.

« Que désirez-vous, madame? me demanda le marchand, qui s'avança vers moi avec une politesse exquise.

— Je désirerais vous montrer une aquarelle, » lui répondis-je timidement; et je lui présentai mon œuvre, en ayant soin de la tenir dans un bon jour.

La figure du papetier se rembrunit : il devinait où j'en voulais venir, et il aimait mieux recevoir de l'argent que d'en donner. Pourtant il me fit meilleure mine quand il eut regardé mon aquarelle : sans doute il la jugeait de défaite et calculait ce qu'il pourrait gagner dessus.

« C'est joli, madame, très joli... un peu mou, peut-être... de la peinture d'amateur... Oh! je sais qu'il y a des amateurs qui valent des artistes... enfin c'est joli, très joli.

— L'achèteriez-vous?

— L'acheter? hum!... certainement... peut-être... cela dépend... pour servir d'intermédiaire... combien en demande-t-on?

— J'allais vous demander, monsieur, combien vous en offririez.

— Hum! combien... je ne suis pas un connaisseur, moi, je ne suis qu'un marchand. Vingt francs? »

Le cœur me sautait de joie. Vingt francs! j'aurais gagné vingt francs dans une après-midi, moi qui usais mes yeux tous les soirs à repriser du vieux linge pour arriver à gagner quoi? vingt sous peut-être! Je sus pourtant dissimuler, et je dis au papetier d'un air dégagé :

« C'est bien peu! Vous en avez là (et j'indiquais celles qui étaient en montre) qui ne valent pas celle-ci et dont vous demandez davantage.

— Hum! c'est vrai, madame; mais d'abord il y a le gain de l'intermédiaire; et puis, le public connaît ce nom-là, et le paye. L'artiste me donne plusieurs tableaux à la fois, et les acheteurs ont du choix : ce qui ne plaît pas à l'un plaît à l'autre, et à la fin tout se vend...

— Je pourrai vous en apporter plusieurs, monsieur, si vous voulez du choix.

— Hum! très volontiers, madame... Mais alors, si vous vouliez me permettre de vous donner un conseil, je vous engagerais à les faire encadrer. Une aquarelle encadrée gagne cent pour cent. Tenez, voyez la vôtre; je disais tout à l'heure que c'était un peu mou; voyez avec cette simple bordure plate, quelle vigueur! Faites-les encadrer, vous les placerez bien plus avantageusement.

— Et combien coûterait cette bordure plate?

— Avec le verre, le carton, le travail... ce serait quinze francs, tout au juste... et je vous traite en artiste, croyez-le bien... seulement, je tirerai davantage de l'aquarelle. Essayez, je vous y engage; vous verrez que vous en serez contente. »

J'hésitais : risquer quinze francs? Et si l'aquarelle ne se vendait pas? Tout à coup, une idée me vint : les cinquante francs de mon père! C'était bien ici un besoin imprévu, c'était une tentative à faire, qui pouvait nous tirer de peine pour toujours. Rapidement, j'examinai ma conscience; non, ce n'était pas le désir d'une vaine gloire qui me poussait, ce n'était pas l'envie de faire parler de moi, de me distinguer des autres femmes; c'était seulement le désir d'être utile à mes enfants, à mon mari qui travaillait pour moi depuis cinq années. Je me décidai. « Faites mettre la bordure, dis-je au papetier; je vous apporterai d'autres aquarelles. »

Le lendemain, quand je vins payer la bordure et acheter du papier pour de nouvelles aquarelles, je vis mon œuvre dans sa gloire, à la meilleure place; évidemment le marchand fondait quelques espérances sur elle et sur ses sœurs futures. Je courus chercher Georges à son bureau, et, en revenant à la maison avec lui, j'eus soin de passer devant l'étalage du papetier et de lui faire regarder les aquarelles.

« Tiens! en voilà une qui est jolie, dit-il en indiquant la mienne. N'est-ce pas la petite île qu'on voit de nos fenêtres?

— Justement; regarde-la bien, et je te dirai de qui elle est, quand nous serons à la maison. »

Il me regarda d'un air étonné; et il comprit sans doute, car il ne me fit pas de questions en chemin. Quand nous fûmes en tête-à-tête dans notre chambre, je lui dis tout.

« Pauvre amie! dit-il en soupirant, tu l'as donc sacrifiée, la pièce de ton père?

— J'y ai fait une marque avec mes ciseaux; peut-être la retrouverai-je un jour, et si je suis assez riche dans ce temps-là, je la rachèterai et la remettrai dans le porte-monnaie d'ivoire. »

« Et elle va y rentrer! s'écria le peintre. Je vous félicite, madame! mais êtes-vous bien sûre que ce soit la même?

— Voici ma marque! je reprends la brebis égarée, pour la faire rentrer au bercail. Je la garderai comme on garde une médaille précieuse, comme une relique de mon père qui n'est plus.....

— Et la suite de votre histoire?

— La suite n'a rien d'intéressant. Mes aquarelles se sont vendues de mieux en mieux, à mesure que je faisais des progrès; j'en ai envoyé au Salon, où elles

ont été remarquées, et j'ai fait peu à peu mon chemin comme artiste, surtout depuis que Georges a trouvé à Paris une position dans l'industrie. Ce n'est pas d'ailleurs ma propre histoire que j'ai voulu vous raconter, mais celle des cinquante francs de mon père. »

Elle se leva et sonna pour demander le thé.

LA

FORTUNE DE FRITZ BRAENDLER

Fritz Braendler était, dans son jeune âge, un apprenti cordonnier. Dans ce temps-là, sa fortune ne brillait pas encore d'un bien vif éclat : le père Braendler, chaudronnier de son métier, avait assez de peine à nourrir ses six garçons et ses quatre filles. Fritz, qui était l'aîné de la famille, ne coûtait plus rien, depuis qu'il travaillait chez maître Schirmel, le plus habile cordonnier de Thierenburg; il apprenait très bien le métier, et maître Schirmel complimentait journellement son confrère Braendler sur les dispositions remarquables que Fritz apportait dans le bel art de la cordonnerie. Maître Schirmel pensait ce qu'il disait, et la preuve, c'est que dans ses rêves d'avenir il voyait, dans un lointain doré, sa petite boutique se transformant en un grand magasin, surmonté d'une enseigne portant les noms unis de Schirmel et Braendler : et ce n'était plus Mme Schirmel qui trônait au comptoir; Mme Schirmel tricotait paisiblement dans l'arrière-boutique, et à sa place rayonnait, fraîche et blonde, la petite Lottchen, la nièce et l'unique héritière de maître Schirmel, devenue Mme Fritz Braendler. Pour que maître Schirmel songeât à prendre son apprenti comme associé et à lui donner sa nièce, il fallait,



FRITZ TOMBA EN EXTASE DEVANT CET ANIMAL EXTRAORDINAIRE.

certes, qu'il crût du fond du cœur à son avenir dans la cordonnerie.

Vanité des rêves humains! Jamais Fritz Braendler ne devait tailler, ajuster, coudre ni coller le cuir, le satin ou le coutil pour chausser les pieds qui foulaient le pavé de Thierenburg. Fritz Braendler, malgré son jeune âge, était certes un cordonnier remarquable; mais il avait l'esprit curieux, et son imagination se trouvait à l'étroit dans l'enceinte resserrée de Thierenburg. Il ne fallait qu'une occasion pour mettre le feu aux poudres.

Cette occasion, ce fut le père Biermann, le vieil afficheur, qui la lui fournit, bien innocemment du reste. Le père Biermann ne pouvait pas prévoir, en collant sur le mur de la vieille halle l'affiche d'une ménagerie qui venait s'installer à la foire de Thierenburg, que Fritz passerait par là, en portant les bottes neuves de M. le conseiller Recht, et qu'il se monterait la tête à propos d'un gorille. Car c'était un gorille (le premier gorille venu en Europe, disait l'affiche) que le père Biermann était en train de coller sur le mur, lorsque Fritz s'arrêta sous les arcades de la halle. Il tomba en extase devant cet animal extraordinaire; et personne ne peut savoir combien son extase aurait duré, si le valet de chambre de M. le conseiller, envoyé par son maître à la recherche des bottes que M. le conseiller attendait pour aller dîner chez le bourgmestre, ne l'eût rappelé sur la terre au moyen d'un bon coup de pied, lequel nécessita un fort coup de brosse que la mère Braendler dut donner le soir à la culotte de Fritz.

Si Fritz avait eu dans sa poche assez de pfennings pour payer son entrée dans la ménagerie, il n'aurait sûrement pas conservé ses illusions sur le compte du gorille, qui n'était qu'un singe des plus vulgaires.

Mais comme il n'avait point d'argent, il n'entra pas dans la ménagerie, et resta dévoré du désir de voir un gorille. Il cherchait partout des détails sur cet animal, et tout ce qu'il apprenait augmentait son désir : cela devenait une fascination.

Thierenburg, une fort aimable petite ville, qu'on oublie toujours de marquer sur les cartes, n'est qu'à quatre ou cinq lieues de Hambourg : c'est une distance qu'un garçon de quinze ans peut aisément franchir à pied. Aussi, le lendemain du jour où Fritz Braendler, élevé par son patron à la dignité d'apprenti salarié, eut touché ses premiers honoraires, le soleil levant éclaira ledit Fritz, un bâton sur l'épaule et son paquet au bout de ce bâton, arpentant à grands pas la route qui mène de Thierenburg à Hambourg. Une lettre, qu'il avait écrite de sa plus belle écriture, informait ses parents de sa résolution de voyager et de faire fortune, et leur demandait leur bénédiction. Il leur recommandait de mettre à sa place chez Schirmel son frère puîné, Johann, à qui il avait montré par passe-temps le maniement de l'alène et du tire-pied, et qui annonçait d'aussi étonnantes dispositions que lui-même pour la cordonnerie.

Fritz arriva à Hambourg, et courut bien vite au port. Il voulait s'embarquer; mais il tenait à choisir sa destination. Ce n'était pas qu'il se souciât du climat, ou des productions, ou de la beauté des pays où il irait : non, il divisait toutes les contrées qui sont sous le soleil en deux catégories : les pays à gorilles et les pays sans gorilles. Des pays à gorilles, il n'y en a pas beaucoup; Fritz en savait la liste par cœur, toutes ses études s'étant portées là-dessus depuis quelque temps; il fallait s'enquérir des navires qui partaient pour ces pays-là.

Comme il regardait autour de lui, indécis, se demandant par où il commencerait ses investigations, un marin qui passait en courant et qui retournait la tête pour saluer une dernière fois des camarades, le heurta violemment. Fritz, ébranlé par le choc, se rattrapa comme il put et s'accrocha au marin, qui n'était pas bien solide sur ses jambes, à cause des adieux : ils roulèrent ensemble sur le quai.

C'était une manière comme une autre de faire connaissance. Le marin jura d'abord; puis, comme c'était un brave homme, il demanda à l'enfant s'il ne lui avait point fait de mal; et il lui expliqua qu'il était pressé, parce qu'il rejoignait son bateau qui allait lever l'ancre à la présente marée. Son bateau était la *Dorothée*, chargée de cuirs et de tout un matériel de cordonnerie pour le Gabon.

Le Gabon! pays à gorilles! Et la *Dorothée* partait tout de suite : comme cela faisait bien l'affaire de Fritz : on n'aurait pas le temps de le rattraper, si l'on courait après lui. Il suivit le marin, et, dans la confusion du départ, il put se glisser à bord de la *Dorothée* et se cacher dans un coin. Fritz était sobre, et il avait un morceau de pain dans sa poche : il le grignota pour son dîner, et s'endormit en rêvant gorilles.

Quand il se réveilla, le bateau était en pleine mer. Il sortit de sa cachette et alla se présenter au capitaine. Le capitaine le reçut fort mal, comme on peut croire; mais il n'avait pas envie de se déranger de sa route pour le ramener à Hambourg; il le garda donc, en l'employant comme mousse. Et Fritz savait très suffisamment le métier de mousse quand la *Dorothée* arriva en vue des côtes du Gabon.

Elle n'en eut jamais que la vue. Une tempête furieuse la rejeta en pleine mer, la ballotta pendant

plusieurs jours, et finit par la jeter, désemparée et entr'ouverte, sur des rochers inconnus. Il ne restait plus qu'une demi-douzaine d'hommes de l'équipage, et Fritz était l'un des six. Il s'était bien cru perdu, et il avait regretté la boutique de maître Schirmel; mais quand la tempête s'apaisa, et qu'il put, en marchant sur les rochers, gagner la terre avec ses compagnons, il se reprit à l'espoir de vivre et de voir des gorilles.

Il crut même en voir, à peine débarqué. De grands diables tout noirs et peu vêtus surgissaient de tous côtés, et accouraient en gesticulant et en montrant de grandes dents blanches. Mais ils parlaient : c'étaient donc des hommes; et Fritz eut grand'peur d'être mangé. Pourtant il ne le fut point; les sauvages se contentèrent de danser autour de lui et de ses compagnons, et de les lier solidement pour les empêcher de s'enfuir; puis ils gagnèrent le bateau naufragé, et les Européens les virent bientôt reparaître, habillés de tout ce qu'ils avaient pu trouver, et s'amusant, avec de grands cris de joie, de tous les objets qu'ils ne connaissaient point.

Quand ils furent revenus vers leurs prisonniers, Fritz les trouva si singulièrement accoutrés qu'il ne put s'empêcher de rire. Cela plut au chef, qui se mit à rire aussi, et qui lui tapa sur l'épaule avec un air d'amitié. Il le fit délier, le garda près de lui, et s'appuya sur son épaule tout le temps que les hommes déchargèrent le butin : et cela dura jusqu'au moment où la marée montante entraîna en pleine mer les restes de la *Dorothée*. Alors le chef fit emporter ses conquêtes et emmena ses captifs à son village.

Là, on s'occupa de partager le butin : cela ne se fit pas sans querelles, et les pauvres prisonniers, qui

ne comprenaient pas la langue des sauvages, s'imaginaient sans cesse qu'il était question du genre de mort qu'on leur réservait ou de la manière dont on les ferait cuire. Enfin le chef s'approcha d'eux et donna un ordre à ses hommes. En un clin d'œil, les six captifs furent saisis, renversés, couchés à terre, et... déchaussés. Ce n'était pas à leur vie qu'on en voulait, c'était à leurs souliers, qui passèrent bien vite aux pieds de six sauvages. Le chef et plusieurs autres s'étaient déjà chaussés avec les souliers trouvés sur la *Dorothée*.

Mais toute la tribu n'était pas chaussée, il s'en fallait de beaucoup; et la guerre allait s'allumer entre les pieds chaussés et les pieds nus, lorsque Fritz se souvint fort à propos des leçons de maître Schirmel. On avait déposé tout près de lui, sur le tertre où siégeait le chef, un amas de peaux, des boîtes de clous, de la poix, des outils de cordonnier, le tout pêle-mêle. Fritz alla au chef, et essaya de lui expliquer qu'on pouvait chausser toute la tribu avec ces choses-là. Le chef ne comprit point; mais il trouva que les gestes de Fritz étaient drôles, et il se mit à rire aux éclats. Son peuple en fit autant : Fritz, profitant de l'accalmie, saisit un tranchet, tailla un soulier, et fit voir au chef, en l'appliquant sur son propre pied, ce qu'il comptait faire. Pour le coup le chef comprit, et Fritz, enchanté, enfila une aiguille, cousit, colla, cloua, fit un soulier complet, sous les yeux de toute la tribu noire, qui l'entourait, haletante d'admiration.

Chez les sauvages, on est grand homme à bon marché. Fritz fut solennellement adopté par le chef, qui n'avait point de fils; Fritz fut installé dans la plus belle hutte du village, nourri des mets les plus recherchés (il eût sans doute préféré un plat de choucroute,

mais on n'en fait pas dans ce pays-là), et on le révéra presque à l'égal d'un dieu. Seulement, il lui arriva plus d'une fois de regretter la boutique de maître Schirmel, où on laissait souvent son ouvrage pour regarder deux chiens qui se battaient ou deux commères qui bavardaient à la fontaine. Les sauvages avaient fini par comprendre très bien ce qu'il faisait; et, dans leur impatience d'être chaussés, ils ne lui permettaient pas de se reposer un instant. A peine s'ils le laissaient dormir, quand la nuit était venue; et dès que le jour paraissait, ils lui présentaient son cuir et ses outils, et il lui fallait se remettre à l'ouvrage.

Fritz était un garçon intelligent. Avant que toute la tribu eût des souliers aux pieds, il était parvenu à entendre un peu la langue des sauvages; et, moitié par signes, moitié en parlant, il causait et s'entretenait en bonne amitié avec eux. Quand sa tâche fut terminée, le chef, qui était un homme riche et généreux, le combla de présents. Il lui donna ses gris-gris les plus précieux, son plus beau collier de verroterie, son plus beau casse-tête; et, se rappelant que les Européens, avec qui il avait fait un peu de commerce à l'occasion, aimaient par-dessus tout la poudre d'or, les dents d'éléphants et les esclaves nègres, il lui offrit, avec son plus gracieux sourire, une douzaine d'esclaves assortis, une caisse pleine de poudre d'or et de magnifiques défenses.

Fritz accepta l'or et l'ivoire, et renvoya les nègres chez eux. Cette belle action le rendit très populaire; et quand le vieux chef mourut, Fritz, adopté par lui, lui succéda sans opposition.

Voilà donc Fritz roi d'une peuplade de nègres. Il se conduisit en très bon roi; il ne fit point couper de

têtes; tout au plus fit-il donner quelques coups de bâton à l'occasion. Il prit pour ministres les cinq hommes blancs, qu'il avait protégés, depuis qu'il était héritier présomptif, contre les caprices de son auguste maître et père adoptif, et à eux six ils essayèrent de civiliser un peu les sauvages. Mais c'était une tâche bien difficile; et Fritz y renonça bientôt et s'occupa seulement de réunir le plus de poudre d'or et de dents d'éléphants qu'il lui fut possible.

Au bout d'un an, il possédait un trésor considérable; mais son peuple n'était pas content de lui : un roi qui ne s'occupait seulement pas de savoir s'il y avait dans le pays des tribus à attaquer, est-ce que c'était un roi? Un arrière-cousin du dernier chef se mit à la tête des mécontents; et Fritz se disait avec amertume : « Ce que c'est que de ne pas s'entendre! Voilà un gaillard qui me coupera le cou un de ces jours pour prendre ma place, une place que je lui céderais si volontiers! »

En effet, le rival de Fritz leva un beau jour l'étendard de la révolte; les partisans de Fritz coururent aux armes, et la bataille allait s'engager... lorsqu'on entendit tout à coup un roulement de tambours... Les combattants stupéfaits s'arrêtèrent, et un groupe d'hommes blancs, bien armés, s'approchèrent en faisant des signes d'amitié.

C'était l'équipage d'un brick allemand qui était déjà venu sur cette côte quelques années plus tôt, et qui avait fait du commerce avec les naturels. Fritz saisit l'occasion aux cheveux; il déclara à ses sujets, dans un fort beau discours, qu'il abdiquait en faveur de son compétiteur; et il leur demanda seulement de l'aider à transporter son or et son ivoire à bord du brick allemand. Le capitaine ne demanda pas mieux que

de le prendre : il pouvait payer largement son passage et celui de ses compagnons.

Fritz Braendler revint donc riche dans la petite ville de Thierenburg. Il était las de voyager, et il se contenta de jouir de sa fortune dans sa patrie, et d'en faire jouir sa famille; ses sœurs furent bien dotées, et son frère Johann épousa Lottchen et devint l'associé de maître Schirmel. Mais Fritz Braendler, riche, honoré, bourgmestre de sa ville natale, avait des accès de mélancolie. Il ne passait pas volontiers sous les arcades des halles, où se voyaient encore les lambeaux d'une vieille affiche; et quand il entendait quelque jeune poète se plaindre, comme c'est l'habitude des poètes allemands, de ne pas pouvoir atteindre son idéal, il soupirait et murmurait tristement : C'est comme moi! j'ai eu beau faire, je n'ai jamais vu, je ne verrai jamais de gorille! »

LE SANTON IBRAHIM

Aucun santon n'eut jamais en terre musulmane une plus grande réputation de vertu que le hadgi Ibrahim ben Ali. Son voyage à la Mecque l'avait déjà signalé à la vénération de ses concitoyens; la vie qu'il mena à partir de son retour ne laissa plus de bornes à leur admiration. Il passait toutes ses journées près de la mosquée, accroupi sur le tapis que tout bon musulman doit porter avec soi pour faire la prière, et il roulait continuellement dans ses doigts le chapelet sur lequel il répétait les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah. Il ne bougeait de là que trois fois par jour à l'appel du muezzin, pour aller à la piscine chercher l'eau nécessaire à ses ablutions, qu'il faisait avec la plus grande dévotion; il dormait dans une cellule meublée d'une natte de paille; il ne vivait que des aumônes des fidèles, et comme ces aumônes étaient fort abondantes, il en abandonnait la plus grosse part aux autres pauvres derviches et santons qui hantaient les alentours de la mosquée. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il fût l'objet du respect de tous; les hommes le saluaient, les femmes se baissaient pour baiser le bord de son haïk, et les petits enfants le regardaient de loin en se disant les uns aux autres : « C'est le saint! »

A force d'entendre dire : c'est le saint! Ibrahim avait fini par trouver que cette qualification lui convenait parfaitemeut. Il ne manquait à aucune des pratiques recommandées par la loi; il avait fait à pied, en mendiant sur sa route, le voyage au tombeau de Mahomet; il était certainement un des élus d'Allah. Aussi, quand il avait quelque temps occupé ses pensées à la méditation de sa propre vertu, il se récitait à lui-même les versets du Coran où le Prophète détaille avec complaisance les délices du paradis qui attendent les vrais croyants; et il en jouissait par anticipation. Inutile de dire que les autres hommes lui paraissaient fort peu de chose, et que les plus fervents trouvaient à peine grâce devant lui. Ceux qu'il accusait de tiédeur s'attiraient toute son indignation.

Parmi ces derniers se trouvait un pauvre homme, Mourad-ben-Ismaël, dont la vie, il faut bien le dire, ne ressemblait guère à celle du santon. Il n'était point allé à la Mecque, vu qu'il avait toujours eu autre chose à faire que de voyager. Tout jeune, il avait dû soutenir sa mère veuve et malade, et élever ses petits frères; et comme il n'avait jamais eu le loisir d'apprendre un métier productif, il gagnait sa vie et toutes celles dont il était chargé en portant des fardeaux, en faisant des commissions pour l'un ou pour l'autre, en s'employant à toutes les besognes qu'on voulait bien lui confier, si rudes ou si rebutantes qu'elles fussent. Il lui arrivait même parfois de travailler gratis, c'est-à-dire de faire l'ouvrage de quelque pauvre diable trop las ou trop malade pour s'en acquitter lui-même; tout cela ne l'empêchait pas d'être gai et de trouver la vie bonne. Mais Ibrahim avait remarqué que ses ablutions et ses oraisons n'atteignaient jamais tout à fait la longueur réglementaire, et il le tenait pour un musulman

indigne, beaucoup plus désireux de retourner à son travail profane que d'invoquer Allah par tous les noms qu'il a révélés à son prophète.

Un jour que le muezzin, du haut du minaret, venait de crier d'une voix éclatante l'appel à la prière, et que tous les fidèles entraient dans la mosquée ou étendaient leurs tapis sur la terre pour s'y agenouiller, un taureau furieux, qui avait brisé ses liens, apparut tout à coup, courant rapide comme le vent, et présentant en avant ses cornes menaçantes. La foule fuyait, éperdue; le taureau arriva tout près d'Ibrahim, qui ne le regarda pas, et, sans bouger, continua à murmurer ses invocations à Allah. Il ne s'émut même pas à un cri poussé par la foule: une femme qui fuyait, emportant deux enfants dans ses bras, était tombée à dix pas d'Ibrahim, et le taureau s'élançait vers elle, les cornes baissées.

Le santon resta immobile; mais un homme, bravant le danger, se jeta au-devant de la bête furieuse, la saisit par les cornes et essaya de la terrasser. On le vit traîné un instant, on entendit les mugissements du taureau, on vit couler du sang sur la terre; puis le taureau et l'homme s'affaissèrent en même temps et ne se relevèrent pas. Le couteau de Mourad avait tranché la vie du taureau, mais Mourad, sanglant et inanimé, ne donnait plus signe de vie. On le releva et on le porta dans sa demeure.

La nuit suivante, Ibrahim eut peine à s'endormir, et son sommeil ne fut pas de longue durée. Il s'éveilla tout à coup, et il lui sembla qu'il était entraîné avec une vitesse sans mesure dans une étendue sans bornes. Autour de lui, tout était noir; une flamme qui volait devant lui éclairait seule la route où on l'emportait. Une figure immense, d'une beauté sinistre, le tenait

par les cheveux et lui faisait fendre l'espace à sa suite; et c'était au front de cet être effrayant que brillait la flamme qui traçait leur chemin dans l'espace. A son front sévère, à ses grandes ailes sombres, au glaive dont il était ceint, Ibrahim reconnut Azraël, l'ange de la mort. « Suis-je donc mort pendant mon sommeil? » pensa Ibrahim; et il frissonna. Puis, regardant autour de lui, il vit qu'il n'était pas seul à faire le funèbre voyage; de l'autre main, l'ange tenait un autre trépassé, et Ibrahim reconnut Mourad.

Plus rapide que le vent, l'ange franchit la distance qui sépare la terre du ciel et déposa ses deux victimes au pied du trône d'Allah. Ibrahim reprit un peu d'assurance, en songeant à sa vie passée; et, jetant un regard sur Mourad, prosterné et tremblant, il eut pitié de lui. Mais Mourad n'avait pas besoin de sa pitié; car une grande voix, puissante comme le tonnerre et douce comme le chant d'une mère qui endort son enfant, se fit entendre et appela les deux trépassés.

« Viens, mon fils Mourad, toi qui as donné ta vie pour sauver la vie de mes créatures, viens, je te rends une vie meilleure que celle que tu as laissée sur la terre. Viens! car c'est pour toi et pour ceux qui te ressemblent que j'ai créé mon paradis. »

Le visage de Mourad s'illumina d'une joie infinie, et il se leva pour se diriger vers le paradis. Et Ibrahim se leva aussi pour le suivre. Mais Azraël étendit son glaive devant lui, et la grande voix parla de nouveau :

« Où vas-tu, Ibrahim? ce séjour n'est pas fait pour toi. Quel bien as-tu fait à tes frères! à qui as-tu été utile dans la vie que je t'avais donnée? qui as-tu aimé? pour qui as-tu souffert? à qui t'es-tu sacrifié? Tu as prononcé beaucoup de paroles : le vent les a emportées, et tu arrives devant moi les mains vides

de bonnes œuvres. Tu n'as pas su trouver la clef du paradis : il ne s'ouvrira pas devant toi, va, descends dans les gouffres où tu as choisi ta demeure. »

Terrifié, Ibrahim se sentit saisir par la main puissante d'Azraël; l'ange le secoua un instant au-dessus de l'abîme, puis ouvrit la main... Ibrahim tomba...

Il ouvrit les yeux dans sa cellule, où pénétrait un rayon de soleil levant. On entendait au dehors les premiers bruits du matin; c'était le réveil, c'était la vie! « Quel rêve! se dit Ibrahim. Et Mourad? »

Il se leva, se tourna vers la Mecque, et fit sa prière; il la fit plus courte qu'à l'ordinaire, mais elle n'en fut peut-être que meilleure. A partir de ce jour, on ne vit plus guère le santon sur son tapis, ce qui contrista ses plus zélés admirateurs, mais on le vit travailler de ses mains pour gagner sa vie, ce qui parut bien extraordinaire, de la part d'un aussi saint personnage. Mais Ibrahim avait cessé de demander à autrui l'opinion qu'il devait avoir de lui-même; et il cherchait à amasser un trésor de bonnes œuvres pour le jour où il paraîtrait autrement qu'en rêve devant le trône d'Allah. Son premier soin fut de chercher Mourad, de le soigner, de le guérir, et de l'aider à pourvoir aux besoins de sa famille. Et quand Mourad, tout surpris de le voir travailler pour lui, se confondait en excuses et en remerciements de la peine que prenait le saint pour un pauvre homme comme lui, Ibrahim lui répondait humblement : « Mon frère Mourad, j'ai été aveugle et insensé pendant bien des années, j'ai vécu dans l'orgueil, et je vous ai méprisé; mais Allah m'a éclairé, et j'ai compris que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de chercher à vous ressembler. Loué soit Allah! »

IL N'Y A SI LONG JOUR

QUI NE VIENNE A LA NUIT

Elle est longue et rude, la journée de travail. La bise glace les membres du laboureur, qui dirige le soc de la charrue en excitant son attelage de la voix et de l'aiguillon; le soleil brûle le visage du moissonneur, qui de sa lourde faucille couche entre les sillons les gerbes d'épis mûrs; les faneurs et les faneuses s'arrêtent par moments, épuisés de fatigue, pour essuyer la sueur qui ruisselle de leur front; l'ouvrier des villes, qui manie péniblement le marteau ou la hache, qui taille la pierre dure ou qui porte de lourds fardeaux; la pauvre ouvrière qui use ses yeux et meurtrit ses doigts à piquer l'aiguille du matin au soir; tous, hiver comme été, comptent les heures qui s'écoulent, et répètent au fond de leur cœur : « Elle est longue et rude, la journée de travail. »

Mais le soleil trace dans le ciel sa route éblouissante; il monte, plane et redescend, et l'occident s'empourpre à son approche... il disparaît! Adieu, soleil, qui éclaires les travaux et les fatigues des enfants des hommes! Salut, nuit bienfaisante, qui leur apportes le repos! C'est après toi qu'ils ont soupiré, quand le fardeau dépassait leurs forces; c'est ta pensée qui les a soutenus et qui leur a donné du courage. Ils savaient

que tu viendrais, que tu ne pouvais pas manquer de venir; et l'on supporte plus patiemment une peine qui doit prendre fin. Répare leurs forces épuisées, nuit consolatrice, toi le plus doux des bienfaits de Dieu, pour que demain, en reprenant leur tâche, ils se disent, confiants et pleins d'espérance : *Il n'y a si long jour qui ne vienne à la nuit.*

Elle est longue et rude la bataille de la vie. Qui ne l'a pensé? Qui ne l'a dit? Qui n'a eu ses heures de découragement? Qui n'a cherché d'un œil désolé à pénétrer l'avenir impénétrable? Qui ne s'est, à certains moments, cru tombé dans un abîme de douleur dont il ne pourrait jamais sortir? Et tout passe pourtant, la douleur comme la joie. Pourquoi donc s'affliger comme ceux qui n'ont point d'espérance? Pourquoi se désespérer de la vie, comme si elle ne devait pas finir? Levons les yeux vers notre Père qui est aux cieux. N'a-t-il pas placé l'ange de la mort au soir de la vie, comme l'ange du sommeil au soir de la journée? Tu souffres? rassure-toi; ta souffrance ne durera pas toujours : *Il n'y a si long jour qui ne vienne à la nuit.*

LE PETIT MODÈLE

I

EN HAUT DU PREMIER ESCALIER

Elle avait deux escaliers, la maison n° 47 de la rue ***. C'était donc une grande maison; et, comme ce n'était pas une maison riche, elle était desservie par un seul concierge, dans la loge duquel il n'y avait ni piano, ni armoire à glace; un modeste petit concierge de l'ancien temps, tailleur en vieux, très habile à vêtir de neuf les jeunes garçons avec les défroques de leur père. Il travaillait toute la journée, assis les jambes croisées sur sa grande table noire, pendant que Mme Cabaret, son épouse, balayait les deux escaliers et faisait les commissions, voire même le ménage d'un certain nombre de ses locataires. Car il n'y avait guère que les locataires des trois premiers étages qui eussent le luxe d'une bonne à tout faire : les deux étages supérieurs, découpés en petits appartements, ne logeaient que des ménages peu fortunés, qui se contentaient des services d'une femme de ménage, quand ils ne se servaient pas eux-mêmes. Et quand un locataire du n° 47 avait besoin d'une femme de ménage, il ne pouvait mieux faire que de s'adresser à Mme Cabaret, ou à sa fille Mélanie. Les deux femmes se valaient : propres. adroites, actives, honnêtes toutes

les deux ; un peu plus d'expérience chez la mère, un peu plus de force chez la fille, cela revenait au même pour le résultat. Mme Cabaret connaissait les endroits et les heures où l'on paye le moins cher possible, et elle avait toujours soin de choisir ces endroits et ces heures-là pour faire ses emplettes et celles de ses locataires, heureuse et triomphante quand elle avait réussi à leur faire une économie de deux sous sur le prix qu'ils auraient payé eux-mêmes.

Pendant que ce phénix des concierges s'agite en proie au grand coup de feu des ouvrages du matin, montons un peu le premier escalier. Tout en haut des cinq étages, une porte donne accès dans une toute petite antichambre : à gauche, une cuisine microscopique où une dame d'âge mûr, en robe noire et en bonnet de veuve, prépare elle-même le déjeuner : en face, deux chambres à coucher ; à droite, une grande pièce éclairée par en haut et affectée à des destinations fort diverses. Dans un coin, un fauteuil placé devant une table à ouvrage, une grande corbeille pleine de linge qui attend l'aiguille de l'ouvrière ; un autre fauteuil devant un petit secrétaire ; un vieux canapé garni de coussins aux broderies variées ; par terre, un tapis devant le canapé, des tabourets devant les fauteuils : c'est le salon et le cabinet de travail de la dame. Dans un autre coin, une table couverte d'une nappe blanche et garnie de deux couverts : ce coin-là est la salle à manger. Puis, dans tout le reste de la pièce, des études peintes, des dessins attachés au mur ; des tableaux sur des chevalets ; des mannequins allongeant une jambe, étendant un bras, renversant la tête ; des plâtres, moulages d'après l'antique : il n'y a pas besoin de dire que nous sommes dans l'atelier d'un peintre.

Le peintre est là, assis devant une grande toile, sa palette à la main. Il regarde son tableau, et il n'est pas content de ce qu'il a fait, car il pousse des soupirs à faire tourner un moulin. Il sort pourtant de sa rêverie, en voyant entrer sa mère, un plat fumant à la main.

« Ah! mère, le sommelier est en retard! » s'écrie-t-il. Il bondit sur une clef accrochée à un clou, allume une lanterne, s'empare d'un panier à vin, et descend l'escalier quatre à quatre. Sa mère pose les côtelettes sur la table et s'assied : elle sait bien que le sommelier ne mettra pas grand temps à aller à la cave.

En effet, cinq minutes ne sont pas écoulées, qu'il revient avec son panier plein de bouteilles, et s'assied en face de sa mère.

« Pauvre mère, tu m'as attendu! ta côtelette va être froide. C'est celle-ci, n'est-ce pas? la plus cuite. Permets que je te serve. Là! voilà du pain, du vin frais. A ta santé! »

Et Georges Denouy, se servant à son tour, attaqua sa côtelette avec un appétit de vingt-quatre ans. Sa mère mangeait aussi; mais tout en mangeant elle le regardait, et elle prenait un air soucieux.

Quand le déjeuner fut fini, Georges aida sa mère à desservir, à secouer la natte placée sous la table, et à remplacer la nappe par un tapis. Puis il se rassit devant son tableau, roulant entre ses doigts une cigarette qu'il ne fuma point, et resta là immobile et morne. Il ne s'aperçut pas que sa mère était revenue et le regardait d'un air inquiet.

« Voyons, qu'y a-t-il, mon enfant? dit-elle en lui posant affectueusement la main sur la tête.

— Rien, mère, rien de plus... Tu es habituée à mes maussaderies d'artiste, tu me les pardonnes,

n'est-ce pas? C'est si triste, vois-tu, de ne pouvoir rendre sur la toile ce que l'on sent en soi!

— Tu n'es pas content? dit la mère en regardant le tableau. Pourtant ton Daniel est superbe; et les lions me paraissent très bien... Sais-tu? je suis allée exprès au Jardin des Plantes pour observer les lions, afin de pouvoir me faire une opinion sur les tiens...

— Chère mère!... oui, les lions, Daniel, je n'en suis pas mécontent... mais l'ange! Voilà trois fois que je le recommence, sans compter les modifications que j'ai fait subir à mes trois essais : rien de bon! C'est à désespérer.

— Tu devrais prendre un modèle, lui faire essayer diverses poses.

— Oui, un modèle... quel modèle? Je n'en vois pas qui ressemble à mon ange, tel que je le rêve. Les enfants du peuple, à l'âge qu'il me faut, ont les cheveux courts et vont à l'école : je suis allé souvent aux Tuileries et au Luxembourg pour étudier de beaux enfants aux cheveux bouclés; mais quelles poupées que ces enfants-là! de vraies gravures de modes. De la coquetterie, et pas de simplicité : pas une attitude naturelle. Et parmi les modèles qu'on paye, il n'y en a pas de beaux, à ce terrible âge de six ou sept ans.

— Si tu faisais ton ange plus âgé? en lui donnant seize ou dix-huit ans, par exemple, tu trouverais des modèles parmi les jeunes filles.

— Non! ce n'est pas mon idée. La force qui arrête les lions, ce n'est pas la force matérielle : plus l'ange sera jeune et faible en apparence, plus il représentera mieux pour moi cette puissance mystérieuse qui jette les lions aux pieds du prophète... Je choisis six ou sept ans, pour ne pas tomber dans les chérubins joufflus... Enfin, je vais chercher encore. »

Et Georges Denouy, prenant ses pinceaux, se remit à l'ouvrage.

II

EN HAUT DU SECOND ESCALIER

En haut du second escalier habite une famille de cinq personnes. L'appartement est bien petit pour tant de gens; et les nouveaux locataires (car ils n'ont emménagé qu'au dernier terme) ont dû avoir peine à s'y caser. Ils sont tous en grand deuil et ont l'air triste; en ce moment, la mère de famille a l'air plus triste encore qu'à l'ordinaire, pendant qu'elle accompagne sur le palier un visiteur matinal à qui elle répète avec insistance :

« Il n'y a pas de danger, n'est-ce pas, monsieur? vous êtes sûr que ce n'est pas grave?

— Grave... pas pour le moment... avec du repos, des soins, pas d'inquiétudes, une bonne nourriture... il y a beaucoup de fatigue dans son état, il lui faut surtout l'absence du travail et de soucis. »

La pauvre femme baissa la tête sans répondre au médecin, qui descendit rapidement l'escalier, et elle entra dans l'appartement.

Dans une petite chambre soigneusement rangée, mais dont la propreté ne parvenait pas à dissimuler la pauvreté, un jeune homme était couché, et près de lui, dans l'embrasure de la fenêtre mansardée, une dame âgée était assise dans un grand fauteuil, les pieds sur un coussin. C'était l'aïeule du malade; elle tourna des yeux inquiets vers sa fille, qui rentrait en ce moment.

« Ce ne sera rien, ma mère, répondit celle-ci à cette

muette interrogation; le médecin a dit qu'il ne fallait que du repos.

— Ah! tant mieux. Ce cher enfant! il s'est trop fatigué. Je le sais bien, moi! je suis souvent éveillée la nuit, et je voyais une raie de lumière sous sa porte, jusqu'à je ne sais quelle heure de la nuit. Les jeunes gens! ils abusent toujours de leurs forces, et ils payent cela après... »

La fille mit un doigt sur ses lèvres en lui montrant un lit, où le jeune homme semblait dormir. L'aïeule se tut.

Cependant le jeune homme ne dormait point; il songeait tristement à l'ordonnance du médecin, la plus difficile assurément à suivre pour lui qui avait tant besoin de travailler. Pauvre garçon! qui lui eût prédit son sort actuel, quand six mois auparavant il quittait le lycée, chargé de prix et de diplômes, félicité, acclamé, libre de choisir son avenir! Mais son père était mort après une courte maladie, son père sur qui reposaient toutes les ressources de sa famille; la situation liquidée, il ne leur était rien resté : il avait fallu vendre les meubles, se réfugier dans ce pauvre appartement, et chercher du travail. L'aïeule et le petit frère, enfant de six ans à peine, ne pouvaient rien gagner; restaient la mère et les deux aînés, Félix et Louise, âgés de dix-huit et de vingt ans. Louise avait passé ses examens, elle chercha des leçons : pauvres leçons, maigrement payées, qu'il fallait aller donner à l'autre bout de Paris; la mère trouva quelques broderies à faire, quelques tapisseries à échantillonner, faibles ressources! Félix se trouvait désormais le chef de la famille; il aurait voulu la faire vivre à lui tout seul, au moins tenait-il à apporter plus que les autres à la bourse commune; et, fier de ses succès

de lycée, il chercha une place lucrative. Hélas! partout on lui parla d'un apprentissage, d'un surnumérariat; après bien des tentatives infructueuses, il fut trop heureux de trouver de l'emploi dans une imprimerie classique, comme correcteur de grec; et encore ce n'était que temporaire. Il s'y mit courageusement et gagna de bonnes journées; il chercha du travail qu'il pût faire chez lui, et prit sur son sommeil pour augmenter la somme qu'il apportait chaque semaine à sa mère; le travail forcé, le changement de vie, les privations, le chagrin minèrent sa santé, et, après avoir longtemps résisté, il fut enfin obligé de garder le lit.

On peut imaginer quelles amères réflexions il faisait maintenant, en feignant de dormir. Du repos! des soins! pas de soucis! une bonne nourriture! l'impossible! Et si faute de tout cela il ne pouvait guérir, que deviendraient *les autres?* Le pauvre garçon cacha son visage sous sa couverture et pleura.

Cependant Mme Valonne, la mère de Félix, était entrée dans la chambre voisine. Là, une grande jeune fille, au visage sérieux et doux encadré par d'épais cheveux bruns, expliquait une leçon à un petit garçon de six ans, le plus beau chérubin qu'ait jamais rêvé l'imagination d'un artiste : rosé, délicat, avec de grands yeux bleus souriants et de longues boucles blondes comme les blés. La mère ne put se défendre d'un sentiment d'orgueil en les voyant si charmants tous les deux.

« Eh bien, mère? » lui dit la jeune fille.

Mme Valonne vint s'asseoir tristement près d'elle.

« Il faudrait du repos, ma pauvre enfant! Du repos, de la tranquillité d'esprit, une bonne nourriture, tout ce que nous aurions pu lui donner autrefois! »

Louise entoura sa mère de ses bras caressants.

« Courage, mère chérie! On m'a parlé d'une nouvelle leçon : deux élèves ensemble, ce serait bien payé. Tu verras, nous finirons par nous tirer d'affaire.

— Pauvre petite! j'ai honte de mon peu de courage, quand je te vois si brave, toi! C'est que je souffre pour moi et pour vous, surtout pour vous, qui deviez vous attendre à une tout autre destinée... Ah! le cœur me manque, quand je pense que ton frère est là, malade, que sa santé, sa vie peut-être, dépendent d'un peu d'argent, et que je ne sais comment m'en procurer... Mais voici l'heure, il faut que tu partes, pour ne pas être obligée de marcher trop vite. Je vais aller reporter un ouvrage que j'ai fini hier soir.

— Cette nuit!

— Je ne sais pas quelle heure il était; n'importe. Je l'ai fait le plus vite que j'ai pu, pour en avoir d'autre. Gaston, tu vas aller avec ta grand'mère, et tu ne feras pas de bruit, n'est-ce pas? Félix est malade, il faut qu'il reste bien tranquille; le bruit lui fait mal à la tête.

— Je serai bien sage, maman! » dit le petit, qui vint embrasser sa mère. Et, tout en la serrant de toutes ses forces contre son tendre petit cœur, il lui murmura à l'oreille : « Moi aussi, je veux gagner de l'argent!

— Tu en gagneras quand tu seras grand, mon chéri, répondit la mère en lui rendant ses caresses.

— Oui, mais c'est dans longtemps que je serai grand. Je veux gagner de l'argent tout de suite, pour te le donner, pour guérir Félix. J'ai bien entendu ce que tu as dis à Louise, va!

— Est-il gentil, mère! dit Louise. Tu en gagneras, de l'argent, mon trésor; je te donnerai un sou

demain, si tu fais bien ta page et si tu dis bien ta leçon. Es-tu content? »

Gaston ne dit ni oui ni non : ce n'était pas l'argent de sa sœur qu'il aurait voulu gagner, il y avait là quelque chose qui ne le satisfaisait guère. Il réfléchissait encore là-dessus, lorsque sa mère et Louise sortirent, le laissant avec la grand'mère et le malade.

Un quart d'heure se passa : on n'entendait dans la chambre que le tic-tac de la pendule et la respiration régulière de la vieille dame, qui s'était endormie, comme cela lui arrivait souvent après son déjeuner. Un coup de sonnette retentit tout à coup et lui fit rouvrir les yeux.

« Va voir qui c'est, Tonton », dit-elle à l'enfant; et Gaston, autrement dit Tonton, courut ouvrir la porte : il n'y avait pas longtemps que sa taille le lui permettait.

« Ne vous dérangez pas, madame, dit une voix de femme; c'est moi : je viens pour la petite besogne de tous les jours.

— Grand'mère, c'est Mme Cabaret; je vais avec Mme Cabaret, tu veux bien, grand'mère?

— Va! » répondit la vieille dame; et elle reprit sa sieste interrompue. Félix dormait aussi, accablé par la fièvre; et Gaston suivit Mme Cabaret.

La « petite besogne de tous les jours » accomplie chez la veuve du second escalier par Mme Cabaret consistait à emporter les balayures, les épluchures et la cendre du fourneau. Tonton l'aida gravement, lui présentant la pelle à main et le petit balai; et il descendit les cinq étages avec elle.

« Une lettre pour Mme Denouy, dit M. Cabaret en avançant sa tête à la vitre de sa loge, au moment où sa femme arrivait en bas. Et il lui tendit la lettre.

— Bon! je vais la monter, je laverai en même temps la vaisselle de son déjeuner. Vous saurez bien remonter tout seul, monsieur Gaston?

— Non : j'aime mieux aller avec vous », répondit Tonton en secouant la tête d'un air mutin.

La concierge le regarda, un peu étonnée.

« Avec moi? Ah! bah! après tout, ce sont des gens très comme il faut, Mme Denouy et son fils; cela ne fâchera pas votre maman. Allons, venez. »

III

OU TONTON TROUVE UNE IDÉE

Au moment où Mme Cabaret allait mettre le pied sur la première marche de l'escalier, elle dut se reculer pour livrer passage à une femme qui tirait après elle un garçon de huit à dix ans, aux traits réguliers qu'enlaidissait la mine effrontée du gamin qui traîne tout le jour dans les rues.

« Il est difficile, votre peintre! cria-t-elle en parlant au tailleur accroupi sur sa table; il n'a pas voulu de mon garçon.

— Ah! vous ne vous êtes pas entendus pour le prix?

— Ça n'est pas le prix; il n'a pas l'air regardant, votre monsieur. Mais il trouve le petit trop vieux; et puis il le voudrait blond : c'est pour faire un ange. Moi je lui ai dit : est-ce que vous croyez qu'ils sont tous blonds, les anges? Bien sûr, il doit y en avoir de toutes les couleurs, en paradis. Mais il ne l'entend pas comme ça. Allons, marche, Dodore! »

Elle poussa son fils devant elle et sortit de la

maison. Gaston avait pris la main de la portière et montait avec elle l'escalier.

« Vous ne dites rien, monsieur Gaston? lui dit Mme Cabaret. A quoi pensez-vous donc, aujourd'hui? vous causez si bien ordinairement !

— Qu'est-ce que c'est que cela, un peintre? demanda l'enfant en relevant la tête.

— Un peintre? mais c'est un monsieur qui fait des tableaux... comme qui dirait, de grandes images en couleur : c'est très beau.

— Et il y a un peintre là, dans l'escalier?

— Tout en haut, au cinquième, parce que, voyez-vous, les peintres ont besoin d'une grande salle très claire, avec des fenêtres sur le toit, et M. Denouy demeure là-haut pour cela.

— Et... qu'est-ce qu'il voulait faire au petit garçon, le monsieur?

— Il voulait le faire poser.

— Poser? est-ce que cela fait du mal?

— Oh non! mon cher petit. Le monsieur n'est pas méchant du tout. Il aurait mis le petit garçon devant lui, debout ou assis, ou à genoux, je ne sais pas, et il lui aurait dit de rester tranquille, pendant qu'il faisait son portrait. On appelle cela poser.

— Et le monsieur n'a pas voulu du petit garçon, parce qu'il n'était pas un ange?

— Non; parce qu'il avait les cheveux noirs; le peintre voulait faire un ange avec des cheveux blonds, qui aurait été le portrait du petit garçon.

— Et pourquoi la maman du petit garçon était-elle fâchée?

— Parce que le peintre n'avait pas voulu faire son petit garçon en ange.

— Ah! cela lui aurait donc fait grand plaisir?

— Plaisir, je ne sais pas; mais le peintre aurait donné de l'argent à son petit garçon : les peintres payent toujours les gens qui posent.

— Ah! » dit le petit; et il demeura silencieux pendant le dernier étage qui leur restait à monter.

Il ne rouvrit la bouche que sur le palier.

« Je ressemble à un ange, moi, n'est-ce pas, Mme Cabaret? dit il à la concierge.

— Oh! bien sûr, et à un joli, encore! » répondit-elle avec enthousiasme en regardant Gaston.

Un rayon de soleil se jouait dans sa légère chevelure; ses yeux brillaient, ses joues étaient roses, il n'avait jamais été aussi beau.

Sa beauté frappa Mme Denouy, qui vint ouvrir à la concierge.

« Le joli enfant que vous avez là, madame Cabaret! lui dit-elle. Il n'est pas à vous?

— Oh! non, madame; il est à des locataires de la maison, qui demeurent en haut dans l'autre escalier; des personnes très comme il faut. Aujourd'hui, il a eu envie de venir avec moi; et on fait tout ce qu'il veut, vous comprenez : il est si gentil, le chérubin!

— Très gentil en effet! » dit Mme Denouy en souriant à Gaston.

Gaston ne se contenta pas de lui rendre son sourire; il lui dit de sa plus douce voix : « Bonjour, madame!

— Bonjour, mon cher enfant! » répondit-elle, charmée de sa grâce; et elle le prit par la main et l'emmena dans l'atelier, pendant que la concierge se rendait à la cuisine.

« Vois donc, Georges, dit Mme Denouy, le bel enfant que je t'amène. Comment vous appelez-vous, mon petit ami?

— Je m'appellerai Gaston Valonne, quand je serai grand; à présent je m'appelle Tonton.

— Et quel âge avez-vous, monsieur Tonton? demanda le peintre en riant.

— J'ai six ans et deux mois, monsieur le peintre.

— Tiens! il sait que je suis peintre! Et sais-tu aussi ce que c'est qu'un peintre, mon âmi Tonton?

— Oui! c'est un monsieur qui fait le portrait des jolis petits garçons qui ont des cheveux blonds... »

Et Tonton secouait ses longues boucles, qui paraissaient plus blondes encore sur son vêtement de deuil.

« Des petits garçons comme toi, alors? » reprit Georges en attirant l'enfant à lui pour mieux le regarder.

« Mais c'est qu'il est charmant! Vois donc, mère, si ce n'est pas tout juste ce qu'il me faut! S'il voulait poser un peu...

— Monsieur le peintre, interrompit Gaston, veux-tu faire mon portrait en ange?

— Qui t'a parlé d'ange, mon petit?

— C'est la femme qui s'en allait; elle était fâchée, parce que tu ne voulais pas de son petit garçon, et qu'alors tu ne lui donnerais pas d'argent.

— Comme il est savant, ce petit bonhomme! Faudra-t-il que je te donne de l'argent, quand j'aurai fait ton portrait en ange? »

L'enfant fit signe que oui.

« Oui? et qu'en feras-tu? tu achèteras du sucre de pomme? ou un polichinelle? Non? alors, qu'est-ce que tu en feras?

— Je le donnerai à maman, pour guérir mon grand frère qui est malade. Quand papa vivait, maman riait, elle nous donnait tout ce que nous voulions, et elle avait toujours de l'argent. A présent que papa est

mort, maman pleure, et elle travaille toujours; ma sœur Louise lui dit : « Console-toi, maman, j'ai trouvé « une nouvelle leçon, on me la payera bien »; parce qu'elle s'en va tous les jours donner des leçons, ma sœur Louise, depuis que papa est mort. Félix est dans son lit depuis dimanche; quand il se portait bien, il allait travailler pour gagner de l'argent. A présent qu'il est malade, il ne peut plus en gagner; et moi je veux en gagner à sa place.

— Pauvre petit! » dit le peintre, ému.

Mme Denouy attira l'enfant sur son cœur et l'embrassa.

« Voulez-vous faire mon portrait en ange? demanda Gaston d'une voix insinuante, en cessant le tutoiement familier qu'il avait employé pour parler à Georges.

— Certainement, mon petit ami : tout de suite, même, pendant que Mme Cabaret travaille dans la cuisine.

— C'est cela votre tableau? dit Gaston en s'approchant de la toile. Oh! les beaux lions! c'est tout à fait comme au Jardin des plantes... Où est l'ange?

— Il n'y en a pas, puisque c'est toi que je vais y mettre. Il sera là où il n'y a rien : vois-tu, il étendra le bras pour arrêter les lions, qui voudraient manger le prophète...

— Comme cela! repartit Gaston en étendant son petit bras dans une attitude victorieuse, et en relevant la tête d'un air menaçant. Voyez-vous, comme je fais peur aux lions! C'est Daniel dans la fosse aux lions, n'est-ce pas?

— Tu es très savant, décidément! Qui est-ce qui t'a appris cette histoire-là?

— C'est ma sœur Louise. Elle sait tout, ma sœur Louise.

— Et toi aussi, je crois, mon petit homme. Tu es très bien posé comme cela; seulement, va te mettre un peu plus loin... là! c'est très bien. Reste tranquille maintenant : cela ne te fatigue pas?

— Oh! pas du tout! »

Le peintre esquissa rapidement la figure de l'ange : cette fois il ne cherchait pas, il n'hésitait pas, il n'avait qu'à copier la tête radieuse de l'enfant et ses formes gracieuses. Cela va bien, pensait-il : si le petit peut me donner une ou deux autres séances, je prierai ma mère de lui faire une grande robe blanche, avec une étoffe souple, qui fasse de beaux plis : les plis se formeront mieux sur lui que sur le mannequin... Quelle chance que cette brave concierge aime les enfants, et qu'elle ait amené ici ce chérubin! Me voilà sauvé : mon tableau sera prêt pour le salon. *Evviva!*

Et le peintre, mis en gaieté par ses espérances, entonna d'une voix joyeuse le *Brindisi* de Rossini. Mme Denouy souriait : le bonheur de son fils, n'était-ce pas son propre bonheur? Quand Georges, au sortir du collège, lui avait dit : « Mère, je veux être peintre! » elle n'avait fait aucune objection : en vivant simplement, en se privant même un peu, elle pourrait atteindre, avec sa petite fortune, le moment où Georges deviendrait un artiste célèbre; et elle était venue à Paris pour qu'il pût étudier la peinture. Elle avait eu raison, d'ailleurs, de se fier à son fils : au bout de peu d'années, il gagnait assez avec son crayon pour assurer la sécurité de leur avenir. Le portrait de Mme Denouy, exposé par lui au Salon précédent, avait été remarqué : cette fois-ci, il préparait un grand tableau, et grâce à Gaston, il était désormais sûr de la réussite. Mme Denouy repassait tout cela dans son esprit, pendant que Georges peignait avec ardeur, et que le pauvre Tonton,

las de rester si longtemps tranquille, se raidissait dans sa pose, et devenait rouge à force d'attention à ne pas bouger. C'était bien fatigant de poser; mais le cher petit ne songeait ni à s'en aller, ni à se plaindre; il souriait même en pensant qu'il gagnait de l'argent pour sa chère maman, et il n'était pas fâché que cela lui coutât un peu.

Mme Denouy l'observait et l'admirait. « Cet enfant-là, pensait-elle, sera la consolation de sa mère; une heureuse mère, si ses autres enfants ressemblent à celui-ci. Mais aussi, quelle source de tourments pour elle! Pauvre femme! elle est veuve, à ce que j'ai compris; elle a dû tomber tout à coup d'une situation aisée dans la pauvreté, puisque sa fille s'est mise à donner des leçons et que son fils travaille aussi, plus qu'il n'a de forces peut-être. Il faut que je tâche de leur être utile : payer l'enfant, je n'oserais pas le faire avant de savoir si mon argent serait accepté; mais il y a d'autres services qu'on peut rendre... Je vais voir si Mme Cabaret peut me renseigner sur ces locataires-là. »

Quand Mme Denouy rentra dans l'atelier, après s'être entretenue quelques instants avec la concierge, elle s'essuyait les yeux comme une personne qui vient de s'attendrir.

« As-tu assez fait poser le petit pour aujourd'hui, Georges? dit-elle à son fils. Il doit être fatigué; et puis sa famille pourrait s'inquiéter s'il restait trop longtemps absent. Je vais le reconduire, et prier sa mère de vouloir bien te le prêter autant que tu en auras besoin. Venez, mon petit Gaston. »

Gaston, tout pâle de fatigue, vint prendre la main de Mme Denouy, en disant à Georges : « Bonsoir, monsieur le peintre; à revoir. » Il espérait que Georges allait le payer; mais Georges répondit seulement : « A

demain, mon ami Tonton! » et il ne quitta pas ses pinceaux. « Peut-être que c'est sa maman qui va donner l'argent à ma maman à moi, pensa alors Gaston; on a toujours peur que les petits enfants perdent l'argent, ou qu'on le leur vole. » Et, rassuré par cette idée, il suivit Mme Denouy.

IV

OU SE RÉUNISSENT LES LOCATAIRES DES DEUX ESCALIERS

Cinq étages à descendre d'une part, cinq étages à remonter de l'autre, cela suffit bien pour dérouiller les jambes d'un petit garçon qui vient de poser pendant une heure. En arrivant à sa porte, Gaston ne se ressentait plus de sa fatigue. Il frappa, car il n'était pas assez grand pour sonner; et avant que Mme Denouy eût eu le temps de tirer la sonnette, Mme Valonne ouvrit vivement la porte en s'écriant : « C'est toi, Tonton! comme tu es resté longtemps dehors! »

Elle s'interrompit en voyant Mme Denouy, et la salua en rougissant.

« Pardon, madame, lui dit Mme Denouy, je venais vous ramener votre charmant enfant, et vous faire mes excuses de l'avoir gardé. Ce n'est pas tout à fait ma faute; il était avec la concierge, et je ne pensais pas qu'elle l'eût emmené sans permission...

— Oh! non, madame; ma mère, à ce qu'il paraît, avait permis au petit d'aller avec elle; seulement son absence se prolongeait, et j'ai été inquiète, en rentrant, de ne pas le trouver là. Mais vous vous êtes

donné la peine de monter mes étages pour me le ramener; c'est trop de bonté, j'en suis toute confuse... Veuillez entrer vous reposer un instant, je vous en prie. »

Mme Denouy ne demandait que cela. Elle suivit Mme Valonne dans une chambre à coucher qui devait en même temps servir de salon, car on y voyait un vieux tapis, un canapé et quelques fauteuils. Elle s'assit, et commença à expliquer à Mme Valonne que le hasard, en amenant Gaston chez elle, avait rendu un signalé service à son fils, peintre en quête d'un modèle introuvable. Elle se nomma, parla un peu d'elle et de son fils, pour inspirer confiance à la mère de Gaston, et finit par demander comme une grâce que l'enfant vînt encore poser deux ou trois fois pour le tableau d'où dépendait peut-être l'avenir de son fils.

Ici elle fut interrompue par maître Gaston, qui s'écria en s'adressant à sa mère :

« Et le peintre me payera, maman, parce qu'on paye toujours les petits garçons qui posent; et je te donnerai l'argent, pour que tu n'aies plus de chagrin et pour que Félix soit guéri. Là! vois-tu, que je n'ai pas besoin d'attendre à être grand pour gagner de l'argent! »

Les deux femmes étaient fort embarrassées toutes les deux, en entendant ce discours étrange. Elles restaient en face l'une de l'autre, n'osant pas se regarder. Enfin Mme Denouy rompit le silence.

« Vous ne croyez pas, j'espère, madame, dit-elle, que nous ayons pris votre fils pour un modèle d'atelier; c'est lui, avec sa naïveté et son bon petit cœur, qui a compris les choses de cette façon. Mais... si vous vouliez me faire l'honneur d'avoir confiance en moi... entre mères de famille, veuves toutes les deux, il me

semble qu'on peut s'entendre. J'ai eu le bonheur de trouver des appuis, quand je suis demeurée veuve, des amis qui m'ont aidée à arranger mes affaires, à élever mon fils... Si je pouvais vous rendre un peu de ce qu'on a fait pour moi, j'en serais bien heureuse... ce serait une dette que j'acquitterais, d'ailleurs, car mon Georges était bien triste et bien découragé ce matin, faute du modèle qu'il rêvait. Je devrai peut-être à votre enfant le succès de mon fils, son avenir... il y a bien là de quoi nous rendre amies, n'est-ce pas? »

Elle parlait d'une voix si douce, elle levait vers Mme Valonne des yeux si bienveillants, que celle-ci ne put y résister. Elle sortit de sa fière réserve, et, tout en caressant la tête blonde de Gaston resté auprès d'elle, elle raconta à Mme Denouy ses malheurs, ses inquiétudes, sa détresse présente. « A raconter ses maux souvent on les soulage. » C'est vrai, surtout lorsqu'on les raconte à une personne amie, qui ne désire rien tant que de les faire finir. Quand Mme Valonne retourna auprès de Félix, elle était consolée, rassurée, pleine d'espoir; et rien qu'à la regarder Félix se trouva mieux.

Georges Denouy ne peignit pas davantage ce jour-là; il fit sa toilette et s'en alla se livrer à des recherches et à des démarches qu'il n'aurait certes pas voulu faire pour lui-même : mais il s'agissait de son petit modèle; et d'ailleurs, comment aurait-il regardé à sa peine, sachant que sa mère, elle aussi, courait aux quatre coins de Paris pour tirer d'embarras ses nouveaux amis? Il rentra chez lui à six heures et demie, harassé, mais content : il avait pleinement réussi. Mme Denouy l'attendait.

« Je viens de rentrer il n'y a pas une heure, lui dit-elle; et si je n'avais pas tenu à attendre les nou-

velles que tu apporterais, je serais déjà allée chez Mme Valonne. J'ai trouvé un joli cours pour sa fille : huit élèves, de quatre familles différentes, qui se réuniront pour une leçon de deux heures, tous les jours, à commencer aussitôt que la maîtresse voudra. Ce n'est pas loin d'ici, et c'est sur une ligne d'omnibus, ce qui n'est pas à dédaigner les jours de pluie. J'ai aussi trouvé quelque chose à faire pour la mère, un travail moins pénible et plus lucratif que les tapisseries qu'elle échantillonne à la perdition de ses yeux. Et toi? as-tu trouvé quelque chose?

— Tu vas me dire si je ne suis pas un bon chargé d'affaires. J'ai vu le proviseur et plusieurs des professeurs qui ont élevé le jeune homme : excellent sujet, distingué, consciencieux, qu'on peut recommander sans craindre qu'il vous en revienne de reproches. Je suis allé dans quatre administrations, ministères ou maisons de commerce : inutile de te fatiguer des détails; rien à faire par là, ces gens-là ne payent qu'au bout de deux ou trois ans. Enfin M. X..., le banquier, prend notre jeune homme, et le paye tout de suite, à ma recommandation; il se chargera de son avenir, s'il le mérite, comme je n'en doute pas d'après ce qu'on m'a dit de lui. A présent, c'est à toi de tâcher de faire accepter une avance sur les futurs honoraires de tes protégés... Moi, je suis un homme heureux : j'ai trouvé mon ange! »

V

GLOIRE A TONTON!

Il y a deux mois que Gaston est entré pour la première fois dans l'atelier de Georges. Un groupe

joyeux stationne à la porte du palais de l'Industrie, attendant l'ouverture de l'Exposition de peinture. Ce groupe est sorti tout entier du numéro 47 de la rue***, et se compose de deux familles fort intéressées l'une et l'autre au succès d'un certain tableau. Mme Denouy s'attache, émue et muette, au bras de son fils; d'après les dernières nouvelles, nouvelles sûres, *Daniel* est reçu; mais quand on désire fortement une chose, on craint toujours qu'elle n'arrive pas, et Mme Denouy ne sera tranquille que quand elle aura vu, de ses yeux vu, le tableau de son fils, bien placé, et bien éclairé encore! Georges partage quelque peu les inquiétudes de sa mère, et, pour les dissimuler ou pour se distraire de ses préoccupations, il cause avec Mlle Louise Valonne, qui tient Gaston par la main. Mais Mlle Louise ne peut pas prêter beaucoup d'attention à la conversation du jeune artiste, car elle est sans cesse tiraillée par son petit frère, qui sautille auprès d'elle en répétant : « Mon portrait y sera, Louise? mon portrait en ange, avec des ailes, et puis les lions? nous allons voir mon portrait? » Mme Valonne s'appuie sur le bras de Félix, guéri, et radieux : son banquier l'a pris en affection et lui promet un bel avenir; et tout cela est l'ouvrage de Tonton, le petit modèle, qui ne s'en doute pas, le cher petit!

Les portes s'ouvrent, on entre; et Tonton est le seul qui se laisse distraire et regarde tout autour de lui; les autres ne cherchent qu'un tableau, un seul : ils verront les autres après. Enfin Félix pousse un cri de joie : « Le voilà! » et il montre à Georges son tableau, bien placé, et déjà entouré d'un groupe si nombreux que Georges n'aurait pas osé croire que c'était devant son œuvre qu'on s'arrêtait ainsi. Gaston bat des mains, sa mère est obligée de lui dire tout

bas qu'on met à la porte les enfants qui font du bruit. Les deux familles s'arrêtent aussi, regardent et surtout écoutent : quelques critiques, dont l'artiste fera son profit, beaucoup d'éloges qui le ravissent, lui et sa mère.

« Bon tableau!

— De qui?... Denouy, Georges... un nom inonnu; un jeune homme, probablement.

— Il a déjà exposé; il y avait un bon portrait de lui, l'année dernière : mais il est en progrès.

— Le sujet n'est pas neuf, c'était hardi de s'y attaquer.

— Oui, mais il s'en est bien tiré : il n'y a pas un peintre d'animaux qui réussisse les lions mieux que cela.

— Le Daniel est très noble et très beau; et l'ange! Une figure idéale! Où le peintre a-t-il pu trouver ce modèle-là? »

Ici, Mme Valonne fut obligée d'entraîner Gaston, qui voulait absolument crier : « Le modèle, c'est moi! » On a son amour-propre, et Tonton tenait à jouir de sa gloire : personne n'est parfait!

Ce soir-là, Mme Denouy recula dans l'atelier les limites de la salle à manger; elle donnait à dîner à toute la famille Valonne, y compris la grand'mère, trop peu ingambe pour aller à l'Exposition de peinture, mais assez forte encore pour descendre et remonter cinq étages avec l'aide de deux jeunes gens solides. Ce fut Mme Cabaret qui servit le dîner : elle était fière du tableau comme s'il eût été son œuvre, et après tout, n'avait-elle pas fourni le modèle?

Au dessert, on boit au succès de Georges, à la santé de Félix, et surtout à celle de Tonton; Tonton est le roi de la fête, c'est à lui qu'on rapporte tout ce qui

est arrivé d'heureux à chacun. Si Mme Valonne félicite Georges d'avoir produit une si belle œuvre, Georges répond : Ce n'est pas moi, madame, c'est Tonton qui a droit à vos compliments : sans lui je n'aurais rien pu faire! Le cours de Louise qui marche à merveille et va s'augmenter de deux nouvelles élèves, la place de Félix, le travail que Mme Denouy a procuré à Mme Valonne, tout cela est l'ouvrage de Tonton. Fêté, caressé, loué, Tonton semble comprendre que « noblesse oblige »; et, posant sa petite main sur le bras de Georges, qui a voulu l'avoir près de lui, en dépit de l'étiquette, il lui dit gravement :

« Sois tranquille, mon ami Georges; je poserai pour tous les anges que tu voudras faire, et je dirai à maman de ne pas couper mes grands cheveux... J'aurais pourtant bien envie, à mon âge, d'être coiffé comme un homme! »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 554-93.

